UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05027009 9

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

TRANSFERRED

PROBATION RELIGIEUSE

SUR

L'OBÉISSANCE

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY
TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR

Droits de traduction et de reproduction réservés.

L'ABBÉ F. MAUCOURANT

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE NEVERS

PROBATION RELIGIEUSE

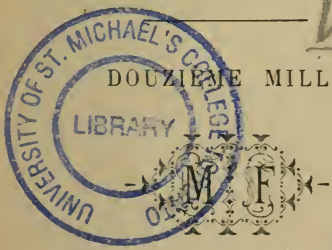
SUR

L'OBÉISSANCE

Ouvrage approuvé et recommandé par Monseigneur l'Evêque de Nevers

VII

DOUZIÈME MILLE



TRANSFERRED

NEVERS

IMPRIMERIE MAZERON FRÈRES

1899

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

PROBATION RELIGIEUSE

SUR

I. — L'HUMILITÉ (19e mille)

1 volume, 0 fr. 75 franco

II. — LA PAUVRETÉ (15e mille)

1 volume, 0 fr. 75 franco

III. — L'OBÉISSANCE (15e mille)

1 volume, 0 fr. 75 franco

IV. — LA VIE D'INTIMITÉ AVEC LE BON SAUVEUR

(40e mille)

Édition à l'usage des âmes religieuses : un volume, 0 fr. 75 franco.

La douzaine de ces volumes, 6 fr. 85 franco.

Il a été fait de ce dernier ouvrage une édition spéciale pour les personnes du monde :

(25e mille)

Un volume, 1 fr. 20 franco.

APPROBATION

de

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE NEVERS

ÉVÊCHÉ
de
NEVERS

Nevers, le 5 avril 1892.

Mon cher Abbé,

*J'accorde volontiers à votre probation sur l'*Obéissance *la même recommandation qu'aux deux autres déjà publiées par vous sur l'Humilité et la Pauvreté.*

J'ai d'autant plus de plaisir à vous donner cette nouvelle approbation que les fonctions auxquelles mon affectueuse confiance vous a récemment appelé, en vous rapprochant de ma personne, me font prendre un intérêt plus paternel encore, s'il se peut, à vos pieux travaux.

Dans ces méditations sur l'obéissance, vous parcourez le vaste domaine de cette vertu. Mais si vous rappelez les obligations qui découlent du précepte et du vœu, vous aimez surtout à proposer à vos lecteurs les libres renoncements de la volonté. Vous

sollicitez toutes les puissances et tous les actes de l'être humain à expérimenter la vérité de cette parole du bon Maître : « Prenez mon joug sur vous... et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger. »

Pour engager dans cette voie les âmes de bonne volonté, vous leur découvrez les innombrables soumissions méritoires dont la vie ordinaire de chaque jour peut fournir l'occasion et, en même temps, vous dissipez les illusions qui empêchent les cœurs moins généreux de se soumettre à ce joug salutaire.

Puisse cette probation si complète et si pratique se répandre comme ses aînées. Elle aidera certainement tous ceux qui s'en serviront à remporter sur l'esprit de superbe et d'indépendance, trop commun de nos jours, les glorieuses et bienheureuses victoires promises à l'obéissance.

En lui souhaitant ce succès apostolique, je vous renouvelle, mon cher Abbé, l'assurance de mes sentiments dévoués en N.-S.

† ÉTIENNE,

ÉVÊQUE DE NEVERS.

PROBATION RELIGIEUSE

SUR

L'OBÉISSANCE

AVIS PRÉLIMINAIRES

1° Le premier vendredi du mois, ou le jour qu'on aura choisi pour commencer la probation, pendant la sainte Messe, réciter le *Veni Creator;* confier le succès de cette probation au Sacré-Cœur de Jésus qui fut « obéissant jusqu'à la mort; » à la Sainte Vierge, à saint Joseph, aux saints patrons de l'ordre ou de la congrégation, pour obtenir, pendant ce mois, l'intelligence, l'amour, et la pratique de la parfaite obéissance.

2° S'appliquer, avec un soin très spécial, à obéir promptement et joyeusement à toute volonté de Dieu, à tout conseil des supérieurs, aux plus petits points de la règle.

3° Demander tous les jours, dans les prières, la sainte communion sacramentelle ou spirituelle, la visite au très Saint-Sacrement, le chapelet, la grâce d'une parfaite obéissance.

4° Faire tous les jours la lecture spirituelle et l'examen particulier sur cette vertu.

5° Répéter fréquemment, sous forme d'oraison jaculatoire : *Notre père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel!*

6° Faire quelques-unes des lectures suivantes :

Nouveau Testament. — Saint Mathieu, ch. V, VI et VII. — Saint Paul : Épitre aux Romains, ch. XIII.

Imitation de Jésus-Christ, livre I, ch. IX; livre III, ch. XIII; livre IV, ch. VIII et IX.

Saint François de Sales. — *Entretiens spirituels* : X, XI et XII. — Directions spirituelles, par M. l'Abbé H. Chaumont : *Traité de l'Obéissance chrétienne, Traité de la Vocation religieuse.*

Rodriguez. — *Traité de la Perfection* (traités cinquième et suivants).

Mgr Gay. — *De la Vie et des Vertus chrétiennes dans l'état religieux : de l'Obéissance.*

L'auteur des *Paillettes d'Or.* — Le livre des professes. De la Direction.

PREMIÈRE MÉDITATION

DU BERCEAU DE L'OBÉISSANCE

« Le métier du religieux, c'est l'obéissance. » (St Bernard). Pour l'exercer dignement, pour répondre saintement à cette vocation sainte, il est nécessaire d'en connaître la nature, les obligations, les avantages, la pratique. Dans les choses humaines, que de peine on prend pour entrer dans une profession, connaître un art, s'instruire dans une science, remplir les plus humbles fonctions ! Ce serait une honte pour la religieuse, si elle traitait plus négligemment sa divine profession. Commençons notre étude par deux réflexions sur le berceau, les deux premières pages de l'histoire de l'obéissance : 1° L'obéissance telle que Dieu l'a faite ; — 2° L'obéissance après le péché originel.

I. — L'OBÉISSANCE TELLE QUE DIEU L'A FAITE.

L'obéissance, c'est la soumission à Dieu. Par cette vertu, nous usons librement de notre volonté pour l'incliner devant la volonté de Dieu.

« C'est à peine au-dessous des Anges » que Dieu a placé l'homme. En effet, tandis que la

plante et l'animal sont régis par la nécessité ou l'instinct, Dieu a laissé l'homme « dans la main de son propre conseil. » Ce « fils de Dieu » avait reçu, en naissant, de splendides lumières sur son Créateur, sur soi-même, sur ses magnifiques destinées. Sa volonté, d une rectitude parfaite, se sentait inclinée vers le bien; son grand cœur était doué d'une puissance immense d'amour envers Dieu ; son âme était ornée des plus riches dons de l'ordre surnaturel. Il était si grand qu'il était libre.

Le caractère de sa liberté consistait, pour la vie présente, en ce que l'homme était libre de choisir entre le bien et le mal, d'où ressortait la possibilité du mérite. Le bon usage de cette liberté, dans l'homme, était de tenir les regards de son intelligence élevés vers le Soleil de l'éternelle vérité, de nourrir et d'enivrer son cœur des délices de l'amour de Dieu, de conformer toutes ses volontés, tous ses désirs, toutes ses actions au bon plaisir de son doux Maître. Et parce qu'il l'eût fait librement, son obéissance eût donné à tous ses actes le caractère de la vertu, laquelle est un effort, même quand elle n'est pas la victoire remportée sur un ennemi.

En cet état béni de l'innocence première, Adam était tout orienté vers sa fin; « il allait au devoir, au progrès, à la sainteté, comme la plante va à la floraison, la moisson à la

maturité, le fleuve à l'Océan. Il faisait le bien librement; mais, pour son âme surnaturalisée, user bien de sa liberté était une chose naturelle. Il avait de Dieu une connaissance très haute et très pure; il aimait Dieu plus que tout et toutes ses puissances s'employaient comme d'elles-mêmes à servir cet amour. » (Mgr Gay). Au dehors, point d'obstacles, une terre soumise, un ciel ami, des anges protecteurs. Le mérite d'Adam, c'était de subir victorieusement l'épreuve imposée à sa volonté et d'accomplir le facile labeur du paradis terrestre. Souvenirs divins, il est déjà bon à mon âme de vous connaître : elle verra avec plus de calme les tristesses présentes.

II. — L'OBÉISSANCE APRÈS LE PÉCHÉ ORIGINEL

Le Créateur avait donc fait l'homme libre, libre d'une liberté royale, libre autant que comporte la vie présente. Adam pécha; cette divine économie fut détruite. « Celui qui fait le péché, dit Jésus, devient l'esclave du péché. » De plus, moralement terrassé par Satan, l'homme tombait comme de droit sous sa tyrannie : « Etre vaincu et dominé par quelqu'un, c'est être réduit en son pouvoir. » (St Pierre). Enfin « l'homme, que Dieu avait établi si haut dans l'honneur, avait cessé de comprendre, il s'était fait semblable aux bêtes. » Dans cette âme rebelle à Dieu, c'est la

révolte intestine, ce sont des chaînes et une chair qui s'insurge contre l'esprit. Tout à l'heure la grâce soulevant l'homme, l'élevait vers le ciel et ses biens supérieurs; maintenant, la convoitise, en le rabaissant, le pousse vers la terre, vers la poussière qui tourbillonne, vers la boue qui salit. La liberté demeurait, mais l'homme était incapable d'un acte méritoire de la vie surnaturelle. Dieu intervint. Tout ce qui est tombé et défait en Adam, Jésus le relève et le restaure. La liberté des fils de Dieu est rendue à l'humanité; les dettes sont acquittées; avec l'amitié de Dieu, nous recouvrons l'essor qui nous fait monter jusqu'à Lui; par la grâce de la rédemption, l'obéissance redevient méritoire.

Hélas! cette liberté chrétienne n'est pas celle du Ciel, ni celle du Paradis terrestre. Nous ne sommes plus esclaves; mais, par bien des côtés, nous restons assujettis. L'observance de la loi nous est difficile; nous ne faisons guère le bien qu'avec effort; le travail de la sanctification est un combat et ce sont « les violents qui emportent d'assaut le royaume de Dieu. » « L'homme naît en pleurant, » il grandit dans la lutte, il apprend dans la peine, il vit dans la souffrance. Ses semblables sont pour lui l'occasion de pénibles épreuves; en même temps il doit soutenir une guerre incessante et terrible contre la tentation. Il existe en nous une loi qui contredit la loi de Dieu et qui a

des parentés natives avec le mal, avec Satan, avec le monde. Même abaissées, désavouées, ces convoitises subsistent et luttent contre Dieu et son règne en nous. « Malheureux que je suis, dit saint Paul, qui me délivrera de ce corps de mort? Je fais le mal que je hais et je ne fais pas le bien que je souhaite. » Qui ne sent en soi cet « autre » mauvais et révolté? Du moins, servantes, amies, épouses de Jésus-Christ, n'augmentez point ces servitudes par les faiblesses de l'orgueil, de l'égoïsme, de la sensualité, de tout ce que la conscience réprouve : toute faute est une chaîne et rend l'obéissance plus difficile.

Affections. — « O mon Seigneur et mon Maître, quelle consolation pour moi de ce que vous n'avez pas voulu que votre sainte volonté dépendît d'une volonté aussi déréglée que la mienne! Car, de quelle sorte en aurais-je usé? Maintenant, je vous donne de tout mon cœur ma volonté; mais je n'ose dire que ce soit sans que mon intérêt s'y rencontre, puisque j'ai reconnu, par tant de diverses expériences, l'avantage que je ressens de la soumettre entièrement à la vôtre. » (Ste Thérèse).

Examen. — Dans quel esprit ai-je commencé cette probation ? — Suis-je décidée à y chercher la lumière sur moi-même, à réfor-

mer les points faibles? — Suis-je convaincue de ma faiblesse personnelle et persuadée que je puis tout en Celui qui me fortifie? — Sachant que le moindre péché fait une chaîne nouvelle à mon âme, suis-je prête à éviter les plus petites indélicatesses? — Dès ce premier jour, ai-je pleinement soumis ma volonté au bon Dieu? — Ai-je demandé la grâce de bien faire ces saints exercices.

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Que ferons-nous donc de cette liberté? Nous voulons l'immoler tout entière à Dieu, à qui elle appartient. » (St François de Sales).

DEUXIÈME MÉDITATION

DE LA NÉCESSITÉ DE L'OBÉISSANCE

Notre corps a des parties utiles seulement et des organes indispensables : on vit avec un œil ou un bras en moins; le cerveau et le cœur ne se remplacent pas, avec eux la vie s'en va. Ainsi, dans la vie divine, l'obéissance ne se supplée point : la charité au cœur, l'obéissance à la tête et c'est la pleine vitalité. Demandons au Saint-Esprit de nous faire comprendre ces trois pensées : 1° L'obéissance est la condition du salut; — 2° L'obéissance est la condition des bénédictions divines; — 3° Combien l'obéissance est nécessaire dans le monde.

I. — L'OBÉISSANCE EST LA CONDITION DU SALUT

« Un jeune homme s'approchant de Jésus, lui posa cette question : Maître, quel bien ai-je à faire pour posséder la vie éternelle? — Et le Sauveur répondit : « Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements. » (St Math., XIX). Cet homme qui s'approche du Sauveur, c'est l'humanité tout entière, qui aspire à la vie et ne peut espérer de vivre sans garder les préceptes. Mais remarquez cette parole, âme chrétienne : « Si tu veux *entrer* dans la vie. » C'est au seuil même de la vie que les préceptes sont imposés; nul ne commence à être chrétien que par l'obéissance. L'œuvre du salut débute par la foi qui est l'hommage de l'esprit et s'achève par l'obéissance qui est l'hommage de la volonté.

Vainement vous demanderez à vos sentiments de foi une trompeuse assurance de salut. « Le juste vit de la foi, » dit saint Paul; or, vivre c'est agir, c'est faire ce qu'elle ordonne. Vainement vous voudrez suppléer aux dures exigences de la loi par les élans d'un facile amour : « Si vous m'aimez, dit Jésus, gardez mes commandements. » Ou bien encore vous placerez votre confiance dans la prière qui « pénètre jusqu'au-dessus des nues, » et qui vous ouvrira le ciel, pensez-vous. Mais non, « ce n'est pas celui qui dit

Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui garde mes préceptes. » Nos bonnes œuvres elles-mêmes ne peuvent remplacer l'obéissance : « Beaucoup me diront : Seigneur, n'est-ce pas en votre nom que nous avons fait des merveilles? — Je leur dirai : je ne vous ai pas connus, retirez-vous de moi. » Ne vous faites donc pas illusion : ni la foi, ni l'amour, ni la prière, ni les œuvres, ni rien qui soit au monde ne suppléera pour vous à l'obéissance. Le ciel se fermerait plutôt que de s'ouvrir à un désobéissant.

II. — L'OBÉISSANCE EST LA CONDITION DES BÉNÉDICTIONS DIVINES

« Le désir que Dieu a de nous faire observer ses commandements est extrême. Et comment le pouvait-il mieux exprimer que par les grandes récompenses qu'il propose aux observateurs de la loi. » (St François de Sales). « Voici, dit Moïse, que je mets en votre présence la bénédiction et la malédiction : la bénédiction, si vous obéissez aux commandements du Seigneur; la malédiction, si vous n'obéissez pas. » La voix de Dieu se fait entendre ailleurs en ces termes : « Israël, sers ton Dieu, ton Maître; tu trouveras ton bonheur dans ses commandements; tu seras béni dans tes champs, béni dans la cité, béni dans

la famille; tu dormiras le doux sommeil de la paix; je serai au milieu de toi, mon peuple saint. » La nation est-elle infidèle, Isaïe rappelle ces divines promesses : « Pourquoi n'avez-vous pas observé les commandements? Votre paix eut été comme un fleuve aux eaux abondantes et votre justice vaste et profonde comme les gouffres des océans. » Un pieux auteur nous exhorte ainsi à l'obéissance : « O roi, que Dieu a sacré, mon frère, tu aimes, observe donc les commandements. Ils sont saints, ils sont justes, ils sont salutaires. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit viendront en toi et tu seras leur demeure chérie. Tes jours seront semés de bénédictions, tes années seront glorieuses. Tu goûteras une paix sans cesse renouvelée; dans ton cœur il jaillira une joie incomparable, semblable à un fleuve dont la source est sur la terre et dont les flots vont à l'éternité bienheureuse. » (Smaragde). C'est que l'obéissance est l'amour; et qui plus aime, plus est béni.

III. — COMBIEN L'OBÉISSANCE EST NÉCESSAIRE DANS LE MONDE

« Le monde est tout entier sous l'empire du malin; » et cet empire s'affirme par la désobéissance aux lois de Dieu et de l'Eglise; c'est l'universel *non serviam*, je n'obéirai pas.

Vivre au milieu du monde, c'est respirer cet air infecté; les cœurs religieux n'échappent point à ses miasmes; il pénètre aisément dans les sentiments, dans la conduite pratique. Certes! jamais moment ne fut plus mal choisi pour des alliances avec le monde; c'est l'heure marquée par saint Paul, où il nous regarde comme ses « balayures. » La haine de Dieu, la haine de l'Eglise, la haine de tout ce qui est grand et saint retombe sur nous : par toute sorte de moyens, le monde mauvais nous traque et voudrait ruiner nos âmes, parce que nous sommes les défenseurs, les apôtres, les amants, les passionnés de ce Dieu qu'il exècre. Est-ce alors que nous crierons avec lui : *non serviam*, je ne servirai pas! Est-ce alors que nous aurons peur de le froisser, que notre courage faiblira devant ses menaces ou ses exemples et ne nous sentirons-nous pas assez de sang au cœur pour obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes? Cette obéissance, âmes religieuses, nous la devons à Dieu pour satisfaire sa justice et son amour offensés; nous la devons au monde pour arrêter ses efforts sataniques, peut-être le convertir. L'âme généreuse qui a ce souci s'efforce de proscrire les habitudes de dangereuse indépendance; elle rend son obéissance complète et délicate. En face du monde, il ne faut aucun ménagement, aucune concession : où Dieu commande, où l'Eglise conseille, où la

règle parle, allez joyeusement; montrez que nous ne sommes ni des timides, ni des forçats, mais des forts que l'amour des volontés divines a ravis.

Affections. — « Je vous rends grâces, ô Père Tout-Puissant, de ce que vous avez daigné me protéger pendant la nuit. Durant ce jour qui commence, donnez-moi de pratiquer la sainte obéissance dans la perfection qui vous plaît. Placez votre ange à mes côtés, ô Maître très bon; il me défendra du souffle rebelle des impies; je volerai vaillante et heureuse dans la pratique de vos saints commandements. C'est au nom et par la grâce de Jésus, mon Sauveur, que je vous adresse cette prière. Amen. » (Alcuin).

Examen. — Je veux faire mon salut, sais-je bien qu'il n'y a de route pour le ciel que dans l'obéissance? — Quand je souhaite des bénédictions pour mon âme et même des grâces temporelles, est-ce que je n'oublie pas le pouvoir de l'obéissance pour les obtenir? — Suis-je préoccupée de savoir tout ce que le bon Dieu veut de moi et prête à l'accomplir? — N'ai-je pas été faible, n'ai-je pas eu du respect humain pour pratiquer les détails de l'obéissance en face du monde? — Si la cloche m'appelle, est-ce que je suis assez zélée pour congédier les mondains et aller à l'obéissance sans retard?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « L'esprit du juste médite l'obéissance.... pour que les fils d'Israël voient qu'il est bon d'obéir au Dieu très Saint. » (I. Rois XV. — Eccl., XLVI).

TROISIÈME MÉDITATION

DE L'OBÉISSANCE DE PRÉCEPTE

L'obéissance est nécessaire! Mais je conserve un doute, j'ai une crainte. Qui me dira la loi qu'il faut accomplir? Où en sont inscrits les articles? Ne serai-je pas trompée par ceux qui m'affirmeront les divines volontés? — Dieu, par qui les rois gouvernent et font les lois, a pris soin de dicter d'abord ses volontés saintes. Le monde a des lois qui assurent sa conservation et son bel ordre. Chaque créature a sa loi, et l'homme, seigneur du monde terrestre, a la sienne aussi. Les préceptes divins auxquels il faut nécessairement obéir sont connus par : 1° La conscience; — 2° le Décalogue; — 3° les Commandements de l'Eglise.

I. — LA CONSCIENCE

« Dès la première heure de la formation de l'homme, dit saint Jean Chrysostôme, Dieu a gravé une loi dans son cœur et a voulu qu'elle demeurât sa compagne inséparable. » Dieu n'a point écrit cette loi avec de l'encre et sur une feuille mobile; il l'a écrite en termes ineffaçables au cœur des hommes. La conscience apprend à la créature raisonnable la distinction qui existe entre le bien et le mal; c'est une lumière qui enseigne ce qui doit se faire et ce qui doit s'éviter. C'est la clarté de la raison, montrant à l'homme, même malgré lui, le sentier de la vérité et de la vertu. La conscience, c'est l'oracle de Dieu qui parle au-dedans de nous, le tribunal qui juge nos actions; c'est un œil qui nous regarde quand personne ne nous voit. Vous l'entendez crier contre vos péchés, gémir devant vos faiblesses, faire fête à vos bonnes œuvres. Elle est toujours là. Vous pouvez diminuer la puissance de sa voix, mépriser ses solennels avertissements, la rejeter, comme l'enfant ingrat déchire la lettre de tendres reproches que lui écrivait sa mère; mais elle ne se tait point : Me voici, dit-elle, je suis la vérité, partout tu me trouveras; je serai ton amie si tu en es digne, ou bien le plus miséricordieux, mais le plus cruel des persécuteurs, si tu me résistes.

Voilà la première loi de votre obéissance. Il n'est jamais permis de résister aux ordres de sa conscience. C'est toujours une insoumission; c'est une faute dans les circonstances graves. Feriez-vous une œuvre sainte; si votre conscience le défend, c'est mal. Feriez-vous le mal; il devient un bien si votre conscience le prescrit. De là, pour vous, la nécessité de vous instruire de la loi de Dieu, de consulter dans vos doutes, de bien savoir l'étendue de vos obligations. Ne résistez jamais aux sollicitations de la conscience. Rappelez-vous les délicatesses et les saintes timidités de votre enfance. C'est qu'alors rien d'étranger n'avait passé sur votre âme et la voix de Dieu arrivait plus distincte.

II. — LE DÉCALOGUE

« La loi de Moïse, dit saint Thomas, est un supplément et un soutien de la loi naturelle. » Quand Dieu vit que les ténèbres de l'esprit et la corruption du cœur augmentaient, il résolut de fixer extérieurement sa loi. Dieu l'avait rédigée lui-même en dix préceptes; il la publia sur le Sinaï au milieu des foudres et des éclairs; il la grava de son doigt sur la pierre et en enferma les tables mystérieuses dans le secret du tabernacle. Malgré sa grandeur, c'était une loi de crainte. Elle ne changea point les règles premières, mais leur

donna des foudres pour escorte et, pour sanction, les châtiments et les récompenses de l'ordre temporel : le miel des abeilles, l'abondance des moissons, la longueur des jours; ou bien, c'est la stérilité de la terre, la révolte dans la famille, la peste, la famine ou la guerre. Il faut l'énergie et la violence de ces remèdes à la jeunesse orageuse d'Israël, dont la tête est si dure, la rébellion si prompte, l'esprit si grossier et si charnel. D'ailleurs, comparons l'âge présent : loin d'être enflammés d'amour contre les premiers fidèles et les martyrs, nos chrétiens n'obéissent qu'à la crainte, et, même parmi les âmes religieuses, il en est sur qui la perspective de l'enfer est plus puissante que les instances de l'amour, pour retenir dans le bien. Pourtant, Dieu quitte souvent le bâton du Maître et retrouve son cœur de Père : « O mon peuple, que t'ai-je fait et pourquoi m'as-tu abandonné ? Reviens à ton Dieu. » C'est là ce qui doit nous toucher. Sauf les lois cérémonielles et disciplinaires, la loi de Moïse oblige tous les chrétiens; le décalogue est notre loi; il éclaire notre conscience et Jésus n'est pas venu « abolir cette loi, mais l'accomplir. »

III. — LES PRÉCEPTES DE L'ÉGLISE.

« Ecoute, mon fils, les ordres de ton père et ne méprise point la loi de ta mère. » Les doc-

teurs de l'Eglise expliquent ainsi cette parole des Proverbes : le Père, c'est Dieu; la Mère, c'est l'Eglise « qui prêche la vérité et la loi divine, qui porte la lumière du Christ et nous conserve la sagesse qui sauve. » (St Irénée.) L'Eglise a reçu de Jésus-Christ non seulement l'ordre d'instruire dans la foi : « Allez, enseignez les nations; » mais celui de promulguer, de garder, de défendre la morale : « Apprenez-leur à garder les commandements que je vous ai confiés. » Elle nous apprend nos devoirs avec autant de lucidité que de certitude. Y-a-t-il des ténèbres et des épreuves, le confessionnal éclaire et console; des oublis? la chaire les signale. Les pasteurs hésitent-ils ou s'oublient-ils eux-mêmes? le Pasteur des pasteurs, veille, écoute, répond, avertit ou corrige; il montre le terme et le chemin. Et c'est toujours la voix de Dieu, la voix de Jésus-Christ, à laquelle tous les chrétiens doivent obéissance et soumission, à ce point que « si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, il doit être considéré comme un païen et un publicain. » Aussi bien, la loi a changé son nom et son caractère : c'est la loi d'amour, « un commandement nouveau, » des récompenses plus élevées, l'amitié de Dieu sur la terre, l'union et la possession dans le ciel.

Comme il faut être souple aux indications de la conscience, fidèle aux préceptes de Dieu et aux commandements de la sainte Eglise.

L'accord ou le désaccord avec ces saintes lois fait nos actes bons ou mauvais; l'intention soumise rend méritoire ce qu'il y a de plus indifférent, comme manger et dormir. Que de trésors nous perdons par négligence !

Affections. — A Dieu ne plaise que j'échappe à à votre autorité, ô voie sacrée de la conscience ! ni à vos sages préceptes, ô splendides révélations du Sinaï ! ni à vos paternels et maternels enseignements, ô Jésus, mon Maître adoré, ô sainte Eglise, épouse mystique de mon Rédempteur ! Je veux vivre et mourir en la docilité à la loi de mon Dieu. C'est vous qui m'imposez cette loi, ô Jésus, c'est vous que j'envisage, vous que j'embrasse avec amour, et je sens que mon joug est doux et mon fardeau léger.

Examen. — Où en suis-je avec ma conscience ? Ne me reproche-t-elle aucune prévarication ? Suis-je fidèle à suivre sa direction ? N'ai-je jamais étouffé sa voix, rejeté son appel ? — Quand j'ai des doutes est-ce que je consulte, pour les éclaircir ? — Suis-je instruite des commandements de Dieu, dans le détail ? je sais que c'est la vie ou la mort. — Est-ce que je ne me contente pas de ce qui n'est pas strictement péché ? — Suis-je également fidèle aux lois de l'Eglise ? — Comment est-ce que je reçois les enseignements du Souverain-Pon-

tife, les mandements de mon évêque, les instructions du prêtre, de mon confesseur ?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « O bonne et douce loi, je vous prends, je vous choisis pour la divine loi de ma vie. » (P. Eymard).

QUATRIÈME MÉDITATION

DU CODE DE L'OBÉISSANCE DE PRÉCEPTE. LE CATÉCHISME

L'obéissance de précepte soumet à Dieu notre intelligence et notre volonté; elle prescrit la foi en Dieu et la soumission à sa loi. Ce que nous devons croire et ce qu'il faut faire est en germe dans les commandements. Mais la foi a besoin d'un gardien et la loi d'un interprète. L'Eglise est chargée de garder et d'expliquer l'une et l'autre aux fidèles et elle l'a fait dans un livre qui est bien le livre de tous, le Catéchisme. Tout chrétien doit l'étudier comme le code de ses devoirs; la religieuse y est plus obligée : 1° pour elle-même ; — 2° pour remplir sa mission.

1. — LA RELIGIEUSE DOIT ÉTUDIER LE CATÉCHISME POUR ELLE-MÊME

La perfection a pour base les préceptes; c'est le précepte étendu, poussé à ses dernières conséquences. La mère dit à sa fille : « Je veux que vous me composiez un bouquet. » Celle-ci s'en va couper une gerbe de fleurs, les joint à la hâte, les apporte : c'est fait, l'ordre est exécuté. Mais si l'amour s'ajoute au respect, qu'on choisisse au jardin les fleurs les plus belles et les plus suaves; qu'on mette tous ses soins à varier les couleurs et les nuances, à disposer les rangs; qu'on les offre avec la sainte joie d'être agréable, c'est la perfection. Ainsi, l'âme parfaite commence par être chrétienne, obéissante. Vouloir embrasser la pratique des conseils sans être soumise aux commandements, c'est s'exposer à voir son édifice spirituel crouler au premier souffle. De là, nécessité de bien posséder la science de la loi chrétienne.

Où la prendrons-nous ? Avec les commandements, Dieu a mis dans la Sainte-Ecriture d'admirables enseignements. L'Evangile renferme des leçons de la plus haute morale. Mais y a-t-il, même parmi les religieuses, dans notre monde actuel, beaucoup de femmes à qui l'on puisse demander, comme saint Jérôme à sainte Paule, l'étude constante

et approfondie des Livres Saints ? D'ailleurs, au milieu de ces richesses de doctrine, l'intelligence de l'homme ne perçoit pas toujours le sens de Dieu et discerne difficilement le précepte d'avec le conseil. On y trouve fréquemment des avis dont on n'a pas l'usage et pas toujours ceux dont on aurait actuellement besoin.

L'Eglise nous met entre les mains un livre faisant aux temps qui varient, l'application des principes moraux qui ne varient pas : c'est le catéchisme. Il contient dans des termes très clairs, avec l'approbation officielle des évêques « chargés de gouverner l'Eglise de Dieu, » l'ensemble et le détail de tous nos devoirs. Symbole, commandements, moyens de sanctification, sacrements, prière, vertus et vices, tout s'y trouve exposé. Presque tout ce qu'il contient est obligatoire sous peine de péché, au moins véniel. Une âme chrétienne animée d'un vif désir d'accomplir les volontés divines, dans leur formule la plus complète et la plus claire, ne saurait rien faire de mieux que d'étudier constamment ce livre précieux. Cependant, le catéchisme n'étant qu'un abrégé succinct, il sera très utile de lire les ouvrages qui le développent et l'expliquent. Enfin, pour être en sûreté de conscience, il est nécessaire de faire contrôler, par le confesseur, la manière dont on s'acquitte de ses différents devoirs ; faute de cela, on risque de s'habituer

à vivre dans des illusions vraiment inconcevables. Avant d'aborder l'étude de l'obéissance parfaite, faites donc un examen sérieux sur la manière dont vous connaissez et pratiquez la loi de Dieu.

II. — LA RELIGIEUSE DOIT ÉTUDIER LE CATÉCHISME POUR REMPLIR SA MISSION

La plupart des religieuses sont institutrices et, à ce titre, elles ont, pour ainsi dire, charge d'âmes. Celles qui sont au service des malades ne soignent les corps que dans l'espérance de guérir les âmes. Souvent, au fond du cloître, on est exposé à recevoir les confidences des mères désolées, des filles inquiètes sur leur devoir. Pour répondre dignement à cette mission, il est nécessaire de connaître parfaitement le Catéchisme, d'en savoir la lettre et le sens : d'une religieuse, comme d'un prêtre, proportion gardée, on peut dire qu'elle sert les âmes en raison de sa piété et de sa science.

« L'ignorance des vérités religieuses est la première plaie de notre temps. » (Mgr Pie). Dans la famille, l'enfant apprend tout, sauf la religion, la jeunesse est frivole ; à vingt ans les jeunes filles sont devenues des prodiges d'ignorance, de lâcheté, d'égoïsme. Parfois les mères leur apprennent un mélange monstrueux de mondanité et de fausse religion:

Sonne l'heure de la liberté, de l'épreuve, du scandale, tout est bien secoué, et il ne reste plus que des vestiges d'une religion vague et sans force. Nous n'avons plus de chrétiennes, plus de femmes fortes : le plaisir prime le devoir, l'idée de sacrifice se meurt; les meilleures ont les idées les plus étranges sur les devoirs que la foi impose et souvent négligent l'essentiel pour l'accessoire. Dans le monde, on connaît, sous le nom de « dévotes, » une collection de bonnes personnes dont la religion se traduit par la bizarrerie, le zèle intempestif, l'acrimonie du langage, l'entêtement des opinions, les pratiques fantaisistes. On se les montre et l'on dit : Voilà comment la religion tourne les têtes et façonne les cœurs. C'est le mot de l'Ecriture : « Toute tête est languissante et tout cœur affadi. » Pourtant, dans ces âmes qui oublient si vite le devoir, ou qui le comprennent si mal, combien ont été élevées par les religieuses et recherchent encore leur société ! On n'a pas su les nourrir de la vérité, leur donner de fortes convictions, leur apprendre ce qui est mal, ce qui est bien, ce qui est parfait, les rendre robustes : ce sont des infirmes. Or, remarque saint Chrysostôme, « dans les maladies du corps, on a recours à des médications diverses; mais, pour guérir les âmes, il n'y a qu'un seul remède, l'enseignement de la vraie doctrine. » Ce conseil con-

vient aux prêtres, mais les religieuses ne sont-elles pas ses auxiliaires-nées ? Vous entreprenez l'instruction, pouvez-vous négliger l'éducation ; vous suffit-il de faire une savante, une bien élevée ; ne prenez-vous pas la charge d'en faire une chrétienne et le pouvez-vous sans un enseignement clair, précis, fortifiant du Catéchisme ?

Affections. — « Seigneur, j'ai désiré voir par l'intelligence ce que je crois par la foi. Préservez-moi de la fatigue qui m'enlèverait la volonté de vous chercher. Donnez-moi la force de chercher, vous qui m'avez accordé la grâce de vous trouver et donné l'espérance de vous trouver toujours davantage. Devant vous sont ma force et ma faiblesse ; devant vous sont ma science et mon ignorance ; conservez l'une, guérissez l'autre. Là où vous avez daigné m'ouvrir, laissez-moi entrer et accueillez-moi ; là où vous m'avez fermé la porte, je frappe, ouvrez-moi. Que je me souvienne de vous ! que je vous comprenne ! que je vous aime ! » (St Augustin).

Examen. — Qu'ai-je à me reprocher dans l'observation des commandements de Dieu et de l'Église ? — Puis-je dire exactement ce que chacun prescrit et ce qu'il défend ? — Sais-je bien ce qui concerne le respect dû aux supérieurs, au lieu saint ; la chasteté, la médi-

sance, la charité, l'abstinence, le jeûne ? — Qu'est-ce que je sais sur les sacrements que je reçois, les dispositions à y apporter, les fruits à en retirer ? — Ai-je soumis au contrôle de l'obéissance les cas douteux, ou suis-je disposée à le faire ? — Suis-je zélée, exacte, précise, dans l'enseignement du catéchisme ? — N'ai-je pas donné avec trop de légèreté, sans être sûre, les avis qu'on m'a demandés ?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Venez, venez à la doctrine chrétienne ; on vous apprendra le chemin du paradis. » (St François de Sales).

CINQUIÈME MÉDITATION

DE LA GRANDEUR DE L'OBÉISSANCE

Faire ce que l'on veut, tout ce que l'on veut, rien que ce que l'on veut : le monde a nommé cela la grandeur, la force, la perfection. Sans aller jusque là, bien des esprits religieux sont entraînés par ce courant d'indépendance. Quand l'esprit de foi diminue, que l'obéissance devient difficile, que le supérieur paraît au-dessous de sa tâche, on se demande si la

résistance ne serait pas de la noblesse de caractère. Illusion, née de l'orgueil ! L'obéissance est très grande parce qu'elle délivre de tout ce qui est petit : 1° de la servitude; — 2° du caprice; — 3° de la faiblesse.

I. — L'OBÉISSANCE DÉLIVRE DE LA SERVITUDE

L'obéissance n'est pas la faiblesse qui ploie sous la puissance; c'est une volonté qui s'unit librement à une autre volonté; c'est l'homme qui veut ce que Dieu veut. Cette union magnifique n'est point la servitude; c'est la vraie liberté. Bon gré mal gré, il faut obéir; point d'autre choix que celui-ci : ou bien se soumettre à une autorité légitime, ou bien dépendre d'une autorité illégitime. Si vous n'êtes obéissante, vous êtes esclave; votre volonté rejette un maître et multiplie ses tyrans. Tandis que vous courez à l'indépendance, toutes les servitudes vous attendent au détour du chemin : c'est l'orgueil, c'est l'égoïsme, c'est la passion en vous-mêmes; c'est la jalousie, la contradiction, l'exigence dans vos semblables; dans les êtres inférieurs, c'est une lutte perpétuelle, depuis le soleil qui vous mesure, en dépit de vos désirs, la lumière et l'ombre, jusqu'à la fleur qui se fanera, la voudriez-vous éclatante et parfumée. Et de vous-même, et des autres, et

de la nature vous serez esclave. Au contraire, qui obéit à Dieu, à une règle, à un supérieur; celui à qui sa foi révèle le Christ dans la règle, le Christ dans le supérieur, le Christ dans les lois du monde; enfin qui obéit à Dieu en s'inclinant devant l'homme : celui-là est libre; il est affranchi de tout ce qui n'a pas le droit de lui commander. Il est libre de tout ce qui asservit le révolté : le caprice, l'orgueil, les passions. Libre, il est aussi souverain. Commander à la nature, c'est être souverain; commander aux hommes, c'est être plus souverain; mais le suprême degré de la souveraineté, c'est de se commander à soi-même. Fils de l'obéissance, soumettez-vous à Dieu qui vous commande dans l'homme : en obéissant à un tel maître, votre volonté ne s'asservit pas, elle conquiert sa liberté vraie et ce suprême honneur dans l'homme : se commander soi-même.

II. — L'OBÉISSANCE DÉLIVRE DU CAPRICE

Livré à lui-même, l'homme est un être capricieux; sa volonté est changeante. Une impression passe, une incertitude l'agite, il ne veut plus aujourd'hui ce qu'il voulait hier, et demain il ne voudra plus ce qu'il veut aujourd'hui. La volonté va d'une résolution à une résolution; elle avance et recule;

tantôt c'est un bond précipité vers un but, tantôt c'est une lenteur paresseuse en face d'un obstacle. Seule l'obéissance peut lui donner une fixité que rien n'ébranle, une constance que rien ne lasse. Ce que veut l'obéissant, c'est la règle, et la règle est fixe, comme Dieu qui l'a faite est immuable. La règle vint-elle à se modifier, l'autorité fût-elle exercée par un autre et autrement, qu'importe ! dans l'obéissant il est une chose qui demeure sans jamais subir de changement : la volonté d'obéir, d'obéir à la règle juste, d'obéir à l'autorité légitime, d'obéir partout, et toujours. Il peut passer sous un autre supérieur, voir ses sympathies contrariées, être appelé à un autre emploi, vivre sous un autre ciel : il conserve fixe et invariable la volonté de faire la règle. C'est là ce qui lui empêche de dévier, de se détourner, de s'égarer. Comme dans toute vie humaine, il y aura dans sa vie des alternatives d'ombre et de lumière, de calme et de tempête; il n'entendra point la voix de ces révoltes qui appellent le changement. L'âme obéissante est délivrée du caprice; quand tout se remue en bas, elle élève ses regards; elle voit le ciel d'où part le commandement : « Seigneur, dit-elle, parlez-moi; parlez-moi par la règle; parlez-moi par mes supérieurs; parlez-moi par vos ministres; ne craignez pas ma faiblesse, c'est dit à jamais : je veux obéir. »

III. — L'OBÉISSANCE DÉLIVRE DE LA FAIBLESSE

La grande misère morale de notre temps, c'est l'énervement des volontés, l'affaissement des caractères; les âmes sont molles, les cœurs languissants, les têtes penchées. « Les méchants sont nombreux : je le veux; plus nombreux qu'à d'autres époques : c'est possible. Cependant, ce qui est certain, c'est que les méchants sont le très petit nombre en comparaison des faibles. » (Mgr Pie). Que de chrétiens infidèles à leurs devoirs parce qu'ils ont peur, peur d'une vexation, d'une raillerie, d'un sourire! Cette enfant qui sort du pensionnat, innocente et radieuse, elle va s'asseoir à une table où les mets sont défendus par l'Église; par crainte, elle trahira sa conscience. Ce sont des faibles. On voit aussi l'infirmité en religion : telle craint de se singulariser en étant plus régulière parmi des relâchées, telle autre veut ignorer l'étendue de ses obligations, parce qu'elle n'a pas la force de les accomplir; les directeurs trouvent des volontés molles et le tremblement en face du sacrifice. Que faut-il donc pour ressusciter ces mourants, pour fortifier ces infirmes? — L'obéissance encore, la libre et généreuse obéissance! « La force des justes, dit saint Grégoire, c'est d'aller contre leur propre volonté. » « L'obéissance fait les forts, parce que la force est dans la vertu de l'âme. »

(Saint Ambroise). Dans notre esprit faible et inconstant elle fait descendre l'esprit même de Dieu. L'âme obéissante est un géant qui s'avance dans la plénitude de sa force; elle a dit : « Si Dieu est avec moi, qui sera contre moi ! » Commandez hardiment, elle est prête à toutes les victoires : il y a si longtemps qu'elle gagne des batailles sur elle-même. L'obéissance l'a délivrée de la servitude, du caprice et de la faiblesse.

Affections. — « O Bonté souveraine, je me délaisse à jamais entre vos bras. Menez-moi par là où il vous plaira; je ne regarderai point le chemin par où vous me ferez passer, mais vous, ô mon Dieu, qui me conduisez, vous ma force et mon rempart. Je me résous, moyennant votre aide divine, ô mon Sauveur, de suivre vos désirs et vos ordonnances, sans chercher mon propre goût. Je vous offre cette résolution, ô mon Dieu, vous suppliant de la bénir, entreprenant le tout en la totale confiance de vous et méfiance de mon infirme misère. » (Ste Jeanne de Chantal).

Examen. — Avais-je de l'obéissance une idée aussi grande ? — N'ai-je pas choisi souvent la tyrannie de mon propre cœur plutôt que le joug suave et léger du Christ ? — Regarderai-je désormais tout acte de volonté propre comme une servitude ? — Si je suis si

inconstante dans le bien, cela ne vient-il pas de mon peu d'obéissance ? — Est-ce que je ne cède pas à l'impression, au caprice, faisant ce qui me plaît, obéissant à qui a mes sympathies ? — Suis-je habituée à voir Dieu au-dessus du commandement, au-dessus des supérieurs ? — Est-ce que je préfère les supérieurs qui m'éprouvent, les directeurs qui ne me ménagent pas ?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Notre volonté n'est jamais si libre que quand elle est esclave de la volonté divine et jamais si esclave que quand elle s'écoute elle-même. » (St François de Sales).

SIXIÈME MÉDITATION

DU VŒU D'OBÉISSANCE EN RELIGION

Nous sommes à l'obéissance de simple conseil. Dieu parle non plus en maître qui commande, mais en père qui exprime un désir. L'obéissance n'est plus l'acte du serviteur qui travaille sous peine de n'avoir pas son salaire et par conséquent pas de pain; c'est l'acte de l'enfant qui puise dans son amour l'énergie

d'accomplir ce que son père souhaite de sa bonne volonté. Cette obéissance n'oblige point, par elle-même, sous peine de péché; elle gagne seulement une plus magnifique récompense. L'amour a poussé le religieux plus haut encore; c'est ce que nous allons voir en méditant, avec la grâce du Saint-Esprit : 1° le vœu d'obéissance en religion; — 2° l'excellence de ce vœu.

I. — LE VOEU D'OBÉISSANCE EN RELIGION

L'âme qui veut tendre à la perfection fait constamment la volonté de Dieu; dans ses actions elle cherche non le plaisir, mais le devoir; elle consulte en tout les lumières de la foi, au lieu de suivre les entraînements de la nature : ainsi elle va à la sainteté. Il en est qui ont désiré se créer une sorte de nécessité de devenir des saints, les religieux; et ils ont recours au vœu. Par un engagement sacré, formé au pied des autels, ils se mettent dans l'obligation de faire constamment ce qui plaît à Dieu. C'est le comble de la sagesse : se prémunir contre la faiblesse et l'inconstance; se faire des liens qui retiennent dans le devoir; placer entre la bonne volonté et les sollicitations mauvaises une barrière infranchissable; car il s'agit du péché mortel qui pourrait résulter d'une violation du vœu. A toutes les tenta-

tions la réponse est prête : *non licet*, cela m'est défendu; et pour surmonter toutes les difficultés, on est armé de la devise des croisés : *Dieu le veut !*

Par le vœu d'obéissance, dit saint Thomas, l'homme « fait à Dieu le vœu d'exécuter ce qu'il promet à ses supérieurs. » A Dieu ma liberté, ma volonté, c'est mon vœu. A mes supérieurs le soin de me faire connaître la volonté de Dieu, selon les règles de mon Institut. Dieu en haut, Dieu toujours dans les regards de ce parfait obéissant. Puis, sur terre, les supérieurs, interprètes et organes de la volonté divine, chargés de faire accomplir le vœu fait à Dieu.

De là naît une double obligation. Les supérieurs sont obligés de savoir exactement dans quelles limites ils ont le pouvoir de commander *au nom de la sainte obéissance*, et ce qu'ils peuvent ordonner ou conseiller pour le plus grand bien, particulier ou général. Exercer leur fonction sans cette science suffisante serait s'exposer gravement : s'ils n'usent pas de toute leur autorité, ils compromettent l'honneur et la sécurité de la Congrégation; s'ils en abusent, leur parole devient un glaive à deux tranchants, dont l'un peut tuer ou blesser les âmes qu'ils étaient chargés de garder, l'autre se retourner contre eux-mêmes. Les inférieurs ne doivent pas s'engager avant d'avoir étudié sérieusement et d'avoir fixé

dans leur mémoire l'étendue de leur vœu et la matière de leur obéissance. La veille de la profession, ils sont libres; le lendemain, ils n'ont plus que cette perspective : se sauver dans l'obéissance, ou se damner dans la désobéissance, tout au moins végéter tristement dans leurs imparfaites soumissions.

II. — EXCELLENCE DU VOEU D'OBÉISSANCE EN RELIGION

Saint Thomas affirme que le vœu d'obéissance doit être regardé comme le plus excellent. D'abord, il renferme les deux autres : pauvreté et chasteté. S'obligeant à faire toute volonté divine, à répondre à tout bon plaisir divin, l'obéissance prend l'engagement de suivre les autres conseils; elle met son honneur à se dépouiller pour honorer son Maître souverain, à demeurer pure et lumineuse parce que son conseiller céleste se plaît « parmi les lis. » De plus, le vœu d'obéissance consacre à Dieu ce que nous avons de meilleur. Ce ne sont plus les fruits de la terre qui sont portés à l'autel, plus les brebis et les génisses qui sont offertes en holocauste, c'est nous-mêmes. « Grande chose que la pauvreté, dit un pape; plus grande la chasteté; mais l'obéissance l'emporte sur elles, si on la pratique dans son intégrité : la pauvreté renonce

aux biens temporels, la chasteté aux plaisirs de la chair; mais par l'obéissance, l'homme règne sur son esprit et sur son cœur. » (Jean XXII.) « Abandonner les richesses n'est peut-être pas très difficile pour quelques-uns, mais il est extrêmement pénible de se renoncer soi-même; le sacrifice immole une chair étrangère, l'obéissance sacrifie notre propre volonté. » (St Grégoire.)

Enfin, l'obéissance est la seule chose à laquelle Dieu ne peut nous forcer. Le riche était au faîte de la puissance et des honneurs: dans la terre de Hus, Job avait de grandes richesses, « c'était le premier parmi les Orientaux. » Un jour, les ennemis passent, la terre est secouée, la lèpre touche sa face et tout son corps, et l'opulent d'hier est couché sur un fumier. Ainsi Dieu peut imposer la pauvreté. Il a aussi des moyens de contraindre à la chasteté, de produire le dégoût, de frapper de plaies diverses. Mais le pouvoir divin expire où commence notre liberté : de l'obéissance, je donnerai ce que je veux, rien de plus. Que les pouvoirs humains me jettent dans les fers, que Dieu me réduise à l'extrémité, je défie toute puissance divine et humaine, je les brave et je m'écrie : *non serviam*, je suis un révolté, je n'obéirai pas. Jusque dans l'enfer, le damné qui se tord sous l'étreinte des flammes vengeresses demeure dans une volonté insoumise. Or, voilà ce que

l'obéissance apporte à Dieu : une couronne que nous pouvons lui ravir et la seule qu'il soit en notre pouvoir d'attacher à sa tête. Et le religieux prend l'engagement de donner à Dieu tout l'honneur qui dépend de lui. Le vœu d'obéissance parfait son holocauste en lui imprimant un cachet d'universalité, de perpétuité, de continuité; il l'enchaîne tout entier et pour toujours; toute sa vie, il sera serviteur attentif et très dévoué.

Affections. — « O mon Dieu, que je porte avec joie le joug si doux et le fardeau si léger de votre amour; que j'accomplisse, sous votre conduite, ô mon bien aimé, tout le travail de votre service, et que les jours de labeur me soient courts à cause de votre amour. Daignez pénétrer toutes les actions de ma vie, par le secours de votre amour tout puissant, afin que mon âme, vous ayant servi sans fatigue dans tout le cours de mon existence, vous glorifie; que toutes mes pensées et mes œuvres soient pour vous louanges et actions de grâces. Amen. » (Ste Gertrude.)

Examen. — Suis-je instruite de mes obligations au sujet de l'obéissance ? — Est-ce que je sais ce qui est péché mortel, péché véniel ou simplement imperfection ? – N'y aurait-il pas pour moi nécessité ou tout au moins grande utilité à relire nos constitutions ? —

Si j'ai des doutes, suis-je disposée à les soumettre à mon confesseur ? — Si ma supérieure m'est antipathique, ne suis-je pas dans la disposition *volontaire et habituelle* de me soustraire à ses ordres : ce serait facilement grave ? — Suis-je heureuse d'honorer mon Dieu par la complète remise de ma volonté ?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Vous n'avez point voulu d'hosties et d'holocaustes. Voici que je viens, mon Dieu, pour faire votre volonté. » (Ps. XXXIX, 2.)

SEPTIÈME MÉDITATION

DES DEGRÉS DE DIFFICULTÉ DANS L'OBÉISSANCE

Un auteur spirituel dit que, « dans les choses commandées, il en est que la raison prescrit, d'autres qu'elle ne fait qu'approuver, d'autres enfin qui sont au-dessus d'elle. » (Hugues de St-Victor.) Ces paroles expliquent très bien l'état de notre âme en face de l'obéissance : tantôt elle va joyeusement à ce qui est prescrit, elle le souhaitait à l'avance; tantôt le commandement lui impose une lutte, elle sait

qu'il faut obéir, mais c'est déjà difficile; tantôt enfin elle n'a plus que le devoir, la foi et l'amour pour la contraindre, c'est une répugnance. Examinons notre situation et nos devoirs quand il y a, entre la volonté divine et la nôtre : 1° accord total; — 2° accord partiel; — 3° désaccord absolu.

I. — ACCORD TOTAL

A ce premier degré, la difficulté est nulle. Nous pouvons nous trouver en accord total avec la volonté divine. Le devoir que nous prescrit l'obéissance est en même temps, pour nous une joie et une consolation. Une religieuse souhaitait de faire directement du bien aux âmes; ses attraits et ses aptitudes lui disaient qu'elle trouverait le chemin des cœurs. Voici qu'un jour on lui confie l'œuvre des catéchismes où les soins d'un noviciat; son cœur a tressailli, elle a dit : « Me voici, Seigneur, enyoyez-moi. » Telle autre rêvait le service des malades; la congrégation reçoit la charge d'une maison hospitalière et la bonne sœur est désignée pour ces fonctions; son cœur a tressailli, elle a dit : « Me voici, Seigneur, envoyez-moi. » Dans ces occasions, non seulement la partie supérieure, mais la partie inférieure trouve son compte à obéir : elle est « vraiment venue dans une terre où

coulent le lait et le miel. » (Nombres, XIII). La précaution à prendre, en ce cas, c'est de ne pas outrepasser la mesure de jouissance permise. « Mange, mon fils, le miel, parce qu'il est bon; mais quand tu l'as trouvé, n'en prends que ce qui est nécessaire. » (Prov. XXIV et XXV). Il serait facile de subir les entraînements de la nature et, quand il nous semblerait avoir travaillé longtemps et bien, nous n'aurions plus que cette parole : « Je vous le dis, en vérité, ils ont reçu leur récompense. » (St Math., VI). Retenons ce mot du cantique sacré : « J'ai mangé le rayon de miel, et j'ai bu le vin; » c'est-à-dire, j'ai mêlé le sacrifice à mon plaisir. Là où Dieu prescrit ce qui peut flatter notre nature, il faut que l'indifférence volontaire nous fasse dominer le plaisir et laisse à notre obéissance tout son mérite avec toute sa pureté.

II. — ACCORD PARTIEL

L'obéissance commence à devenir difficile quand, entre la nature et la volonté divine, il n'y a plus qu'un accord partiel. Dieu dit : « Tu ne désireras pas le bien d'autrui. » La raison approuve ce précepte; mais la partie inférieure réclame : on trouve désirable ce bien défendu. De là cette lutte dont parle saint Paul : « Je ne fais pas le bien que j'aime,

et je fais le mal que je hais. » Il est des âmes « qui estiment que tout ce qui ne favorise pas leur penchant n'est pas conforme à la volonté de Notre-Seigneur, et qu'au contraire tout ce qui est de leur goût est agréable à Dieu; elles jugent de Dieu par leurs sentiments et ne jugent pas d'eux-mêmes par les sentiments de Dieu. » (Ste Thérèse). Comme la pratique des saints diffère de la nôtre! Saint Martin est au seuil du Paradis, et cependant, en face des saints qui lui tendent les bras, il se résigne à porter plus longtemps le fardeau de la vie, s'il est « encore nécessaire à son peuple. » Saint Henri renonce à la paix du cloître, parce que l'abbé Richard lui a dit : « Je vous inscris au rang de mes moines et, au nom de l'obéissance, je vous ordonne de remonter sur le trône. » Sainte Thérèse a écrit au Père Alvarez; la réponse est urgente; le Père l'envoie sur le champ, mais lui défend, sur le revers de la lettre, de l'ouvrir avant deux mois; la sainte se soumet joyeusement. Et sachez bien que les saints ne sont pas cette mer Morte qu'aucun souffle n'agite, mais bien le lac de Génésareth, qui a parfois ses soulèvements et ses tempêtes; mais là Jésus est maître souverain, les vents et les flots lui obéissent. Ainsi faut-il renoncer même à des œuvres très saintes : elles cessent d'être bonnes, quand l'obéissance ne les autorise plus. « Où il y a moins de notre choix, il y a

plus de soumission à la volonté céleste. » (St Fr. de Sales).

III. — DÉSACCORD ABSOLU

Enfin, dans certaines circonstances, la difficulté de l'obéissance est à son comble : quand les répugnances de notre esprit et de notre cœur sont, en quelque sorte, insurmontables. Notre nature tout entière se révolte contre la légitimité de certaines exigences divines, comme devant un mystère renversant. Jamais la raison humaine ne comprendra le sacrifice d'Abraham. « C'est merveille de voir que ce patriarche, vieux et consommé dans la science d'aimer Dieu, fortifié par la céleste vision et la parole divine, fasse ce dernier effort de dilection; mais de voir Isaac, au printemps de son âge, encore novice et apprenti dans l'art d'aimer Dieu, s'offrir, sur la parole de son père, au glaive et au feu, pour être holocauste d'obéissance, c'est chose qui surpasse toute admiration. » (St Fr. de Sales). Et « Notre Dame, quel acte signalé d'obéissance ne fit-elle pas, à l'heure même de la mort de son Fils; elle demeura toujours ferme et constante au pied de la croix, en parfaite soumission à la volonté du Père éternel. » (St Fr. de Sales). En pareilles circonstances, le héros doit se retrouver dans le religieux; c'est la

grâce subjuguant la nature. Dieu triomphe de l'homme tout entier; c'est pour lui la plus grande gloire; et l'âme qui la lui donne lui devient chère entre toutes. Elle avait eu d'autres intentions; ce que Dieu a voulu lui semblait impossible; mais elle a cru, elle a aimé, elle a obéi; mais elle a mis ses répugnances sous ses pieds : la divine volonté est préférée, elle seule, à tout le reste, et cette obéissance est bien pure de tout alliage naturel. Fortifiés par la foi et par l'amour, allons joyeusement à toute obéissance et disons seulement : « Mon Dieu, ordonnez-moi ce que vous voudrez, et donnez-moi d'accomplir ce que vous aurez ordonné. » (St Augustin).

Affections. — « Me voici, mon Dieu, j'acquiescerai amoureusement en la pointe de mon esprit, nonobstant toute la répugnance des puissances inférieures de mon âme. Oui, Seigneur, je le veux bien, ce dirai-je, parce que tel a été votre bon plaisir. Il vous a ainsi plu et il me plaît aussi à moi qui suis très humble serviteur de votre volonté. Voulez-vous que je sois consolé, que je sois contrarié? que j'obéisse en chose grande ou petite, en chose facile ou difficile? Mon Dieu, je remets mon esprit absolument et sans réserve entre vos mains. » (St François de Sales).

Examen. — Me suis-je exercée à soumettre

au bon plaisir de Dieu, mes inclinations mes goûts? mes humeurs? — A surnaturaliser mes énergies purement humaines, pour n'agir que d'après la seule impression de la grâce? — La volonté de Dieu, contenue pour moi dans les prescriptions de mes supérieurs et de la règle, est-elle vraiment *étudiée, comprise et pratiquée* par moi? — N'ai-je pas cette pensée que mes supérieurs se sont trompés sur moi et que j'ai des aptitudes précieuses qu'ils laissent perdre? — Quelle serait mon attitude en face d'un ordre qui heurterait ma raison?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Demandons à Dieu de connaître et aimer sa volonté assez pour en faire notre règle, malgré nos répugnances. » (Ste Thérèse).

HUITIÈME MÉDITATION

DES DEGRÉS DE PERFECTION DANS L'OBÉISSANCE

Saint Bonaventure distingue trois sortes d'obéissance : « l'obéissance de nécessité, l'obéissance d'intérêt, l'obéissance d'amour. »

« La première, dit saint Augustin, craint, la seconde espère, la dernière aime. » L'une s'en tient aux strictes obligations qui proviennent des commandements ou du vœu; l'autre rêve de meilleures récompenses et donne un service plus parfait; la troisième s'oublie et ne demande qu'à contenter Dieu. A Dieu qui ordonne, conseille et désire, la créature répond : 1° par la soumission obligatoire; 2° par l'acquiescement à ses désirs; 3° par l'union.

I. — SOUMISSION OBLIGATOIRE A DIEU

Le degré inférieur, ou la *soumission* obligatoire consiste dans la disposition de la volonté qui se range librement du côté de la loi de Dieu et *se met dessous*. Pour le simple chrétien, c'est l'accomplissement nécessaire des commandements de Dieu et de l'Eglise. Pour la religieuse, c'est, de plus, l'exécution fidèle de ses vœux, qui lui ont créé une nouvelle obligation. C'est par ce degré qu'il faut nécessairement commencer pour purifier l'âme du péché, et fournir cette première étape de la vie spirituelle qu'on nomme la voie purgative. Quand il s'agit de sacrifices pénibles à la nature, la soumission est parfois obligée de se réfugier dans la fine pointe de l'âme, comme dans le dernier donjon de sa citadelle. La raison

naturelle est révoltée, mais la volonté reste sous la domination de la grâce et demeure d'autant plus agréable à Dieu qu'elle se sent plus combattue par les assauts du tentateur. Saint François de Sales compare l'état de cette âme à celui d'un pendu, lié aux pieds et aux mains, et demeurant sans autre point d'appui que la corde qui le serre à la gorge. Dieu considère avec amour l'âme qui reste fidèle en un état si douloureux. Nous sommes d'ailleurs ici au premier renoncement prescrit par le Sauveur : refuser de porter sa croix, qu'elle soit de paille, de bois, de fer ou d'or; refuser de suivre, n'importe où, Jésus crucifié, quand c'est lui qui appelle, ne serait-ce pas refuser d'aller au ciel? Aujourd'hui, il ne vous demande que des sacrifices ordinaires; mais, dans nos temps si troublés, nous ignorons la situation qui sera faite demain à l'Eglise, à la religion : sauriez-vous « répandre, pour le Christ, votre sang, comme si c'était de l'eau, et quitter votre corps lui-même, comme on abandonne un vêtement? » (St Jean Chrysostome).

II. — L'ACQUIESCEMENT AUX DÉSIRS DIVINS

Le deuxième degré de l'obéissance consiste dans l'acceptation généreuse des désirs de Dieu. C'est le fait des âmes « qui n'ont pas

seulement la prétention de s'unir à la volonté de Dieu ; mais de plus, elles prétendent de s'unir à ses désirs, même à ses intentions. » (St François de Sales). Alors même que Dieu n'exige rien, n'impose rien, la générosité filiale, pressée par la reconnaissance et l'amour, cherche à se signaler dans la voie des conseils. Elle s'attache aux vertus dont elle se sent le goût, multiplie les œuvres méritoires, se montre saintement avide de tout ce qui peut l'éclairer, la consoler, l'encourager, l'enrichir et la faire avancer dans le progrès spirituel. Ce second degré d'obéissance convient surtout à la période d'activité appelée voie illuminative. La religieuse qui a été assez fidèle pour arriver à ce point, ne distingue plus entre ce qui est grand péché ou péché léger, imperfection ou infidélité; elle est décidée à ne rien refuser à Dieu de ce qu'il demande, de ce qu'il désire, de ce qu'elle sait devoir lui plaire. On la trouve attentive à ses devoirs, fidèle aux plus petits détails, délicate en tout ce qui est de la conscience, s'étudiant à observer non plus seulement la lettre de sa règle, mais l'esprit. Au lieu que certaines religieuses n'ont jamais rien à demander à leur confesseur, celle-ci l'interroge sur la façon dont elle accomplit ses vœux, demande quelle vertu elle devrait spécialement travailler, veut savoir ce qu'elle pourrait encore pour plaire au divin Epoux.

III. — LA VOLONTÉ D'UNION

Le degré supérieur est l'union : nous sommes au faîte de la vie spirituelle, la voie unitive. « Il est constant que Dieu demeure dans les âmes, mais en différentes manières : à contre-cœur dans les unes, volontiers dans les autres; dans les unes, il est comme dans une maison, où l'on ne lui permet de rien ordonner, de rien faire; dans les autres, il y est comme dans sa propre maison, où il commande et gouverne tout. » (Ste Thérèse). C'est une totale transformation de notre volonté en celle de Dieu; la volonté de Dieu et la volonté de l'âme n'en sont plus qu'une. L'âme unie demeure humaine et sensible aux choses extérieures; elle est encore impressionnée par la tentation et l'épreuve, mais sa volonté est fixée irrévocablement : une force, faite des puissances de la grâce et des énergies d'une vertu constante la pousse à Dieu; les sollicitations étrangères ne sont plus qu'un vain bruit et ne sauraient la détourner des divines satisfactions qu'elle veut donner à Dieu. « C'est plus que de l'union, c'est de l'unité, » dit saint François de Sales, le chef-d'œuvre de la grâce, le séjour de la pauvre créature en Dieu, la demeure de Dieu dans sa servante aimée. L'âme se laisse dépouiller, semble-t-il, des dons auxquels elle tenait le plus; elle est indifférente aux vertus en elles-mêmes, elle

veut bien ignorer si elle les possède et ne garder que la volonté de plaire à Dieu. Son unique règle est de faire ce en quoi il y a plus de volonté divine. Cependant, elle reconnaît la plus grande somme de volonté divine dans l'imitation de Jésus souffrant et c'est à l'humiliation qu'elle tend, au sacrifice, à la mort de soi-même. Ainsi s'explique l'héroïsme qui caractérise les saints : ils se sont jetés à corps perdu dans les excès de la charité et du renoncement.

Affections. — « Je ne sais, ô mon Dieu, si vous êtes content de moi, et je reconnais même que vous avez bien sujet de ne l'être pas; mais, pour moi, mon Dieu, je dois confesser à votre gloire, que je suis content de vous et que je le suis parfaitement. Il vous importe peu que je le sois ou non; mais, après tout, c'est le témoignage le plus glorieux que je puisse vous rendre, car dire que je suis content de vous, c'est dire que vous êtes mon Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse me contenter. » (Bourdaloue).

Examen. — Suis-je prête à tout sacrifice, plutôt que de violer un seul commandement de Dieu, un seul de mes vœux? — Est-ce que je ne me tiens pas à la lettre de ma règle, allant jusqu'à l'esprit des moindres indications? — N'ai-je pas souvent, par insouciance,

par mollesse, résisté aux inspirations de la grâce? — Est-ce que j'interroge parfois mon confesseur, ma maîtresse des novices, ma supérieure, pour savoir si j'ai assez de zèle, assez de délicatesse pour l'accomplissement de mes obligations? — Est-ce que je soumets à mon confesseur, chaque mois, le sujet de mon examen particulier, rendant compte de mes efforts ou de mes faiblesses?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Soudain que le bon plaisir de la divine Majesté comparaît, il faut aussitôt se ranger amoureusement à son obéissance. » (St François de Sales).

NEUVIÈME MÉDITATION

DES QUALITÉS DE L'OBÉISSANCE

I. — ELLE DOIT ÊTRE SURNATURELLE

Le vœu d'obéissance s'arrête aux termes dans lesquels il a été fait, aux limites reçues par chaque institut. Il est accompli, quant au strict nécessaire, par l'exécution matérielle des actes prescrits et voués. Même en religion la perfection de l'obéissance n'est pas exigée

dans tous ses degrés. Cependant, à le bien prendre, le vœu existe pour mener à la pratique de la vertu qui, elle, n'a pas de bornes, pas plus que la charité qui l'inspire : qui aime plus, fait plus. D'abord, l'obéissance doit être surnaturelle, c'est-à-dire voir Dieu : 1° Dans tous les événements de la vie ; — 2° Dans les supérieurs.

I. — L'OBÉISSANCE SURNATURELLE VOIT DIEU DANS LES ÉVÉNEMENTS

L'obéissance, qu'elle soit de nécessité ou de simple conseil, doit être surnaturelle. On ne saurait reconnaître une vertu chrétienne dans l'obéissance *passive*, que l'on pratique par nécessité et contrainte. La résignation purement humaine, comme celle du sage qui supporte ce qu'il ne peut empêcher, n'aurait nul mérite; ce pourrait être, au plus, une vertu naturelle, sans aucun droit à une récompense éternelle. Ce n'est pas l'obéissance chrétienne; à plus forte raison n'a-t-elle rien de commun avec l'obéissance parfaite. Celles-ci réclament un motif plus élevé : les vues de la foi et le regard fixé sur Dieu et sa providence.

Il n'est pas rare de saisir sur des lèvres chrétiennes et même religieuses, des formules qui accusent un esprit tout païen. Ce sont des gémissements et des plaintes sur le froid et la

chaleur, la souffrance et la vieillesse, sur tout ce qui gêne et contrarie. Et tout remonte à Dieu qui ordonne ou permet des accidents ou des situations dont le seul but est notre sanctification par le sacrifice et la pénitence. L'âme soumise, sachant que le péché seul est un mal, n'a pour tout que ce mot d'acquiescement et d'adoration : « Votre Providence, ô mon Père, gouverne tout. » (Sag. XIV.)

Dans la classe des mécontents, il y a la religieuse « *plaignarde.* » On la rencontre à tout âge, plus souvent dans le milieu de la vie ou au déclin des jours. Elle est entrée en religion, parce qu'elle ne se trouvait pas bien ailleurs; noviciat rapide, formation sommaire ; « d'ailleurs, dit-elle, même dans le monde, j'avais déjà les vertus religieuses. » Elle n'étudie pas les livres ascétiques, elle se croit au-dessus. Elle passe sa vie à regretter les nombreuses maisons où elle n'a pu se faire supporter; elle parle avec vénération de ses supérieures d'autrefois à qui elle n'a jamais pu se soumettre; elle déclare qu'elle était aimée et faisait beaucoup de bien en d'autres ministères; on a eu tort de l'appeler ailleurs. Puis, ses plaintes se reportent sur son âge, ses infirmités. Si du moins on lui donnait tel emploi; si elle avait telle supérieure qui la ménagerait, elle serait encore utile. Voilà sa soumission. Pauvre inutile dont le bon Dieu n'a jamais su que faire, et dont la vie n'a été que regrets

d'enfant ! Donnez-nous, à la place, des cœurs vaillants, des âmes soumises, tirant parti des situations forcées et acceptant tout de la main de Dieu : supérieurs, emplois, maladies, même la mort.

II. — L'OBÉISSANCE SURNATURELLE VOIT DIEU DANS LES SUPÉRIEURS

L'obéissance *humaine* ne suffit pas : motivée par l'ascendant ou la sympathie du supérieur, elle n'est pas digne du regard de Dieu. Il est des âmes d'une nature timide et qui préfèrent céder plutôt que lutter, qui obéissent parce qu'elles craignent un reproche, un blâme. Si vous voulez que Dieu vous agrée, montez plus haut; obéissez parce que c'est Dieu qui vous commande ; obéissez en union avec Jésus obéissant, et votre obéissance, craintive de sa nature, deviendra méritoire par ce motif surnaturel. L'obéissance de sympathie, d'inclination de cœur, pourvu que ces sentiments ne dégénèrent pas en enfantillages, est bonne en soi, mais d'une bonté trop humaine. « Quelquefois, dit sainte Chantal, nous pensons rendre une obéissance bien pleine et bien parfaite, à cause que nous la faisons franchement et de bon cœur; mais quand Dieu l'examine, il la trouvera peut être vide, parce que nous l'avons faite poussées de notre inclina-

tion, ou du seul amour et estime que nous avons des supérieurs, et non pour Dieu. Nous devons être fort soigneuses de redresser souvent notre intention et purifier nos obéissances, en les faisant purement pour Dieu, parce que c'est sa volonté. » Toute autorité venant de Dieu, c'est à lui seul qu'on obéit dans la personne du supérieur : l'enfant en obéissant à son père, le sujet au prince, le chrétien à l'Eglise, le religieux à son supérieur, obéissent à Dieu. « N'appelez aucun homme sur la terre, votre maître, dit le Seigneur; vous n'avez qu'un seul Maître, votre Père qui est dans les cieux. » (St Math. XXIII). Quand l'autorité légitime commande, le chrétien se soumet pourvu qu'elle ne prescrive rien contre la loi divine : à l'occasion, il se souviendrait « qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Le religieux est encore plus obligé aux vues surnaturelles. L'obéissance religieuse rentre dans la vertu de religion, et a pour objet l'honneur, le culte de Dieu. Si donc vous obéissez, parce que vous estimez votre supérieur, parce que vous tenez à son approbation, parce que le commandement vous plaît, vous vous faites bien une obéissance pratique, mais vous ne pratiquez pas la vertu d'obéissance qui est d'honorer Dieu dans les supérieurs. Delà, remarque saint François de Sales, vient qu'on recherche ce qui est facile, qu'on rejette ce qui est difficile; on

obéit promptement et joyeusement à une supérieure aimée, à contre-cœur à celles qui commandent plus rudement. « O Dieu, ajoute-t-il, qu'il ne faut pas faire cela, mais recevoir l'obéissance comme la volonté de Dieu. »

Affections. — « Il fait bon ici! » Ainsi parlait votre apôtre, ô mon Dieu, parce qu'il était auprès de vous. Il fait bon ici! Je le dis de tout mon cœur; ici! sous votre main paternelle qui me conduit. Envoyez-moi ce qu'il vous plaît, ou la joie, ou la peine, ou ce que je désire, ou ce qui me contrarie. Je répéterai toujours : Qu'il fait bon ici, auprès de Jésus! Où que je sois vous y serez; en quelle situation que je me trouve, vous m'aimerez; quels que soient ceux qui me commandent, ils me représenteront votre personne aimée et je dirai sans cesse : Qu'il fait bon ici, mon Jésus!

Examen. — Comment est-ce que je reçois tout ce qui m'arrive, joie ou peine? est-ce bien de la main de Dieu? — Ne suis-je pas des *plaignardes* et des mécontentes! — Pourquoi regretté-je telle situation, tel emploi, telle maison, telle supérieure? — Suis-je vraiment satisfaite de ma condition? — N'ai-je pas l'illusion de penser que je ferais plus de bien ailleurs et m'appliqué-je bien à faire ce que je peux! — Vois-je bien Jésus-Christ dans mes supérieurs? sans m'arrêter à l'éducation, à

la science, à la vertu, aux manières de dire ou de faire ? — Qu'ai-je à faire pour affermir ma foi ? et rendre mon obéissance surnaturellement pratique ?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Hélas ! ma fille, ne regardez point à qui, mais pour qui vous obéissez. » (St François de Sales).

DIXIÈME MÉDITATION

DES QUALITÉS DE L'OBÉISSANCE (*Suite*).

II. — ELLE DOIT ÊTRE PROMPTE ET JOYEUSE

C'est Dieu qui me commande, c'est à Dieu que j'obéis. S'il vous était donné de voir, de vos yeux de chair, Jésus en personne, d'entendre sa voix, comme vous iriez vite et joyeusement accomplir ses ordres, ses moindres désirs ! Ce serait une noble et sainte émulation : qui serait Marthe, qui serait Marie ! qui serait la plus prompte, qui la plus aimable pour exécuter les volontés du Maître si aimé ! Or, c'est bien Jésus qui parle par la voix des règles, par la voix des supérieurs. L'esprit surnaturel nous mène donc directement à

deux autres qualités de l'obéissance : 1° elle doit être prompte ; — 2° elle doit être joyeuse.

1. — L'OBÉISSANCE DOIT ÊTRE PROMPTE

« Il nous faut apprendre à être grandement prompte et obéissante : c'est le fait du paresseux que de retarder. Le Saint-Esprit ne veut nulle remise, mais désire une grande promptitude. » (St François de Sales). L'âme qui tend à la perfection devrait se soumettre avec plus de docilité et de promptitude que l'instrument sous la main du musicien. Pincez l'une des cordes de la harpe, frappez une des touches du piano, vous obtiendrez immédiatement le son que vous désirez. A peine une volonté est-elle exprimée, que l'âme parfaite s'écrie : « Oui, mon Père, parce que c'est votre bon plaisir. » (St Math. XI). Toutes nos actions doivent être faites en leur temps et c'est une condition de leur perfection. Retarder une action commandée, c'est la rendre défectueuse : on se substitue à la règle et aux supérieurs, pour une partie de l'acte, en prenant sur soi d'en déterminer l'heure. Par ces délais, on résiste aussi à la grâce de l'obéissance, qui est donnée pour le moment où l'ordre est transmis. « Oh ! que nous avons tort de permettre que Dieu envoie et renvoie heurter à la porte de nos cœurs, avant de lui

ouvrir; car il est à craindre que nous l'évitions et que nous le contraignions de nous abandonner. » (St François de Sales).

Donc, pas de ces obéissances disputées ou maussades, qu'il faut comme emporter d'assaut et par des préceptes formels, ou du moins acheter par des paroles sans nombre et des instances sans fin. Obéissez au premier signe, sans crainte, sans retard, sans tiédeur. Quand c'est Jésus qui dit : « Je veux! » qu'a-t-on à faire, qu'à obéir! Aux yeux de Dieu, donner vite, c'est donner le double. Les saints nous disent : « Obéissez comme les étoiles; elles ont été appelées et elles ont répondu : nous voici! » (Baruch.). Obéissez comme Jacques et Jean, qui suivent le Sauveur, sans souci de leurs filets, de leur barque, ni même de leur père; comme Zachée, qui se précipite du sycomore pour préparer le festin de Jésus; comme Lazare qui, entendant la voix du Maître de la vie, s'empresse de sortir du tombeau; comme Marie, notre Mère, qui laisse tomber de ses lèvres bénies le grand mot des obéissants : « Voici la servante du Seigneur. » Dieu se plaît à récompenser cette promptitude. Sainte Ludgarde était favorisée de la visite de Jésus. Un jour qu'elle conversait avec lui, la cloche l'appela : « Attends-moi là, ô mon Jésus, dit-elle avec une simplicité charmante; dès que j'aurai vaqué à mon emploi, je reviens vite. » Et Jésus l'attendit et lui

déclara qu'il l'aurait quittée si elle n'avait obéi sur-le-champ. Que de réflexions nous avons besoin de faire sur nos lâchetés et nos retards! Que de prétextes pour remettre et souvent omettre ce qui nous est ordonné!

II. — L'OBÉISSANCE DOIT ÊTRE JOYEUSE

« Il faut non seulement vouloir faire la volonté de Dieu, mais, pour être dévot, il la faut faire gaîment. » (St François de Sales). « Le vrai obéissant, dit saint Bernard, est aimable pour ses frères, serviable à tous, importun à personne; il est dévot à Dieu, affable envers le prochain. » Laissez aux chrétiens peu affermis dans l'amour de Dieu l'obéissance sombre et de mauvaise grâce. Mercenaires, ils ne voient que le bénéfice qu'ils espèrent retirer de leurs services, et ils veulent le plus possible de récompense pour le moins possible de dévouement; cœurs terrestres, ils ne perçoivent pas les beautés surnaturelles de l'obéissance parfaite; esprits orgueilleux, insoumis, ils ne supportent qu'avec chagrin le joug de l'inévitable obéissance à Dieu et aux hommes pour Dieu. Plaignez-les, mais ne les imitez pas. « Ceux qui remplissent les ordres de leurs supérieurs, mais à regret et à contre-cœur, dit énergiquement saint Ignace, doivent être rangés parmi les plus vils esclaves. »

L'âme plus avancée dans les voies spirituelles n'a pas les mêmes prétextes de se ranger tristement sous le joug bienfaisant et sanctifiant de l'obéissance; elle sait que « Dieu aime celui qui donne avec joie » (St Paul), et que la joie qui accompagne l'obéissance est, selon le mot de saint Bernard « le coloris qui fait sa beauté, son ornement, son éclat; » « que les obéissances qui se font mal gracieusement ne sont point agréables. » Que venait-elle faire en religion, qu'espérait-elle? Immoler son jugement et sa volonté. On m'enverra dans une maison, sous un climat où ma santé dépérira, on me confiera un emploi opposé à mes goûts, on m'intimera des ordres qui heurteront de front mes inclinations les plus chères et mes idées les plus arrêtées. Vive Dieu! j'ai trouvé un trésor : le sacrifice de la volonté et du jugement, c'est ce que je cherchais en religion. Dans ce qui flatte ma nature, ma raison ou mon cœur, j'ignore si c'est bien l'obéissance ou ma satisfaction que j'ai en vue; quand il y a effort, abnégation, c'est l'heure de me réjouir, car, je le sais, c'est bien Dieu que je sers. « Quand il s'agit de charges et de dignités, dit saint Grégoire, attendez un ordre; si le commandement entraîne sacrifice, humiliation, travail, élancez-vous avec joie. » Est-ce bien la pensée des religieuses qui n'obéissent volontiers qu'à un ordre facile, à un comman-

dement aimable et qui parfois s'abaissent à bouder comme des enfants, pendant des heures et des jours, quand une prescription a dérangé leurs plans, froissé leurs idées ou simplement choqué de pauvres oreilles par trop délicates ?

Affections. — « Les étoiles ont donné leur lumière aux veilles qui leur ont été assignées et elles se sont réjouies; elles ont été appelées et elles ont dit : nous voici ! » (Baruch., III). Moi aussi, ô mon Dieu, une de vos étoiles dans le monde d'en bas, bien pâle, mais encore aimée, je veux imiter celles des cieux. Donnez-moi un cœur obéissant et joyeux « qui ne connaît pas les retards, qui ignore la lenteur; disposez mes yeux à voir, mes oreilles à entendre, ma langue à parler, mes mains à travailler, mes pieds à marcher; faites-moi un esprit recueilli tout entier pour saisir la volonté de mes supérieurs. » (St Bernard).

Examen.— Mon obéissance est-elle prompte ? Au son de la cloche, à la voix des supérieurs, est-ce que je laisse tout, même une lettre inachevée? — Est-ce que je n'attends pas un ordre formel? me suffit-il d'un mot, d'un geste, d'un désir connu? — Pour les choses qu'on prescrit en général, n'ai-je pas la faiblesse de laisser aux autres ce qui est pressant ou pénible, ou humiliant? — N'y a-t-il

pas de différence pour moi dans cet empressement, entre les supérieurs généraux, ma supérieure particulière et les différentes officières qui ont droit sur moi? — Sais-je parfois, pour me rompre à l'obéissance, prévenir les désirs de mes égales, de mes inférieures? — C'est de bon cœur, joyeusement que j'obéis?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Obéissez doucement, sans réplique; promptement, sans retardation; gaîment, sans chagrin, et surtout amoureusement. » (St François de Sales).

ONZIÈME MÉDITATION

DES QUALITÉS DE L'OBÉISSANCE (*Fin*).

III. — ELLE DOIT ÊTRE TOTALE

Saint Ignace, qu'on pourrait appeler le docteur de l'obéissance, compare le parfait obéissant à « un corps mort. » Pouvait-il mieux dire que l'obéissance parfaite doit être totale? Le cadavre ne voit point, n'entend point, ne parle pas. On le place ici ou là, on l'ensevelit dans la boue ou dans la pourpre, on en dis-

pose à son gré, sans une réflexion, sans résistance. Ainsi le parfait obéissant ne voit pas l'extérieur, n'entend pas le ton de ceux qui commandent et n'a mot à dire, parce que c'est la sagesse de Dieu qui ordonne. C'est « l'abnégation de tout soi-même, la mort volontaire. » L'obéissance totale, absolue, est donc une obéissance : 1° aveugle; — 2° sourde; — 3° muette.

I. — L'OBÉISSANCE DOIT ÊTRE AVEUGLE

Rendre aveugle la volonté propre, c'est ne faire aucune attention aux dehors sous lesquels l'autorité se présente à nous; par conséquent, ne s'arrêter à envisager ni quelle est la personne qui nous commande, ni de quelle façon elle nous commande, ni quelles sont ses aptitudes pour le commandement. « Qu'il nous suffise de savoir que Dieu veut que nous obéissions, sans nous amuser à la considération de la capacité de ceux à qui nous devons obéir. » (St François de Sales). La religieuse persuadée que sa supérieure est le canal matériel, par lequel Dieu lui transmet ses ordres, incline son jugement; oserait-elle examiner pourquoi Dieu veut cela : Dieu a parlé, c'est assez; le meilleur, pour le moment présent, est ce qui est commandé. « Grand cas de l'esprit humain qui ne peut point se rendre

capable d'adorer les secrets mystères de Dieu et de sa très sainte volonté, s'il n'a quelque sorte de connaissance pourquoi ceci ou cela. Si vous nourrissez ainsi le jugement, il vous enivrera. » (St François de Sales.) Et c'est alors que vraiment vous ne verrez plus clair; car si l'obéissance est appelée aveugle parce qu'elle dédaigne de regarder en bas, elle est très clairvoyante lorsqu'elle se soumet par cette seule considération : l'autorité qui me commande est légitime, les ordres sont justes, j'obéis. Il y a des circonstances où la nature s'étonnera, où elle aura des répugnances très vives. C'est l'heure de fermer les yeux, de laisser passer, sans y prendre garde, ces impressions diverses. « O Dieu, mes chères sœurs, c'est ici où la divine Majesté nous veut faire gagner le prix de la soumission; car, où nous voyons bien qu'on a raison de commander, nous n'aurions pas grand mérite. (St François de Sales.)

II. — L'OBÉISSANCE DOIT ÊTRE SOURDE

Rendre sourde la volonté propre, c'est s'appliquer à ne pas trop s'émouvoir des paroles pénibles qu'on nous dirait sur un ton sec, même blessant. Il peut se faire que les supérieurs cèdent alors à une impression un peu vive, que trahirait le son de leur voix; ou bien,

ils peuvent s'exprimer en termes sévères, afin d'humilier une orgueilleuse, ou bien d'exercer une âme vaillante. L'obéissance doit alors fermer les oreilles intérieures de l'amour-propre au bruit du langage qui les froisse; elle doit les fermer bien plus encore aux réclamations de l'imagination surexcitée par le tentateur. Vouloir raisonner, quand le démon fait tapage, se retrancher dans sa fierté intime, se lancer dans des réflexions inutiles, c'est risquer de perdre, en une seule occasion, la provision d'esprit d'obéissance amassée durant de longs mois. Il existe des religieuses dont les oreilles sont trop fines ou trop délicates : prévenues contre les supérieures, entretenues dans leurs soupçons par des sœurs qui les adulent, leur répètent qu'elles ne sont pas à leur place, qu'elles feraient mieux dans un rang élevé, qu'on est jaloux d'elles, et mille sottises semblables, elles ne peuvent entendre un ordre sans y voir un piège. Sachez bien que les religieuses les plus parfaites sont toujours contentes de leurs supérieures, quelles qu'elles soient. Votre supérieure eût-elle un caractère acariâtre, souvenez-vous que « le grand saint Pierre était rébarbatif, mal poli, rude et peu civilisé; Notre-Seigneur ne laissa pas de le faire chef de son Eglise; les apôtres ne s'en plaignirent point et ne laissèrent point de l'estimer, de l'honorer et de lui obéir. Si Dieu

permet que nous ayons une telle supérieure, c'est pour nous établir dans les vertus solides et que nous le servions purement et généreusement. » (Ste Jeanne de Chantal).

III. — L'OBÉISSANCE DOIT ÊTRE MUETTE

L'âme qui tend à l'obéissance parfaite, impose silence à toute volonté propre et ne dit rien, ni tout haut, ni tout bas, contre le commandement qui lui est fait. « L'ange dit à saint Joseph : Prends l'enfant et sa mère et fuis en Egypte. Le pauvre saint Joseph n'eut-il pas eu raison de faire quelque réplique? Vous me dites que je parte, et si promptement; ne sera-ce pas temps demain, au matin? Où voulez-vous que j'aille de nuit? Vous me dites de mener l'enfant et sa mère; dites-moi donc, s'il vous plaît, de quoi les nourrirai-je en chemin; vous savez bien, monseigneur, que nous n'avons pas d'argent. Il ne dit pas un mot pour s'excuser de faire l'obéissance, mais il part à la même heure. (St François de Sales). « Nous en voyons beaucoup, dit saint Bernard, qui, après le commandement du supérieur, font de nombreuses questions et s'exhalent en plaintes prolongées; leurs paroles sentent le murmure, l'irritation; ce sont des excuses, des prétextes, des impossibilités; *ils en confèrent avec leurs amis.* »

C'est la marque d'une obéissance imparfaite. Il est permis, en face d'une demande ou d'un conseil, de dire simplement : « Ma Mère, me permettez-vous de vous faire remarquer que...» Mais on doit laisser la supérieure faire de cette respectueuse réflexion le cas qu'il lui plaît, sans insister. « Quiconque s'efforce d'amener le supérieur à vouloir ce qu'il veut, se trompe s'il pense obéir. » (St Bernard). Obéissez, même si vous vous croyez au-dessous de l'œuvre commandée : « On veut que je fasse cela; je le ferai mal, puisque je ne puis rien faire de bien; mais je le ferai aussi bien que je pourrai. Si je réussis, je bénirai Dieu; si je ne réussis pas, je m'humilierai. » (Mère Adèle de Murinais).

Affections. — « Volonté de ce qu'on aime, qui sans être toujours comprise, est toujours entendue; volonté dont on ne peut redouter l'injustice et dont on chérit les mystères; volonté adorée, volonté qui donne la force du sacrifice; volonté de mon Dieu, entraînez la mienne plus vite que le monde ne sortit du chaos, plus vite que la lumière ne parut à votre voix, plus vite que les joies du ciel ne font oublier à vos saints les tristesses du passage; volonté de mon Dieu, soyez toujours la mienne, et, jusqu'à mon dernier soupir, initiez-moi à vos secrètes et croissantes délices. » (Mme Swetchine).

Examen. — N'ai-je pas l'habitude d'éplucher les ordres des supérieurs ? de ne me soumettre que lorsqu'on m'a rendu compte du pourquoi et du comment? — Sais-je amener mon âme à penser que ce qu'on me commande est toujours le meilleur? — Est-ce que je ne fais aucune attention à la façon dont l'ordre est donné, vivement ou doucement? — N'ai-je pas la faiblesse de croire que ma supérieure est plus exigeante, plus rude pour moi que pour les autres? — Mes observations sont-elles respectueuses, faites sur un ton modeste, avec un jugement soumis à l'avance à ce que décidera l'autorité?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Oh! certes, le vrai obéissant ne fait point de discours ; il se met simplement en besogne d'obéir. » (St François de Sales).

DOUZIÈME MÉDITATION

DES PARENTÉS DE L'OBÉISSANCE

Quelle noblesse refuser à une vertu qui a été si bien pratiquée par Jésus et par Marie? Elle est d'origine céleste et les plus saintes

comme les plus belles âmes en ont fait leur compagne inséparable. Ses alliances aussi sont magnifiques : « l'obéissance a une étroite union avec l'humilité et une parenté très prochaine avec la charité. » (Le moine Antiochus). De ces deux vertus, la première est la base, la seconde est la consommation de toutes les autres. Aussi, Notre-Seigneur montra un jour à sainte Mechtilde l'obéissance sous la forme d'une vierge; elle tenait à la main une coupe d'or dans laquelle les autres vertus versaient des parfums; elle seule les présentait à Dieu. Elle a donc une union intime 1° avec l'humilité; — 2° avec la charité; — 3° avec toutes les autres vertus.

I. — UNION DE L'OBÉISSANCE AVEC L'HUMILITÉ

Cette union est telle que l'obéissance est appelée tantôt la mère, tantôt la fille de l'humilité. « L'humilité est la mère de l'obéissance; elle lui donne la vie, l'accroissement, la perfection. » (P. le Chantre). « Les anciens Pères disent que l'obéissance a pour fille aînée l'humilité; jamais une âme n'est obéissante qu'elle ne soit humble. » (Ste Jeanne de Chantal). Humilité et obéissance, dit saint Ambroise, c'est tout un. Elles ont le même berceau et la même tombe : « le même berceau, l'étable de Bethléem où « le Fils de Dieu s'est

anéanti, prenant la forme d'esclave, » de serviteur humble et obéissant; le même tombeau, car « il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort de la croix. » (Philip., II). Le lien entre ces deux vertus est tel que sainte Catherine de Sienne déclare que « l'humilité est la mesure de l'obéissance, et l'obéissance la mesure de l'humilité. » Ceci est parfaitement conforme à l'expérience, une âme n'obéissant ordinairement qu'autant qu'elle s'estime incapable de se diriger elle-même, et ne s'humiliant habituellement qu'à l'aide de l'obéissance à Dieu et à ses supérieurs. Croissez donc également dans ces deux vertus, ne séparant point ce que le Sauveur a si bien uni dans ses affections et dans sa vie pratique. Dans vos insoumissions n'y a-t-il pas aussi souvent de l'orgueil que de la lâcheté?

II. — UNION DE L'OBÉISSANCE AVEC LA CHARITÉ

« De ces paroles de l'Ecriture : « les filles de la sagesse sont l'obéissance et la charité; nous concluons que ces deux vertus sont, à l'égard l'une de l'autre comme deux sœurs inséparables. » (Raban Maur). Notre-Seigneur n'a-t-il pas affirmé lui-même cette union, quand il a dit : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » Pouvait-il déclarer

plus ouvertement qu'aimer c'est obéir, que l'obéissance fait partie de la charité? « Elles ne peuvent exister l'une sans l'autre, dit un vieil auteur; ou bien c'est une obéissance d'esclave, parce qu'elle n'est pas élevée par l'amour; ou bien c'est un amour illusoire parce que le Sauveur a marqué ainsi le véritable : si vous m'aimez, obéissez. » (Ph. de Harveng). « La charité et l'obéissance ont une telle union ensemble, qu'elles ne se peuvent séparer. L'amour nous fait obéir, car, pour difficile que soit la chose commandée, celui qui a l'obéissance amoureuse l'entreprend amoureusement; l'obéissant aime le commandement et, dès qu'il l'aperçoit de loin, selon son goût ou non, il l'embrasse, il le caresse, il le chérit tendrement. » (St Fr. de Sales). Histoire perpétuelle de l'attraction merveilleuse qu'exerce sur les âmes élevées et aimantes l'enseignement et l'exemple de Jésus : ce qu'il a aimé, ce qu'il a fait, c'est ce qu'on veut aimer, ce qu'on veut faire. « Le propre de l'amour, dit saint Thomas, est de faire entre ceux qui s'aiment, un même vouloir et un même non vouloir. » Aimer, c'est se soumettre jusqu'à l'oubli de soi; rien ne vous paraîtra lourd avec un amour effectif pour le divin Maître.

III. — UNION DE L'OBÉISSANCE AVEC TOUTES LES VERTUS

« C'est l'obéissance qui fait les saints et les conduit à la perfection; au ciel, elle habite avec les anges et fait la nourriture des élus; sur terre, elle est la mère de toutes les vertus. » (Adalger). « Elle est si belle et si glorieuse, qu'elle donne aux vertus ces deux grandes choses : la sainteté et la force; la sainteté pour qu'elles plaisent au regard divin; la force qui les affermit. Sans elle, rien de cette sainteté qui rayonne dans l'âme, rien de cette persévérance qui est la vraie marque des vertus solides. » (Adam le Prém.). Selon la remarque de saint Thomas, les actes de toutes les vertus se rattachent tellement à l'obéissance que, pour faire tout bien et toujours bien, il suffit d'obéir. Elle est la marque de la foi : c'est un acte d'obéissance que Dieu demande à Abraham pour éprouver sa confiance. Elle est le pain de l'espérance qui fortifie et console tant que « nous cheminons loin du Seigneur » : les mérites de notre soumission nous font attendre avec plus d'amour la récompense. Saint Pierre affirme son union avec la chasteté quand il recommande « cette obéissance qui fait les âmes chastes. » Sur quoi saint Augustin dit que « celui qui se soumet à Dieu et à ceux qui tiennent sa place,

mérite que sa chair et ses instincts se soumettent à l'esprit. » « La bonté, la tempérance, la patience sont encore les filles de l'obéissance. » (Ste Mechtilde). Pratiquez cette vertu, le Saint-Esprit vous visitera plus souvent et vos supérieures ne seront pas gênées avec vous; elles sauront qu'elles ont là des âmes prêtes aux ministères qui sanctifient le plus, disposées à tout ce qui est marqué au coin de la volonté divine. Les renoncements qu'elles vous imposeront vous conduiront infailliblement à toutes les vertus.

Affections. — « O douce obéissance, aimable et chère obéissance, combien tu es glorieuse, puisque les autres vertus n'existent que par toi. Tu es une reine magnifique. O douce obéissance, tu ressembles au Verbe, mon bien-aimé. Tu plais à tout le monde : ton visage est toujours serein; tu exhales le parfum d'une humilité sincère et tu ne désires rien du prochain. Semblable au soleil, tu réchauffes celui qui te possède, parce que l'ardeur de la charité ne t'abandonne jamais. O douce, sainte, glorieuse obéissance, sois à jamais ma reine et qu'à jamais je sois ton humble servante. » (Ste Catherine de Sienne).

Examen. — Parfois je me désole d'être peu vertueuse; n'aurais-je pas à m'en prendre à mon peu d'obéissance? — Quand mon cœur

est sec et froid, est-ce que je recours à plus d'obéissance pour augmenter mon amour? — N'y a-t-il pas en moi un mélange d'insoumission et d'orgueil? l'humilité est si souple! — Je trouve que mon directeur ne s'occupe pas de moi; ne l'ai-je pas rebuté par mon indocilité? — Si mes supérieures font peu de cas de moi, cela ne vient-il pas que, me voyant sans obéissance, elles me regardent comme une inutile, incapable de vertu?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Si vous désirez vous enrichir promptement et à bon prix de toutes les vertus, ne négligez pas le salutaire exercice de l'obéissance. » (Ste Madeleine de Pazzi).

TREIZIÈME MÉDITATION

DES AVANTAGES DE L'OBÉISSANCE

Dans notre condition terrestre, ce qui nous touche d'abord, c'est notre intérêt. Plus tard seulement, quand notre âme est sur les hauteurs, elle apprend à agir par amour, à aimer plus le Maître que la récompense. Dieu d'ailleurs, connaissant le limon dont il nous a

faits, a proportionné la rétribution d'une œuvre à sa difficulté, le mérite à la grandeur de l'effort. Egalité mise du côté de l'amour et de la pureté des intentions, ce qui coûte le plus est le mieux récompensé. Voilà pourquoi l'obéissance, qui renferme toute abnégation, a de si précieux avantages. Et d'abord : 1° elle rend méritoire tout ce qu'elle touche ; — 2° elle conduit à une haute perfection ; — 3° elle mène à la sainte indifférence.

I. — L'OBÉISSANCE REND MÉRITOIRE TOUT CE QU'ELLE TOUCHE

« Tout ce qui se fait par la révérence de l'obéissance est très agréable à Dieu. » (Ste J. de Chantal). L'obéissance chrétienne a cette vertu, en quelque degré qu'on la pratique, de surnaturaliser tous les actes qu'elle opère, parce que « Notre-Seigneur coopère intérieurement et extérieurement lorsqu'on s'applique aux œuvres d'obéissance. » (Ste Thérèse). Saint François de Sales appelle l'obéissance « le sel qui donne goût et saveur à nos actions et les rend méritoires de la vie éternelle. Elle n'est pas de moindre mérite que la charité : donnez un verre d'eau par charité, cela vaut le ciel ; faites-en autant par obéissance, vous gagnerez le même. La moindre petite chose faite par obéissance est très agréable à Dieu.

Mangez par obéissance, votre manger est plus agréable à Dieu que les jeûnes des anachorètes, s'ils sont faits sans obéissance. » De là « double mérite d'une action : mérite de l'œuvre, mérite de l'obéissance. C'est comme qui joindrait des pierres précieuses à d'autres pierres précieuses ou bien relèverait d'or une belle étoffe; tout ce que l'obéissance touche devient or. » (St Vincent de Paul). La signature d'un directeur de banque donne du prix au moindre papier; il augmente cette valeur en y inscrivant les chiffres qu'il lui plaît; ainsi le chrétien, en inscrivant le mot obéissance sur ses œuvres, leur confère une valeur qui croît avec ses dispositions. Que de temps l'on gaspille, que d'actions l'on gâte en cherchant ses satisfactions, en agissant humainement; l'obéissance transformerait en trésors les moindres détails de la vie.

II. — L'OBÉISSANCE CONDUIT A UNE HAUTE PERFECTION

« Il n'y a pas de chemin qui conduise plus tôt au sommet de la perfection que l'obéissance. » (St Ignace). La perfection se mesure moins à la grandeur des actes qu'à l'intention qui les anime; or « l'intention la plus parfaite est celle par laquelle nous n'avons en vue, dans nos actions, que le bon plaisir de Dieu

et l'accomplissement de sa sainte volonté. » (St Alph. de Lig.). « La beauté de la perfection ne consiste pas dans des consolations intérieures, en de grands ravissements, en des visions, mais à rendre notre volonté si conforme et si soumise à celle de Dieu, que nous embrassions de tout notre cœur tout ce qu'il veut et ne mettions point de différence entre ce qui est amer et ce qui est doux, lorsqu'il nous est présenté de sa main. » (Ste Thérèse). La perfection vient de la docilité à l'Esprit-Saint et de la liberté que nous lui laissons d'agir en nous. Repassez les progrès que vous avez faits au noviciat : à cette école bénie du divin Maître, nous n'aviez qu'un désir, qu'une volonté, vous laisser façonner à sa main. Vous étiez bien de vraies religieuses, dévouées à son service, à ses volontés. N'est-ce pas que votre âme se sentait vaillante et rêvait souvent de sainteté? Si vous faisiez aujourd'hui une comparaison, peut-être serait-elle aussi peu en votre faveur que celles de nos chrétiennes, quand elles revoient, au milieu de leur âge, ce qu'elles étaient à l'époque de leur première communion et ce qu'elles sont aujourd'hui. Pour reprendre votre essor vers la sainteté, il est un moyen unique : revenir à une obéissance d'enfant.

II. — L'OBÉISSANCE MÈNE A LA SAINTE INDIFFÉRENCE

L'âme généreusement livrée à l'obéissance arrive à un état où, pleine d'ardeur et d'activité, plus énergique de volonté que jamais, elle ne veut plus rien, ne souhaite plus rien que la très sainte et toute aimable volonté de Dieu : c'est l'indifférence. Elle est morte à tout désir, à toute volonté propre; on la prend, on l'oublie, peu lui importe; elle se laisse tourner et retourner par ses supérieurs et par la règle, sans témoigner ni étonnement, ni mécontentement, ni résistance; elle est livrée, abandonnée sans réserve, sans mesure, sans retour. Saint Vincent de Paul compare l'indifférence « à l'état des anges qui sont toujours prêts à exécuter les volontés de Dieu au premier signal qu'il leur donne, sans regarder en quoi, et qui ne perdent jamais Dieu de vue et qui ont autant de joie d'être les gardiens d'un méchant homme que d'un homme de bien, parce qu'ils ne mettent de contentement qu'en la volonté de Dieu. » Il compare ensuite « les âmes manquant d'indifférence au démon, dont l'esprit est de faire toujours sa volonté propre. » L'obéissance vous rendrait sœurs des anges, indifférentes comme eux, parce que tout ce qui vous est commandé vient de Dieu, le contente et le

ravit. Une obéissante ne verra pas s'il y a de l'honneur à être supérieure, directrice de pensionnat; s'il est moindre d'être employée au parloir, à la lingerie, à la cuisine; si d'autres maisons sont plus belles et plus commodes, d'autres supérieures plus douces ou mieux douées. Elle « aimerait mieux l'enfer avec la volonté de Dieu que le paradis sans elle, » comme dit saint François de Sales, et répète avec le même saint : « Je veux peu de choses; ce que je veux, je le veux peu. »

Affections. — « Faites de moi, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira; je suis en vos mains avec mon corps et mon esprit. Je vous prie de ne rien souffrir en moi qui ne soit tout divin, et s'il s'y rencontre quelque autre chose, ôtez-la au plus tôt. Je me livre à vous purement pour vous, mon Seigneur, prête à remplir tel office, à habiter tel lieu, à subir tel événement, tel état du corps et de l'âme qu'il vous plaira. Je ne vous demande rien, mon Dieu, je ne veux rien, si ce n'est pour votre plus grande gloire. » (Card. Bona).

Examen. — Ai-je bien mesuré mes actions non par l'attrait ou la répugnance que j'y éprouve, mais par l'obéissance que j'y mets? — Suis-je décidée à faire en esprit d'obéissance mes actions indifférentes : boire, manger, dormir, me récréer? — Sais-je bien

que tout est perdu, qui ne porte pas le cachet de l'obéissance? — Quand je regrette mes pauvres faiblesses, mon peu de progrès, ai-je la force d'y remédier par l'obéissance? Suis-je résolue à me laisser conduire par l'Esprit-Saint, mes supérieurs, ma règle? — Actuellement quels sont mes désirs, mes attaches; suis-je prête à tout sacrifier à l'obéissance?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « L'obéissance est le chemin qui mène à tous les biens; la désobéissance, le chemin qui mène à tous les maux. » (Frère Egide).

QUATORZIÈME MÉDITATION

DES AVANTAGES DE L'OBÉISSANCE (*Suite*).

« L'homme obéissant, dit l'Ecriture, racontera des victoires; » c'est-à-dire qu'il demeurera vainqueur en toutes les difficultés dans lesquelles il sera porté par obéissance et sortira à son honneur des chemins dans lesquels il entrera par obéissance, pour dangereux qu'ils soient. » (St François de Sales). Il s'est fait une alliance entre la faiblesse

humaine et la puissance divine : Dieu qui est le Maître assure la victoire à l'âme qui lui obéit, et la paix perpétuelle, parce que les deux volontés sont alliées. Tel sera le sujet de notre méditation : 1° les victoires de l'obéissance; — 2° la paix qu'elle procure.

I. — LES VICTOIRES DE L'OBÉISSANCE

L'âme obéissante devient très forte d'abord contre sa propre faiblesse. La brebis ne redoute pas la houlette du pasteur, car la houlette n'est pas faite pour frapper la brebis mais pour la défendre et la guider. La brebis, est parquée dans le bercail; mais cette apparente captivité, c'est sa protection; à peine dehors, elle courrait mille dangers qu'elle est impuissante à conjurer. Sous la garde des supérieurs, l'âme religieuse marche sans craindre les dangers qui l'environnent; elle est forte de la force de ceux qui la protègent, de la force de Dieu qui a dit : « Si tu es soumise à mes volontés, je serai l'ennemi de tes ennemis; celui qui te touchera, touchera la prunelle de mon œil. » « Qui est entre les mains de Dieu et s'est remis à son bon plaisir, qu'est-ce qui le peut ébranler et mouvoir ? » (St François de Sales.) La tentation a peu de prise sur des âmes ainsi défendues.

Le démon ne craint rien autant que l'obéis-

sance aux supérieurs, en qui il reconnaît son vrai Maître. « Quand un voyageur est surpris par les brigands, ils lui demandent : De qui es-tu le serviteur ? Et ils respectent le serviteur selon la grandeur et la puissance du nom de son maître. Si tu n'as pas Dieu pour maître et si tu ne peux t'appuyer de son nom, tu perdras tes biens et la vie même, au jour d'assaut du démon ou des siens. » (Adam le Prém.) Qui se soumet à Dieu en tout est sûr de triompher; ce qu'on pourrait faire contre lui tournera à son avantage. Ainsi Daniel et ses compagnons furent épargnés par le feu; ainsi la mer devint solide sous les pieds de saint Pierre et de saint Maur; ainsi la vertu de sainte Agnès fut respectée par les suppôts du diable; l'obéissance était leur rempart.

Dieu lui-même « fait la volonté de ceux qui le craignent. » (Ps. 144.) Quand Josué combattait sur son ordre, il le laissa arrêter le soleil. « Une prière de l'obéissant est plus vite exaucée que mille du désobéissant : Dieu devient obéissant à nos prières, à mesure que nous devenons obéissants à ses volontés et à celles de nos supérieurs. » (Haymon.) « Le souverain moyen d'obtenir de Dieu ce que nous voudrons, est de mettre toute la force de notre oraison à ne pas demander ce que nous voulons, mais ce que Dieu veut de nous. » (St Jean de la Croix.) « C'est Dieu qui est notre esclave et nous qui sommes libres, » dit sainte Thérèse

dans son hardi langage, parce que notre volonté est devenue la volonté de Dieu. Dans les difficultés et les désolations, interrogez-vous sur le degré de votre obéissance et vous saurez à quel point vous méritez la victoire.

II. — LA PAIX QUE PROCURE L'OBÉISSANCE

« Malheur à celui qui vit esclave de sa volonté propre! il désirera bien des choses qu'il ne pourra obtenir et il sera forcé d'en subir beaucoup qui lui seront désagréables. » (St Alph. de Liguori.) « Si votre volonté cherche à se satisfaire ici-bas, vous ne serez jamais en paix, jamais sans trouble et sans sollicitude, car partout se rencontre la contrariété, toujours quelque pièce manque au bonheur. Au contraire, voulez-vous posséder votre âme en paix parmi les occupations les plus multipliées et les plus absorbantes; n'envisagez en toutes choses que la très adorable volonté de Dieu et ne tenez à aucune de vos occupations. Soyez toujours au-dessus d'elles, jamais au-dessous, toujours debout entre les choses éternelles et les choses présentes, ayant celles-ci sous vos pieds et vos regards fixés sur celles-là. » (Imitation.) « Mon Dieu, s'écrie saint François de Sales, que le royaume intérieur est heureux, quand l'amour de Dieu y règne! Le vrai obéissant

vivra doucement, tranquillement, paisiblement comme un enfant qui est entre les bras de sa chère mère. Que la mère le porte sur le bras droit ou sur le bras gauche, il ne s'en soucie pas; de même le vrai obéissant, qu'on lui commande ceci ou cela, il ne s'en met point en peine : pourvu qu'on lui commande et qu'il soit toujours entre les bras de l'obéissance, il est content. Or, à celui-là, je lui peux bien assurer, de la part de Dieu, le paradis pour la vie éternelle, comme aussi, durant tout le cours de cette vie mortelle, il jouira de la vraie tranquillité. Vous êtes bien heureuses, mes chères filles, vous n'avez qu'à vous laisser porter. Vous ressemblez à ceux qui cheminent sur mer : la barque les porte, ils demeurent là-dedans sans soins; en se reposant ils marchent et n'ont que faire de s'enquérir s'ils sont bien dans leur chemin; cela est du devoir des nautonniers qui, voyant toujours la belle étoile, cette boussole du navire, savent qu'ils sont en bonne voie. Cette boussole divine, c'est Notre-Seigneur; la barque, ce sont vos règles; ceux qui la conduisent, ce sont vos supérieurs. Faites ce qui vous est enseigné, vous vivrez contentes et expérimenterez, dès ce monde, les faveurs du paradis, au moins par petits échantillons.» Vous oubliez tout cela quand vous vous désolez des emplois qui vous sont confiés, des obstacles qui se dresent devant vous, des

insuccès apparents de vos œuvres. Que vous importe! Quand même vos supérieurs se tromperaient en commandant, vous serez toujours dans la voie et la vérité en obéissant. Tout ce qui est fait par obéissance est mis sur le compte des supérieurs et c'est le supérieur qui répondra de l'obéissant au souverain juge. Le voyez-vous mourant, son crucifix et ses règles à la main? Crucifié lui aussi, du Calvaire il monte au ciel.

Affections. — Que votre volonté soit faite en moi, Seigneur, votre volonté sainte, si précieuse à mon cœur. « O mon âme, tu ne seras donc jamais en repos, que quand tu seras parfaitement unie avec ce souverain bien, que tu connaîtras qu'il te possède; tu ne seras plus sujette à changer, tu seras immuable, parce que Dieu agira en toi puissamment; il te rendra participante de sa divine nature, dans un tel degré de perfection, que tu ne pourras ni oublier ce souverain bien, ni cesser de jouir de lui dans les transports de son éternel amour. » (Ste Thérèse).

Examen. — Si mes prières ne sont pas exaucées, cela ne vient-il pas de ce que moi-même je refuse à Dieu ce que l'obéissance me demande? — Dans les tentations, les difficultés, les doutes, est-ce que je prends le chemin de l'obéissance pour ne pas me tromper et

tomber? — N'ai-je pas la présomption d'entreprendre quelque chose en dehors de l'obéissance? — Suis-je bien convaincue que c'est une grave illusion de se croire en sûreté quand on n'est pas dans l'obéissance? — Laissé-je à mes supérieurs le soin de me commander, gardant pour moi le devoir d'obéir?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « L'obéissance, c'est la paix de la religieuse, son repos, son assurance, sa couronne. » (Ste J. de Chantal).

QUINZIÈME MÉDITATION

DES AVANTAGES DE L'OBÉISSANCE (*Fin*).

« Une âme où il n'y a point de zèle, a dit saint Augustin, c'est une âme sans amour. » Nous avons de la peine à concevoir un chrétien qui ne soit pas, dans une certaine mesure, un apôtre; chez une religieuse, l'apostolat fait partie de sa religion. Aimer Dieu, le faire aimer; donner Jésus, donner à Jésus, tel fut, en fin de compte, le motif de son entrée en religion. Dieu marque ainsi

ceux qu'il veut employer à ses œuvres : « Je mettrai mon zèle en toi. » (Ezech., XXIII). « Mais le zèle doit être fervent, embrasé par la charité; prudent, guidé par la science; invincible, appuyé par la persévérance. » (St Bernard). Or, l'obéissance : 1° Est nécessaire aux œuvres de zèle; — 2° Elle enseigne la science de la vie spirituelle; — 3° Elle apprend à commander.

I. — L'OBÉISSANCE EST NÉCESSAIRE AUX OEUVRES DE ZÈLE

Au cloître, dans la contemplation et l'amour, on peut exercer sur une paroisse, sur le monde, une action puissante; ainsi Moïse priant soutenait le courage d'Israël. Mais il y a des légions d'apôtres qui travaillent directetement au salut des âmes, sous les divers costumes religieux. Considérez que ce ministère s'exerce dans l'ordre surnaturel et se vivifie par la foi et le sacrifice. Pour attirer plus de bénédictions, nulle vie n'a plus de foi que celle d'une religieuse qui obéit promptement et universellement à ses supérieurs comme à Dieu. Elle va contente au poste qui lui est assigné, y demeure jusqu'à ce qu'on lui dise d'en sortir, entreprend, pour le bien des âmes, tout ce qu'elle ferait si elle devait y rester toujours, voit sans murmures d'autres mon-

ter aux emplois de confiance, et meurt sur la brèche, victime peut-être de son obéissance et de son dévouement. Peut-on douter que cet héroïsme ne soit récompensé par les meilleures bénédictions. Comme la foi, l'obéissance transporte les montagnes; comme la chasteté, elle donne autorité et ascendant sur les volontés les plus rebelles. Vous vous imaginiez que l'esprit brillant, l'éducation élevée, les manières empreintes de distinction, l'instruction solide, les brevets divers suffisent pour faire l'œuvre de Dieu. Illusion! De toutes petites âmes, des religieuses très humbles, nées en bas, ennoblies par la foi et la vertu, grandies par l'obéissance, font plus de bien sans bruit, sans éclat, que les superbes et les diplômées. Voyez comme on les aime, sous leurs apparences de petites servantes; elles s'étonnent d'attirer ainsi, et, sans penser que l'obéissance leur vaut ce mérite, elles mènent à Dieu tous ceux que Dieu leur amène.

II. — L'OBÉISSANCE DONNE LA SCIENCE DE LA VIE INTÉRIEURE

« Bienheureux, dit le Saint-Esprit, l'homme qui subit la tentation; celui qui n'a pas souffert, que sait-il? » Comme il faut aux moissons la rosée pour mûrir, toute âme a besoin, pour savoir, de l'épreuve. A cette école de

guerre, que n'apprend-elle pas? Quelles ruses de l'ennemi lui sont inconnues? Quelles craintes momentanées n'a-t-elle pas essuyées? Quelles luttes n'a-t-elle pas soutenues? Quelles faiblesses et quelles énergies du cœur humain lui sont un mystère? Quelle ne sera pas sa prudence, son habileté, sa force? L'âme apostolique connaît les choses de Dieu « moins pour les avoir apprises que pour les avoir souffertes. » La soumission qu'elle a donnée à Dieu, en toute rencontre, les libertés qu'elle a laissé prendre à l'Esprit-Saint en elle l'ont purifiée et agrandie. Il s'est fait dans cette âme une effusion des divines lumières et de la sagesse d'en-haut. A demi-mot, elle entend et devine la souffrance des autres. Surtout elle pense à leur indiquer le grand remède : l'obéissance à Dieu et aux supérieurs. Elle a trouvé le calme dans cette soumission. Viennent des âmes troublées par leurs faiblesses, inquiètes par l'incertitude qu'elles ont sur leur vraie voie, elle les conduit au prêtre, les exhorte à une entière ouverture de cœur, les soutient dans la pratique laborieuse de l'obéissance. Ainsi, sans jamais sortir du rôle modeste que la Providence lui a assigné, elle rend à ces âmes des services éminents.

III. — L'OBÉISSANCE APPREND A COMMANDER

Un sage a écrit : « La rage de la domination

est née dans le cœur de l'homme. » S'élever, se grandir, surpasser les autres, telle est l'ambition à laquelle presque personne n'échappe. Parmi les religieuses, il en est bien qui souhaitent, au fond du cœur, d'être placées à la tête de quelque maison. Parfois ce désir intime se trahit : « Moi, disent-elles souvent, je ne ferais pas comme telle supérieure ; j'agirais ainsi, et il faudrait bien que tout marche. » N'allez pas si vite, n'allez pas si haut. « La puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement; en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même; elle est semblable à un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres. » (Bossuet). Et pourtant « nul ne commande avec sécurité à moins qu'il n'ait appris lui-même à obéir. » (Imitation). « Pour être à la tête des autres et les bien gouverner, il faut au préalable avoir mis tous ses soins à obéir et être devenu maître en cette faculté. » (St Ignace). Une supérieure a son pouvoir non pour assujettir les autres à sa volonté, mais pour faire obéir à Dieu. Si elle n'est, la première, très exacte à faire la volonté divine, si elle ne prêche pas d'exemple, ses leçons seront stériles ou ses ordres seront l'effet du caprice. Les supérieures qui n'ont jamais su obéir sont dures, exigeantes, fantasques, et c'est un des fléaux que Dieu réserve aux communautés qu'il veut châtier. Où auraient-elles appris à vous ménager?

Elles ignorent le martyre intime de la nature qui se soumet à la grâce. Où auraient-elles appris la discrétion, la prudence? « La sagesse ne se trouve que dans la docilité; s'il faut être docile pour bien obéir, il faut être plus docile encore pour bien commander. » (Fénelon).

Affections. — Servir les âmes! ô mon Dieu, ce seul mot fait tressaillir le cœur qui a reçu l'appel à ma chère vocation. Jouir d'une paix abondante et personnelle, c'est déjà un des grands bienfaits de l'obéissance; mais, à ce prix, aider les âmes à retrouver la voie qui conduit vers vous, les aider à ne jamais s'en écarter, les aider à y marcher vigoureusement et jusqu'à la perfection de l'union avec vous, c'est de quoi soutenir mon zèle à l'égard de cette vertu. Donnez-moi, ô mon Dieu, de m'y appliquer de mieux en mieux, vous entendant me dire : « Aie d'abord le zèle pour toi-même; alors tu pourras l'exercer à l'égard du prochain. » (Imitation de Jésus-Christ).

Examen. — Ne me suis-je jamais ingérée dans les œuvres de zèle, sans l'obéissance? — Est-ce en elle que j'ai espéré plutôt qu'en des talents que je n'ai peut-être pas? — N'ai-je pas la sottise de penser que telle ou telle de mes sœurs remplit, moins bien que je ne le remplirais, un emploi auquel Dieu l'a appelée

par les supérieurs? — J'ai eu quelquefois la faiblesse de croire que je serais une bonne supérieure; ai-je d'abord appris à obéir? — Supérieure, est-ce que je suis la première dans l'humilité et l'obéissance?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Qui est parfaitement obéissant fait mieux les œuvres de Dieu, parce qu'il agit comme son instrument. » (St Bernard).

SEIZIÈME MÉDITATION

JÉSUS MODÈLE D'OBÉISSANCE

« Notre véritable avancement dans la vie spirituelle ne se trouve qu'en l'imitation de Jésus-Christ. » Ainsi s'exprime sainte Jeanne de Chantal, parce que son saint directeur lui a dit que « Jésus est le patron sur lequel la religieuse doit être formée; » parce que saint Paul ne donne d'autre règle de perfection que celle-ci : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ; » parce que le Sauveur a fait cette affirmation : « Qui me suit a la lumière de la vie. » Or, « ce divin Sauveur ne fit jamais

rien que par obéissance, tout le temps de sa vie; » (St François de Sales) et il fut le parfait obéissant : 1° au ciel et à Bethléem; — 2° à Nazareth et en Judée; — 3° jusqu'à la mort de la croix.

I. — JÉSUS OBÉISSANT AU CIEL ET A BETHLÉEM

Jésus est appelé « le vrai religieux de son Père. » (M. Olier). Il avait vu d'un côté les droits de Dieu, de l'autre, les révoltes de l'humanité pécheresse; pour réparer l'outrage, satisfaire à la justice, honorer le droit, il consent à se mettre dans un état humilié et obéissant; l'incarnation est décidée. « Il fallait qu'une fois du moins, Dieu pût faire dans une créature tout ce que bon lui semble, non seulement sans obstacles et sans retardement, mais sans réserves et sans limites. On raconte de certains potentats que, parvenus au faîte de la grandeur, ils ne jugeaient pas leur pouvoir assez honoré, tant qu'ils n'étaient pas servis par des rois. Telle est l'excellence de Dieu que, s'il lui plaît d'être servi, il ne le peut être tout à fait dignement que par une créature personnellement déifiée, telle qu'est Jésus, vrai Dieu et vrai homme. » (Mgr Gay). Le Christ était Dieu obéissant, Dieu était donc obéi, autant qu'il le peut être. Voilà le grand exemple que Jésus nous propose; et dans

la morale évangélique tout se résume dans l'obéissance.

Jésus en commence la pratique, sur la terre, à Bethléem. C'est là qu'il se rend pour obéir à César, comme il obéit à Dieu. Il se soumet à tout ce que souffrent les plus frêles créatures. « J'admire le petit Enfant de Bethléem qui savait tout, qui pouvait tout et, sans dire un mot quelconque, se laissait manier, attacher et envelopper comme on voulait. Oh! que nous serions heureux si, à son exemple, nous lisions fidèlement dans ce livre intitulé : La sainte volonté de Dieu. » (St François de Sales).

II. — JÉSUS OBÉISSANT A NAZARETH ET EN JUDÉE

« Pour vous époinçonner davantage à la pratique de l'obéissance, considérez le doux Jésus en la maison de saint Joseph et étant tout à fait obéissant; car ce fut là qu'il commença la vie monastique. » (Ste Jeanne de Chantal). Le Sauveur a fait et dit beaucoup de choses pendant ses trente années de vie cachée; cependant saint Luc ne trouve qu'un mot pour les raconter : « Et il leur était soumis. » — « Qu'était sa sainte Mère? Une pauvre femme réduite à vivre du travail de ses mains. On ne lit pas qu'elle ait jamais eu

de domestique; Jésus lui en aura donc servi. Il aura donc exécuté ses ordres pour les travaux de la cuisine; ne craignons pas de dire ce mot. Pour nous, nous voulons bien obéir, mais en des choses grandes et honorables. Orgueil, détestable orgueil, viens crever de dépit et de honte aux pieds de Jésus qui obéit pendant trente ans à une pauvre femme dans les plus humbles occupations. « Et il leur était soumis. » Leur! à tous les deux. Or, qui était Joseph? Un pauvre charpentier. Viens ça, ma vanité dans la boutique de Nazareth et puisses-tu expirer à jamais! » (Rhorbacher). Et quand Jésus enseigna, ce fut dans les voies de l'obéissance qu'il voulut entraîner les foules : « Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. » En invitant le jeune homme à le suivre, c'est à l'obéissance parfaite qu'il le convie. Ces mots, dit saint Thomas, « Suis-moi! » l'exhortent à remettre au vrai Maître tout le gouvernement de sa vie. Voyons si notre obéissance est aussi humble, aussi parfaite que celle de Jésus à Nazareth.

III. — JÉSUS OBÉISSANT JUSQU'A LA MORT DE LA CROIX

« Notre-Seigneur me dit une fois que ce n'était pas obéir que de n'être pas disposée à souffrir et que, pour ne rien trouver de

difficile, je n'avais qu'à jeter les yeux sur ce qu'il avait enduré. » (Ste Thérèse). Voici l'heure de la superbe obéissance : « Levez-vous; partons! Le calice déborde d'amertume; il est plein des iniquités passées, des crimes présents, des abominations futures. Et mon Christ agonise; sa douleur est immense comme les océans; la nature a peur : « O mon Père, si ce calice peut passer loin de moi ! » Mais l'obéissance triomphe : « Que votre volonté soit faite et non la mienne! » C'est Caïphe, c'est Pilate, c'est Hérode, c'est la foule furieuse, c'est le fouet, la couronne d'épines, les bourreaux, la croix : divin héros de l'obéissance, quand raconteras-tu des victoires? Partout je vois des soumissions, mais partout des opprobres. Il a donné, l'Homme-Dieu, la foi de plusieurs qui l'aimaient, sa réputation de prophète; il a laissé tomber l'auréole de divinité que les miracles avaient mise à son front; sa sagesse est partie. « Il n'a plus de répliques en sa bouche; » il a donné sa tête, ses mains, ses pieds, tout son corps; il est sur la croix et donne jusqu'à sa Mère. Il constate que « pas un iota ne manque à la loi, » et il s'écrie : « *Consummatum est!* c'est bien fini; » mon obéissance est à son terme, il n'y manque rien. Pourtant, la sainte âme de Jésus ne peut partir sans l'assentiment de son Père, il faut qu'il ait bien tout dans cet « obéissant jusqu'à la mort. » « Mon Père, dit-il, je remets

mon âme entre vos mains, » pour souffrir encore ou pour mourir, selon votre volonté. « Regardons ce divin exemple et considérons l'imbécillité et imperfection de nos obéissances au prix de la sienne. » (Ste Jeanne de Chantal.)

Affections. — « O Père très doux et très aimant, je vous offre la parfaite obéissance de votre Fils unique pour effacer mes péchés, et principalement pour détruire ma propre volonté. Donnez-moi une si parfaite soumission de jugement et de volonté, qu'au moindre signe de votre bon plaisir, je vous suive comme l'ombre suit le mouvement du corps.» (P. Nouet.) « O mon Christ, ma nature a peur, mais tu as tracé la voie et ta grâce rend hardi pour les grandes entreprises; j'irai à ta suite courageusement, parce que tu auras entraîné ma volonté. » (Freculphe, év. de Luxeuil.)

Examen. — Quand l'obéissance me coûte, aimé-je à considérer celle de Jésus? — Suis-je obéissante comme le Verbe divin : en esprit de réparation? — En quoi imiterai-je l'obéissance de Bethléem : en me soumettant par esprit de foi à toute autorité légitime, spirituelle et temporelle? — Qu'ai-je appris à Nazareth : à obéir dans les emplois les plus humbles, à mettre sous les pieds toute fierté naturelle? Quelles leçons retenir du Calvaire?

A tout souffrir plutôt que de perdre l'obéissance; à obéir dans l'humiliation? — Quelle est mon attitude dans la maladie : gémissante, résignée, joyeuse? — Accepterai-je la mort comme le ministre de Dieu?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « L'obéissance est la grande leçon de Jésus : ceux qui s'y rendent dociles sont de la première classe à l'école du divin Maître. » (St Vincent de Paul.)

DIX-SEPTIÈME MÉDITATION

JÉSUS MODÈLE D'OBÉISSANCE (*Fin*).

Jésus était le plus sage comme le plus beau des enfants des hommes, plein de grâce et de vérité. Il est l'Ange du Grand-Conseil, c'est « le Dieu tout-puissant, éternel, à qui tout appartient, la gloire, la majesté, l'indépendance; » et pourtant, aux jours de sa chair, Jésus-Christ se laisse conduire, il obéit. Notre amour effréné de l'indépendance a de quoi rougir et se confondre à jamais. Mais cette leçon aurait été bien vite oubliée dans l'histoire. Voici que Jésus renouvelle cette

vie au Très-Saint-Sacrement; les paroles de l'évangéliste peuvent être gravées au fronton du tabernacle: « Et il leur était soumis. » Jésus-Hostie 1° obéit à tous; — 2° il obéit en tout; — 3° il obéit toujours.

I. — JÉSUS-HOSTIE OBÉIT A TOUS

Jésus disait autrefois : « Nul ne peut servir deux maîtres. » Il a bien trouvé, Lui, le moyen de servir des milliers et des milliers de maîtres. Il obéit à autant d'hommes qu'il y a de prêtres, qu'il y en a eu depuis le commencement de l'Eglise et qu'il y en aura jusqu'à la consommation des siècles : sans le moindre délai, Jésus se rend à leur parole. Jésus obéit à des créatures terrestres, imparfaites, et cela avec douceur, avec simplicité, avec amour. Il aurait obéi à Judas, si Judas avait dit la messe; le Fils de Dieu serait descendu à sa parole, il aurait palpité entre des mains encore teintes de son sang. C'est bien l'Agneau de Dieu, toujours immolé pour les siens.

Il obéit aux fidèles qui le demandent ; le prêtre ne peut pas refuser Jésus à celui qui se présente à sa table. Quel que soit le nombre des fidèles qui veulent communier, Jésus se pliera à leur volonté; il viendra dans leur cœur pour les sanctifier, les consoler, les rendre heureux, souvent aussi pour recevoir

le baiser de la trahison. Il obéit aux voleurs qui enlèvent les saintes espèces : il les laisse faire! Il obéit aux lois de la gravitation : il se laisse tomber, lui qui soutient le monde.

Et cette obéissance est sans gloire; presque personne n'en apprécie la grandeur, la perfection, l'amour. On n'y pense même pas; il semble naturel que Jésus obéisse à tous. Et pourtant, nous, nous voulons du choix pour nos obéissances : des supérieurs parfaits, sympathiques, prévenants; on discute sur leur droit, leur âge, leur talent, leur vertu. Mais vous n'avez donc jamais réfléchi deux minutes sur cette obéissance totale et humiliée que Jésus rend au tabernacle et jusque dans votre cœur si imparfait !

II. — JÉSUS-HOSTIE OBÉIT EN TOUT

Jésus n'a plus maintenant de volonté propre; sa liberté, elle est enchaînée par les liens du sacrement. On en fait ce qu'on veut; le divin soleil de justice avance, recule, s'arrête au gré des humains. On le place dans un ciboire, on l'enferme dans un tabernacle, on le pose sous le cristal de l'ostensoir; il est tantôt à un autel, tantôt à un autre; on le change de place, on le donne aux fidèles, on lui fait bénir les enfants : il ne refuse rien. Il se dérange pour nous; ce n'est pas nous qui

allons à lui, c'est lui qui vient à nous; il s'approche et on lui dit : Vous êtes attendu ; et il répond : Allons, « le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. » Le prêtre veut qu'il aille se donner aux malades, pour leur faciliter le difficile passage de cette vie à l'éternité : et Jésus va se donner aux malades. Le prêtre veut qu'il parcoure les rues des cités et les hameaux : il est prêt. Les pouvoirs publics, devenus « la puissance des ténèbres, » lui interdisent de sortir de ses temples : il est encore soumis à la voix de la créature, lui, le roi des mondes.

Dans cette obéissance, aucune excuse, aucune exclusion, aucun refus; Jésus ne sait qu'obéir et son amour pour la soumission lui fait accepter les plus odieuses humiliations, les opprobres les plus indignes, les plus horribles profanations. Votre obéissance est-elle comme la sienne, sans conditions ? Sans condition d'emploi; tout est divin au service de Dieu et les plus humbles fonctions rapprochent plus de Jésus; sans condition de goûts, de sympathie : ce qui se fait avec sacrifice est meilleur à la perfection; sans condition de dévotion particulière : ce que la règle prescrit pour tous a été préparé et ordonné par Dieu.

III. — JÉSUS-HOSTIE OBÉIT TOUJOURS

Jésus s'est assujetti pour jamais au minis-

tère sacerdotal; il est présent dans l'auguste sacrement uniquement par obéissance : il n'y vient pas lui-même, il faut qu'il soit appelé. Le prêtre veut-il consacrer, aussitôt Dieu obéit aux paroles sacramentelles, il ne lui est pas possible de refuser. Si le prêtre se tait, le Sauveur, quelque empressés que soient ses désirs, ne peut venir parmi nous d'une manière sacramentelle; il faut le commandement du prêtre, tant il est vrai que l'obéissance est tout le fond de la vie eucharistique.

« Or, il résulte de l'inégale distribution des jours et des nuits que le sacrifice ne cesse jamais : les heures succédant aux heures, une Messe finit, une Messe commence, et le Fils de Dieu pratique une obéissance continuelle, elle embrasse tous les temps. Peut-être sur les derniers débris des mondes, un prêtre debout prendra dans ses mains vénérables un peu de pain, un peu de vin; il les consacrera, et Jésus-Christ, fidèle à sa promesse, le sera aussi à l'incognito du sacrement; il viendra soumis, anéanti, et le lendemain il paraîtra dans l'éclat de la majesté du Fils unique du Père. » (Mgr Pichenot.) J'ai lu quelque part que la dernière hostie consacrée serait conservée dans le ciel pour y être exposée à l'adoration des élus; s'il en était ainsi, Jésus voudrait continuer pendant les siècles éternels sa vie cachée de la terre et demeurer à jamais dans un état où l'obéissance l'aurait mis. Ah! je

sens que l'obéissance me devient facile et aimable, par l'exemple de mon Jésus.

Affections. — « Je vous demande, ô mon doux Jésus, de me rendre parfaitement conforme à cette vie de mort à l'égard des sens que vous menez dans le Très-Saint-Sacrement, où vous vous rendez obéissant à la voix du prêtre. Faites donc, mon Sauveur, que je puisse me rendre humble et obéissante selon toute l'étendue de la perfection que vous demandez de moi. C'est ici un pacte que mon cœur fait avec le vôtre sacré, ô mon divin Jésus, de tout faire par amour et obéissance et de mourir en ce saint exercice. » (B. Marguerite-Marie Alacoque.)

Examen. — Je communie souvent, est-ce au tabernacle que je prends le modèle de mon obéissance? — Il y a des conduites étranges : la veille, on a désobéi à sa supérieure, scandalisé ses sœurs par les manquements à la règle, et l'on va communier le cœur gai ; en suis-je là? — Suis-je décidée, en pareil cas, à m'excuser, à demander pardon, à réparer le mauvais exemple? — Est-ce que je condescends aux désirs de mes égales? — Est-ce que j'obéis toujours, en secret comme en public?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « O sainte et divine obéissance, vous serez la chaîne qui m'attacherez au divin sacrement, comme un galérien d'amour. » (P. Eymard.)

DIX-HUITIÈME MÉDITATION

DE LA SAINTE RÈGLE

La loi de Dieu, ses commandements suffisent au chrétien. Il marche dans la largeur de cette voie et suit ses attraits particuliers pour telle vertu, telle pratique : Dieu a ses efforts pour agréables, pourvu que sa volonté tende au bien. Mais la loi qui rend sainte une religieuse, c'est sa Règle, la Règle de son Institut. Dieu ne se contente plus de vos saintetés personnelles : ce n'est pas la chrétienne sainte qu'il cherche, c'est la sainte religieuse qu'il veut couronner. Il mesure votre sainteté sur la fidélité à la Règle. Pour qu'elle soit bien le guide de votre vie, méditez : 1° Son importance; — 2° Sa force obligatoire.

I. — IMPORTANCE DE LA RÈGLE

Dieu fait tout en son temps, avec ordre, poids et mesure; il a une Règle. Notre-Sei-

gneur eut la sienne : accomplir les prophéties, faire la volonté du Père. S'assujettir à une Règle est donc entrer dans l'esprit de Dieu. Il faut cela pour fixer notre inconstance. Les paroles s'envolent, les écrits restent. Au catéchisme, au noviciat, au pied de la chaire, au confessionnal, nous avons bien entendu de belles et bonnes leçons; mais les impressions passent, le temps efface tout; les préoccupations du moment emportent les meilleures pensées, les plus saintes résolutions; c'est l'oubli. Tel un voyageur perd de vue, devant un site nouveau, les paysages qu'il a le plus admirés. Or, le texte d'un règlement coupe court à cette infirmité humaine. La lettre est claire, précise, ineffaçable; reviennent toujours les mêmes termes et les mêmes avis. Les articles de Règle, les exercices prescrits, la voix de la cloche nous crient : marche, marche ! Ensuite notre faiblesse personnelle est aidée par l'exemple de nos sœurs, qui centuple nos forces, protège notre inconstance native. Les religieuses qui retournent au monde, sont conduites à ce malheur par la violation indélicate des saintes Règles.

La Règle protège aussi contre la lâcheté et la négligence ; elle est, comme aux oiseaux leurs ailes, non un embarras mais un secours. On trouve des religieuses qui sont très actives aux ministères extérieurs et molles pour leur sanctification : sans motif, sans scrupule, elles

prolongent leur sommeil ou leur séjour au lit et ne s'inquiètent ni de leur méditation, ni de la messe; elles s'estiment sauvées pourvu qu'elles soient exactes à la classe. Et il y a des supérieures assez faibles pour les tolérer, se faisant leurs complices inconscientes ou timides. « Or, la Règle préserve de ce péril; elle vous fixe des exercices de sainteté personnelle; elle vous impose des heures où vous ne devez penser qu'à vous, ne travailler que pour Dieu et pour vous. » (P. Eymard.) Les exercices de la Règle passent avant tout, avant ceux de piété personnelle; avec ceux-là vous avez la grâce abondante de tout le corps religieux; en ceux-ci une gouttelette de grâce individuelle.

La Règle prémunit encore contre le danger de l'exagération et de l'illusion. On est jeune, le cœur est ardent, l'imagination enflammée; on lit la vie des saints, on y voit des actions extraordinaires; on veut les imiter aussitôt, il semble que la sainteté soit là. On oublie leur vie ordinaire, courbée sous le joug de la Règle, dans la pratique des devoirs journaliers : ce qui les a sanctifiés, c'est la volonté de Dieu renfermée, pour eux comme pour vous, dans la Règle. Tout le reste serait inutile : ce serait peut-être « de grands pas, mais hors de la voie. » (St Augustin.)

II. — FORCE OBLIGATOIRE DE LA RÈGLE

La Règle est l'abrégé pratique des conseils évangéliques et elle fixe les limites des vœux pour chaque congrégation. C'est l'idéal auquel Dieu veut que chacun cherche à conformer sa vie, pour atteindre la fin particulière de tout l'Institut. Chaque congrégation ayant ses Règles particulières, il appartient à chaque religieuse d'en prendre connaissance, de les fixer dans sa mémoire. Il y a parfois une ignorance étrange à cet égard. Novice, on a lu la Règle, les coutumiers, les monitoires. Mais depuis ! comme il y a des chrétiens qui n'entendent l'évangile qu'à la Messe du dimanche, il y a des religieuses qui n'entendent parler de la Règle qu'aux retraites, et s'en soucient peu. « Et c'est sur votre Règle que Dieu vous jugera. » (Hug. de St Victor.)

Les règles n'obligent point, *par elles-mêmes*, sous peine de péché, mais examinez bien les circonstances suivantes, car on peut pécher *gravement*, même quand la Règle n'a aucune obligation morale. Il peut y avoir péché mortel : quand on refuse d'observer la Règle ou les injonctions des supérieurs, *parce qu'on les méprise*, et pour montrer qu'on en fait aucun cas; par *haine* ou *colère* contre la *Religion* et *ses membres ;* quand on est dans *l'intention de résister* à son supérieur dans le cas où

il punirait cette infraction, ou userait de tout son pouvoir pour commander; si l'on est dans l'intention de violer *habituellement* les Règles; si la désobéissance expose à être renvoyé de l'ordre; si ces transgressions empêchent *la tendance à la perfection;* si elles portent un *préjudice notable à la discipline*, ne vouloir ni prier, ni garder le silence, ni observer la modestie religieuse.

Reste la grave question du scandale : peu de prêtres ont vu de près les religieuses sans constater combien il est fréquent. Des âmes généreuses sortaient rayonnantes du noviciat, ardentes dans leurs bons vouloirs, pressées par la grâce; serrant leurs Règles sur leur cœur, elles les chérissaient à l'égal de leur crucifix et rêvaient de n'en pas détacher un iota. Soudain, elles se sont trouvées en face d'anciennes relâchées, de vieilles qui n'ont plus que des routines, des murmures et qui, en approchant de Dieu et de l'éternité, ne pensent point que la mesure de la sainteté, c'est la Règle; elles ont vu à l'œuvre de jeunes indépendantes qui jugent sans cesse les supérieures, contrôlent leur administration, critiquent leurs actes, dénigrent leurs personnes et qui n'ont de Règle que leur caprice. La faiblesse humaine aidant, elles ont suivi l'entraînement. « Malheur à celui par qui vient le scandale; mieux vaudrait pour lui qu'il eût une pierre au cou et qu'on le jetât dans les

abîmes de la mer. » Voilà ce que produit l'infraction aux Règles; réfléchissez !

Affections. — « Mon Dieu, recevez mon esprit entre vos mains, car jai passé mon pélerinage selon votre volonté et j'ai entièrement accompli ce que vous m'avez mis en main, qui n'est autre que mes Règles, qui sont votre cœur et votre volonté. Voici donc, Seigneur, que j'ai observé mes Règles et j'ai accompli l'œuvre de ma perfection dans la manière de vie que vous m'avez découverte; j'ai observé vos préceptes et vos conseils ; je remets mon âme entre vos mains, espérant que vous la placerez en votre royaume, selon votre promesse et la grandeur de votre miséricorde. » (Ste Jeanne de Chantal)

Examen. — Est-ce que je connais la sainte Règle ? ce qui oblige gravement, véniellement, selon les circonstances ? — Suis-je prête à compléter mon instruction sur les Règles ? — Sont-elles fréquemment l'objet de mes lectures, de mes entretiens, de mes méditations ? — Mon respect pour elles se manifeste-t-il par mes paroles et mes actions ? — Peut-on dire que je suis un soutien de l'exacte observance ? — N'ai-je pas tendance à mépriser les points qui me semblent minutieux, sans importance, peu conformes à mes goûts ? — Ai-je pesé les

conséquences du scandale qui résulterait de mes infractions ?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Tu ne saurais me plaire davantage que par une constante fidélité à la Règle. » (Jésus à la B^se^ Marguerite-Marie).

DIX-NEUVIÈME MÉDITATION

DE LA SAINTE RÈGLE (*fin*)

La Règle vient de Dieu. Ni la vertu, ni la sainteté ne suffisent à la composer; il faut un choix et un appel spécial : Dieu l'inspire; le fondateur la transmet, en l'écrivant avec ses souffrances et ses larmes. Gardez-la fidèlement par respect pour le bon Dieu; ses paroles sacrées sont votre évangile à vous. Elle est aussi le titre de noblesse et la loi sainte de la famille spirituelle. Nouveau motif d'en être fières et de n'en point laisser perdre une syllabe. Daigne le Saint-Esprit nous montrer : 1° Comme il est utile à la Congrégation que la Règle soit bien observée; — 2° Comment il faut l'observer.

I. — COMME L'OBSERVATION DE LA RÈGLE EST UTILE A LA CONGRÉGATION

Toute religieuse doit à sa Congrégation amour et reconnaissance; elle tient d'elle les grâces du présent et les espérances célestes. En vous donnant, vous demeurez les obligées : un enfant reste toujours le débiteur de sa mère. Vos travaux quotidiens ne sont qu'un faible acompte sur une dette immense. Or, pour tout ce qu'elle vous donne, « la Société ne vous demande que d'observer sa Règle. Sa règle est la condition de sa vie : si vous ne l'observez pas, vous tuez votre mère; vous perdez votre famille d'adoption; vous amènerez peu à peu la division, l'anarchie, la guerre civile. Quiconque manque à la Règle, fait une révolution, pour sa part, et bat en brèche la citadelle sainte. » (P. Eymard.)

« Vous devez à cette société de la rendre prospère, de lui attirer de nombreux enfants. Si vous ne pratiquez pas votre Règle, on viendra voir et on se retirera en disant : « Ce n'est que désordre ! » Ainsi dessèche-t-on une société sur sa racine; elle avait de la force, une grande grâce, elle devait grandir : on l'arrête et on la paralyse en n'observant pas sa Règle, car sa Règle est son foyer de vie; elle n'aura d'expansion que si ce foyer est ardent, bien nourri, bien gardé. Qu'en vous

voyant l'on dise donc : Voilà de vraies religieuses; elles observent fidèlement leur Règle. » (P. Eymard.) On connaît un arbre à ses fruits, la chaleur d'un astre à ses rayons; c'est d'après vous qu'on jugera la vitalité et la lumière de la société. Observez donc sa Règle, pour qu'elle brille au loin et attire de nombreuses et vaillantes âmes.

Enfin, vous devez conduire votre société au but qu'il a plu à Dieu de lui assigner. Cette fin ne sera atteinte que par la fidélité à la Règle. Le grand danger des instituts, c'est de manquer à la grâce première. On veut retrancher, ajouter, modifier, comme si le talent et l'expérience pouvaient plus que la pensée des fondateurs. Dieu ne bénit que celui qu'il a choisi pour fonder et ne fait prospérer que la première semence. « *Prima opera fac*; » soyez fidèles aux premières œuvres, aux règles primitives. Ou bien vous serez sous le coup de cette menace de l'Apocalypse : « Je viendrai à vous, je renverserai de sa place votre flambeau. » Ainsi périssent et les sociétés et les membres, par l'infidélité aux Règles reçues d'hommes « en qui, dit saint Jérôme, l'esprit de Dieu habitait. » Voilà de quoi renseigner les religieuses qui se plaignent de ce que leur congrégation semble crouler : il en sera ainsi tant que chacune ne sera pas fidèle à l'obéissance due aux Règles.

II. — COMMENT IL FAUT OBSERVER LA RÈGLE

Il faut observer la Règle complètement, ponctuellement, affectueusement.

Complètement. — « Tout ce qui vient de Dieu est également respectable. Ne vous amusez pas à distinguer entre ce qui vous paraît *important* ou *petit*; entre ce qui est *commandé* ou *conseillé*. Ne vous autorisez pas à transgresser une observance, sous prétexte que la Règle n'oblige pas sous peine de péché. Cela est vrai; mais vous savez bien, — tous les saints vous le disent, — que le *motif* qui vous porte à ces transgressions volontaires est un péché, car c'est toujours ou la paresse, ou l'orgueil, ou la sensualité et, n'y aurait-il aucun péché, n'est-ce rien que de s'accoutumer à l'indépendance et à l'immortification?» (Livre des Professes). « Une personne ne pense pas être désobéissante en violant les Règles, qu'elle croit peu importantes. Qui ne voit la tromperie? Elle en méprise une maintenant, une plus tard, et tout ce qui était lié s'éparpille et se dissipe. » (St François de Sales).

Ponctuellement. — Pour le temps, Jésus Christ lui-même a fixé nos heures; il nous attend, la cloche est sa voix. Lever, méditations, travail, examen, récréation, il a tout

déterminé; à d'autres heures, ce n'est plus lui qui vous appelle. — Pour la manière: Il ne s'agit ni de finir plus vite, ni de faire mieux; le devoir est de faire comme on vous a commandé. Mettez de côté votre amour-propre et les révoltes de la nature; un ouvrage fait à votre manière est peut-être plus réussi, Dieu n'en veut point. — Pour le lieu: Dieu ne vous voit que là où la Règle vous place; ailleurs, le soleil de sa grâce ne vous éclaire point. Pourquoi voulez-vous échapper à la surveillance? pourquoi cet air maussade quand on vous envoie ailleurs? Ayez donc « cette ponctualité de chastes épouses qui ne se contentent pas d'éviter de déplaire au céleste époux, mais font tout pour lui être un tant soit peu plus agréables. » (St François de Sales).

Affectueusement. — Point de contrainte, pas de service d'esclave, pas non plus de ces obéissances calculées qui montrent « une âme corrigée au dehors, incorrigible au dedans. » (Fénelon). Il faut être assez grandes pour qu'un regard humain ne puisse pas forcer vos actions; assez surnaturelles pour voir partout l'œil de Dieu surveillant votre conduite; assez aimantes pour ne jamais contrister l'Esprit-Saint. C'est à Dieu que vous avez le bonheur d'obéir, Jésus-Christ que vous imitez, le Paradis que vous allez conquérir « par l'observation de cette Règle; gardez-la donc précieusement, aimez-la et l'estimez chère-

ment, comme l'échelle et le chemin par lequel vous arriverez au Ciel. » (Ste Jeanne de Chantal).

Affections. — « O Jésus, mon Maître, mon Seigneur et mon Dieu, qui voulez que j'observe vos ordonnances comme il convient à une âme qui vous est consacrée, donnez-moi, je vous en conjure, la plénitude de votre grâce afin que, par elle, je triomphe de ma nature qui m'incline au relâchement; que je mène une vie conforme à mes Règles; que je me rende digne de la récompense promise à ceux qui auront accompli ponctuellement votre volonté. » (Fr. Philippe).

Examen. — N'y a-t-il pas des points de Règle dont je me dispense aisément, sans motifs réels : lever exact, méditation, examens? — Ai-je besoin d'être rappelée à la crainte de Dieu? — Suis-je *ponctuelle*, commençant et finissant tout au moment précis? Pourquoi ces retards, quand la cloche donne le signal? — Suis-je exacte à me tenir toujours où Dieu me veut, règle générale *avec la communauté?* — Mes sœurs sont-elles édifiées par ma régularité? — Les mondains qui m'approchent emportent-ils un parfum d'obéissance, une impression qui attire? — Est-ce avec foi, piété, joie, amour, que j'observe la sainte Règle?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Si quelqu'un se mêle d'ajouter à ce livre quoi que ce soit... ou en enlève une seule parole, que Dieu efface son nom du livre de vie. » (Apoc., XXII, 19).

VINGTIÈME MÉDITATION

DE L'OBÉISSANCE AUX SUPÉRIEURS

Tous les moyens de perfection sont renfermés dans l'Evangile. Les Règles religieuses ne sont que l'application des conseils évangéliques. Comme il faut aux simples chrétiens des maîtres chargés de leur expliquer la lettre sainte et de leur en ouvrir l'esprit; ainsi les âmes religieuses ont besoin de quelqu'un qui leur expose la lettre, le sens, l'étendue et l'esprit de la Règle; quelqu'un à qui il appartienne également d'en contrôler l'observance. Cette tâche est confiée aux Supérieurs. Méditons : 1° L'autorité des Supérieurs vient de Dieu; — 2° Quelles sont leurs attributions.

I. — L'AUTORITÉ DES SUPÉRIEURS VIENT DE DIEU

« Celui qui, pour l'amour des hommes, s'est livré et immolé le premier, a pareillement

consenti que, pour la sanctification et le salut de ses chers religieux, il y aurait toujours et partout, dans les communautés, une créature dévouée qui, devenue sa proie à lui et réduite à l'état d'hostie, le donnerait lui-même en communion aux autres. Tout supérieur devient ainsi une sorte de sacrement humain, dont les apparences, il est vrai, restent comme celles de l'Eucharistie, petites, fragiles et misérables, mais qui, comme celles du pain consacré, contiennent réellement Dieu pour le transmettre aux hommes. » (Mgr Gay). Dieu, d'ailleurs, ne fait ici que suivre son plan ordinaire : il y a une hiérarchie dans les esprits célestes, et c'est par les Anges supérieurs que les Anges inférieurs se rattachent à Lui ; entre les globes qui se meuvent dans les mondes, il existe une liaison en vertu de laquelle les petits suivent le mouvement des grands et entraînent à leur suite tous les autres corps. « Il n'est pas de puissance qui ne vienne de Dieu. » (St Paul). Les enfants d'Israël ayant murmuré contre Moïse et Aaron, ceux-ci leur parlèrent en ces termes : « Sachez que votre murmure n'est pas contre nous, mais contre Dieu. » Un jour que Samuel se plaignait à Dieu des révoltes qu'il avait trouvées à son autorité, le Seigneur lui dit : « Ce n'est pas vous, c'est moi qu'ils ont rejeté. » Cette pensée doit être dans l'esprit des religieuses qui ont à faire l'élection de leurs supérieures, pour les

guider selon la foi, les défendre de l'esprit de coterie. « Choisissez bien vos Supérieures, Dieu vous demandera compte des élections que vous faites. » (Ste Jeanne de Chantal). Pareille considération doit empêcher de faire quoi que ce soit pour arriver à une charge; serait-ce la volonté de Dieu? « Ils ont régné, mais ce n'est pas moi qui les ai fait monter sur le trône. Ils se sont mis la couronne sur la tête et je n'en savais rien. » (Osée, VIII). L'incertitude, la faiblesse, l'inefficacité du gouvernement ne viennent-elles pas de ce que parfois les Supérieures ne font pas assez leur « personnage de Dieu » et comptent trop sur leurs qualités humaines? D'un côté, il est prescrit aux inférieures de voir la personne et la volonté de Dieu dans la personne et la parole des Supérieures. D'autre part, celles-ci doivent faciliter aux inférieures l'obéissance, en parlant et agissant uniquement au nom de Dieu et pour sa gloire.

II. — QUELLES SONT LES ATTRIBUTIONS DES SUPÉRIEURS

« Le troupeau de la supérieure n'est pas à elle; il appartient à Dieu qui le lui a confié; parce que Dieu en est le Maître, elle doit lui prodiguer les soins les plus dévoués et les plus délicats. » (Hildemar). C'est un

point connu que les Supérieures doivent l'exemple en tout; il est question ici de leurs droits. Les Supérieures générales ont toute autorité pour l'administration de la société : leurs décisions pour les intérêts de la congrégation, pour la fondation des maisons, pour la distribution des charges, réclament la plus entière soumission de la part de toutes les religieuses; refuser l'obéissance à ces décisions, c'est se constituer en état de révolte; critiquer leurs actes, se plaindre de leurs ordres, c'est assurément de l'insoumission. Elles partagent avec les supérieures locales le soin et le devoir de faire observer la Règle et de garder l'esprit de leur Institut. Dans une maison, « c'est principalement à la Supérieure de prendre garde que les manquements à la Règle ne règnent pas. » (Ste Jeanne de Chantal). « Une supérieure doit veiller, exhorter, reprendre. Elle doit être comme le chien vigilant qui a toujours les yeux ouverts. » (Me Barat). Elle est l'âme qui dirige et anime tout de son regard et de son souffle. Tout marche, si elle est vigilante et énergique; tout périt dans une maison gouvernée par une main faible qui laisse flotter les rênes. « Les inférieurs pèchent avec plus d'audace quand ils connaissent la faiblesse des supérieurs. » (St Grég.). Et ne croyez pas que vos Supérieures aient seulement le devoir de faire observer la Règle dans ses articles les plus importants.

Même quand elle n'impose aucune obligation de conscience, elles doivent veiller à son observation. Elles peuvent fermer les yeux quand il s'agit d'une règle en particulier, d'un manquement isolé. Au contraire, si les infractions se multiplient, si ces désordres compromettent l'ordre et la discipline, il y a pour elles un devoir rigoureux de réprimer ces transgressions. La Supérieure ne peut, sans se rendre grandement coupable, autoriser le mal par son silence et s'abstenir de donner des avis ou des punitions aux coupables. C'est un devoir qu'elle est obligée de remplir avec zèle et conscience pour le bien général et particulier. » (St Alph. de Liguori). Qu'arrivera-t-il si vous n'obéissez pas? La Supérieure consulte son confesseur qui lui fait cette déclaration : « Portez les faits à la connaissance des Supérieurs généraux; vous vous déchargerez sur eux des mesures à prendre; si vous vous sentez trop faible, démettez-vous; pas d'autre moyen de mettre votre conscience en sûreté. » Et vous vous plaindrez de ce qu'on a été rigoureux. Ne vaudrait-il pas mieux une sainte alliance entre vous et vos Supérieures, pour l'exacte observation de la Règle et pour courir ensemble à la perfection?

Affections. — « Je viens, ô mon Sauveur, me prosterner devant vous, comme je l'ai déjà fait solennellement le jour de ma profession

Je renonce aux inclinations de mon amour-propre et à toutes les répugnances que mon orgueil secret trouve dans l'obéissance. Je remets mon esprit entre vos mains, ô Jésus. Je le soumets encore, sur la terre, aux supérieurs en qui résident l'autorité et la puissance que vous avez sur moi : je considère en eux votre personne divine, et je veux écouter leur voix comme la vôtre, ne faisant rien selon mon propre jugement, mais tout suivant leurs ordres, par respect et par soumission. » (Manuel des sœurs de Nevers).

Examen. — Me suis-je fait de l'autorité cette grande idée : qu'elle vient de Dieu ; que mes supérieures tiennent sa place ? — Je dois à toutes vénération, amour, soumission ? — Quelle est mon attitude à l'égard de ma supérieure locale? Je dois respect et obéissance! — Sais-je bien que Dieu portera sur moi un jugement sévère si je me laisse aller à la critique, à la désobéissance? — Pour faire la sainte communion, je me prépare et je me pénètre de respect et de dévotion : est-ce que j'en fais autant pour mes rapports avec ma supérieure? Sinon, où est mon esprit de foi? — Qu'ai-je à réparer et comment ferai-je pour répondre aux désirs de Dieu ?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Toutes religieuses

séparées de leurs supérieures sont tellement éloignées de mon cœur que, plus elles tentent de s'approcher plus je les éloigne. » (Notre-Seigneur à la B. Marguerite-Marie).

VINGT-UNIÈME MÉDITATION

DE L'OBÉISSANCE AUX SUPÉRIEURS

(Suite et fin).

Saint Jean Climaque raconte que le supérieur d'un couvent étant à table, appela un vieux moine de quatre-vingts ans et, pour l'exemple des autres, le fit rester debout pendant deux heures entières. On demanda au vieillard comment il avait pu endurer cette mortification; il répondit : « Je me figurai que j'étais devant Jésus-Christ et qu'il m'imposait cette humiliation; ainsi je n'eus aucune tentation de désobéissance. » Aujourd'hui qu'on admet si facilement en religion, ces robustes obéissants sont rares. Développez votre foi en méditant : 1° Qu'il faut obéir aux supérieurs comme à Dieu; — 2° Combien cette obéissance rend heureux supérieurs et inférieurs.

I. — IL FAUT OBÉIR AUX SUPÉRIEURS COMME A DIEU

« Le moyen principal et le plus efficace pour obéir à ses supérieurs avec mérite, et comme il faut, c'est de penser qu'en leur obéissant, on obéit à Dieu lui-même; qu'en négligeant de leur obéir, on désobéit au divin Maître qui a dit, en parlant des supérieurs : « Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise. » (St Alph. de Liguori). Que ce soit Dieu, dit saint Bernard, ou celui qui tient sa place, qui vous ait donné un ordre, vous devez l'accomplir avec la même diligence. » Dieu veut que, pour augmenter nos mérites dans cette vie, nous marchions par le chemin de la foi; c'est pour cela qu'il ne nous parle pas lui-même, mais qu'il nous révèle sa volonté par les supérieurs. Au reste, pourrions-nous savoir si c'est bien Dieu qui nous parle ou si ce n'est pas l'esprit malin transformé en ange de lumière. Jésus a bien parlé parfois; mais c'est pour augmenter la soumission à ses chers représentants. C'est ainsi qu'il dit un jour à l'amante privilégiée de son Sacré-Cœur : « Non seulement je veux que tu fasses ce que tes supérieures te diront, mais encore que tu ne fasses rien de tout ce que je t'ordonnerai sans leur consentement; car sans l'obéissance, on ne peut me plaire. »

A une autre il avait dit : « La religieuse n'est pas obligée de me rendre compte de ce qu'elle a fait par obéissance; ce compte, je l'exigerai de la supérieure. » Il faut un grand respect et un amour sans bornes pour les supérieures. « Chassez, dit saint Alphonse, de votre cœur toute pensée et tout soupçon contre votre supérieure, absolument comme vous chassez les pensées contraires à la chasteté, c'est-à-dire, sans raisonner avec elles. Si le défaut est trop évident : par exemple, si elle s'impatiente contre toutes les religieuses, soyez convaincue que Dieu lui laisse ce défaut non pour votre tourment, mais pour son bien et pour votre profit. » Malgré tout, donnez le respect et l'obéissance. Que penseriez-vous d'un catholique qui refuserait son adoration aux crucifix de pierre et de bois, pour ne la donner qu'à ceux qui sont d'argent ou d'or? N'est-ce pas toujours l'image de Jésus? A des religieuses qui se plaignaient de l'incapacité de la supérieure, le doux évêque de Genève répondait que Dieu nous fera bien conduire selon sa volonté, quelles que soient les supérieures qui commandent. Au lieu de tant raisonner sur le talent et la vertu de vos supérieurs, renfermez-vous dans les limites d'une stricte obéissance. Puis, quand vous ne marchanderez pas la soumission, vous serez étonnées de trouver, dans vos supérieurs, bien des qualités qui vous avaient échappé jusque-là.

II. — CETTE OBÉISSANCE REND HEUREUX SUPÉRIEURS ET INFÉRIEURS

« Une supérieure est le porte-croix de sa communauté. » (Me Barat). Que de force lui est nécessaire pour avoir la puissance d'agir et plus encore le courage de souffrir : l'autorité qui a l'épine pour diadème, a pour sceptre la croix. C'est que, dit Suarez, les douleurs les plus grandes, les tristesses les plus amères sont pour les âmes les plus saintes. Telle est en particulier la prérogative des supérieures. Il faut que la croix, qui est l'arbre de la vie, soit plantée dans la communauté pour réparer les fautes et attirer les grâces. Mais le vrai sol où la croix doit s'enfoncer d'abord, est le cœur de la supérieure. Là est son privilège à elle d'être victime; elle est supérieure en Jésus pour cela. Tandis que vous avez la voie facile et bien tracée de l'obéissance, la supérieure a le tracas des rapports avec le monde et le souci des choses temporelles. A l'intérieur, elle doit étudier les caractères et les tempéraments, concilier les humeurs, préparer ses avis, faire accepter les corrections. En face de personnes diverses, elle se demande ce que la prudence lui prescrit, ce que la charité lui ordonne, et souvent le devoir lui impose d'être austère quand la bonté lui serait si douce. Un fardeau est d'autant plus léger

qu'il y a plus d'épaules pour le porter : mais si vos murmures et vos révoltes aggravent le fardeau des supérieures, ne comprenez-vous pas combien vous manquez à la charité que vous leur devez? Sans doute on avertit, on reprend, on refuse, on ordonne, on punit; si vous étiez meilleures, cela ne serait pas. Ignorez-vous que c'est un devoir de conscience, d'agir ainsi? La supérieure est responsable de sa communauté devant Dieu; elle rendra compte de vous, âme pour âme. Voulez-vous que, par sa complaisance, elle se damne pour vous, ou plutôt vous damne avec elle? Plus elle vous contraint au devoir, plus vous devez l'aimer. Cet amour vous facilitera la docilité; la docilité mettra dans votre maison la paix, la joie, cette union intime qui faisait des premières communautés un paradis où il n'y avait « qu'un cœur et qu'une âme ». « Oh! que bienheureuses sont les mères supérieures qui auront des inférieures aimantes et soumises, à qui elles puissent commander en tout temps et tout ce qu'elles voudront, sans qu'il soit nécessaire de prendre garde si ceci ou cela les troublera. Beaucoup plus heureuses sont les inférieures tellement remises entre les bras de l'obéissance, qu'elles ne se mettent en peine ni souci de rien que de plaire à Dieu, par le moyen de l'obéissance; elles ne périront jamais, car l'obéissance est un guide fidèle. » (Ste Jeanne de Chantal).

Affections. — « Divin Sauveur, qui êtes la voie, la vérité et la vie, conduisez-moi à vous et, par vous, à la perfection où vous m'appelez. Veuillez, je vous en supplie, me montrer vos sentiers et m'aider à les suivre fidèlement. Donnez aux personnes que vous avez chargées de ma conduite, votre esprit de sagesse et de prudence, et à mon cœur, la plus entière docilité à leurs avis, afin que, accomplissant votre volonté, j'arrive au bonheur suprême que vous destinez à ceux qui sont de vrais enfants d'obéissance. » (Fr. Philippe).

Examen. — Est-ce bien comme à Dieu que j'obéis à mes supérieurs? — En leur parlant, apporté-je le même respect qu'à la prière? — En parlant d'eux, n'ai-je aucun terme que j'aurais honte d'employer pour la personne sacrée du Sauveur? — Sais-je fermer les yeux sur leurs défauts? — N'ai-je jamais refusé l'obéissance, parce que ma supérieure est plus jeune que moi? Parce que ses talents paraissent moindres? — Si des paroles de critique échappent à quelqu'une, est-ce que je n'approuve pas ni par un mot, ni par un geste, ni par le silence? — Suis-je décidée à faire ainsi toujours et à l'égard de toutes mes supérieures?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Soyez toutes parfai-

tement unies et obéissantes à vos supérieures : tel est l'ordre de Dieu et votre bonheur y est attaché. » (Mère Jahouvey).

VINGT-DEUXIÈME MÉDITATION

DE L'OBÉISSANCE AU DIRECTEUR

Les enfants d'Israël, dans leurs difficultés, disaient : « Allons à celui qui voit, » qui voit les volontés de Dieu et les transmet. Le directeur est le Voyant des âmes; il apprend les secrets de Dieu, il a charge de les enseigner à ceux qui lui sont confiés et il a droit à l'obéissance. Ce n'est plus l'obéissance religieuse; mais celle-là aussi a trop d'importance dans la vie parfaite pour que les âmes zélées ignorent ce qu'elles lui doivent : rien n'est à négliger de ce qui nous facilite la marche vers le ciel. Nous allons méditer, avec les lumières d'en haut : 1° La nécessité de la direction; 2° La vraie notion du directeur.

I. — NÉCESSITÉ DE LA DIRECTION

« Il est des religieuses qui prétendent vivre sans directeur : elles pensent qu'ayant déjà

les règles et la supérieure, elles n'ont pas besoin d'autre guide; mais elles se trompent, car, outre les règles et la supérieure, il convient que les religieuses aient encore le directeur, afin qu'elles soient averties et guidées dans les exercices intérieurs et même dans les exercices extérieurs. » (St Alph. de Liguori.) La direction n'est pas nécessaire aux âmes qui ne franchissent pas les limites de la vie commune et vulgaire; chacune peut pratiquer ce qui est commandé; la confession suffit à celles-là pour recevoir le pardon de leurs fautes et recouvrer l'espérance du Ciel. Mais la direction est indispensable aux âmes qui, éprises de Dieu, aspirent à ses familiarités, à ses faveurs, à une plus belle place auprès de Lui. C'est la pratique des Saints et l'Eglise a condamné l'erreur qui enseignait que les personnes pieuses, comme étant capables de se guider par leurs propres lumières, sont dispensées de la direction. Ceux qui ont à se débarrasser des habitudes du péché ont besoin du père spirituel pour tout apprendre. Ceux qui commencent à mener une vie parfaite sont dans une nécessité non moins pressante : les résolutions oubliées, la ferveur partie, le dégoût survenu les décourageraient incessamment. Les personnes avancées dans la spiritualité ne peuvent marcher seules : là, on chemine surtout dans l'humilité, et l'orgueil est facile à la vue

des progrès réalisés ; on est avide de pratiques, on veut la perfection pour demain : un directeur peut seul modérer ces dangereux enthousiasmes et rappeler à plus de modestie. Les parfaits ! Ce n'est pas tout le monde qui, comme sainte Catherine de Gênes, peut croire que le Saint-Esprit doit être son seul directeur. Bien des âmes ont rêvé que le Saint-Esprit les guidait et se sont cruellement trompées. « Si vous vivez sans directeur, dit sainte Thérèse, vous serez comme un charbon séparé, lequel perd sa chaleur au lieu de l'accroître ; ou comme un arbre écarté, lequel, bien que chargé de fruits, ne profite en rien à son maître, parce qu'il est secoué des passants avant qu'il soient en maturité. » Soit pour échapper au péché, soit pour pratiquer les vertus, soit pour tendre à la perfection, il faut un directeur. « Oui, ma Fille, dit Notre-Seigneur à Marie Lastate, vous avez besoin d'un directeur. Bien que par bonté je daigne vous instruire moi-même, il est nécessaire que vous soumettiez mes instructions à votre directeur. »

II. — VRAIE NOTION DU DIRECTEUR

« Les écrivains qui appartiennent à des communautés religieuses sont portés à parler avec exagération de l'office du directeur, à le

confondre avec les fonctions d'un supérieur de monastère ou d'un maître des novices et le présentent ainsi sous un faux jour. » (P. Faber.) L'obéissance à l'égard du supérieur est universelle; elle n'est que partielle à l'égard du directeur. Le premier ordonne toute notre vie et a droit sur tous ses détails; le second n'a de pouvoir que sur les questions où on l'interroge, sur les points où, à sa demande, nous étendons son action. Le supérieur commande de son chef; le directeur attend que ses ordres soient provoqués par nos questions. Le supérieur peut faire un précepte pour ses sujets d'une chose libre; un sage directeur ne se permet point chose de cette sorte. Enfin, on ne saurait désobéir à son supérieur sans quelque faute; et il faudrait des circonstances spéciales et extraordinaires pour faire un péché de la désobéissance au directeur. Une maîtresse des novices conduit celles qui sont confiées à ses soins à l'aide d'une tradition reconnue; elle les anime de l'esprit fixe et invariable de la congrégation; semblable à un fidèle copiste, elle les forme suivant le modèle de leur saint fondateur. Le guide spirituel étudie chaque âme en particulier; ses avis sont dictés par ce qu'il sait d'elle et ne conviennent qu'à elle. Il voit Dieu et l'âme, Dieu par devant, l'âme à sa suite, et tous ses efforts consistent à la faire marcher dans la voie particulière que Dieu

lui a tracée. Il la regarde avancer et la presse ou la retient avec discrétion et douceur, mais avec un zèle ferme et persévérant. Comme, en général, on choisit aux religieuses leur confesseur, qui leur sert en même temps de directeur, saint Alphonse assure qu'elles ne sauraient s'égarer en suivant ses conseils. « Il faut cependant vous dire que tout confesseur, même autorisé et bon, n'est pas pour cela un directeur. Il y a plus : le directeur n'a directement la mission de conduire et de conseiller une religieuse que pour le for intérieur et ce qui regarde la conscience. Tout ce qui est de l'extérieur, du gouvernement de la communauté, des emplois, de certaines dispenses, dépend de la supérieure générale ou de la supérieure locale. » (Mgr Gay.) Enfin, il faut se défier des directions de passage : dans une retraite, un prêtre pieux et éclairé peut mettre dans votre âme de bonnes semences; en vérité, il vous connaît trop peu pour vous faire du bien à distance et il ne faut pas tenter d'entretenir des rapports avec lui.

Affections. — « Seigneur, envoyez-moi un conducteur qui sache discerner vos desseins sur les âmes, qui médite votre parole, qui aime la doctrine de votre Eglise, qui, à l'exemple de saint Paul, ne redoute pas de souffrir pour sanctifier les âmes. Envoyez-

moi un guide qui puisse dispenser avec prudence votre sainte parole, qui sache compatir à mes faiblesses, sans trahir vos intérêts et qui ne cherche qu'à me conduire à vous seul. Puis, faites-moi la grâce, ô mon Dieu, de l'écouter comme je vous écouterais, de lui obéir comme à vous-même. » (Auteur des *Paillettes d'or.*)

Examen. — N'ai-je pas trop de confiance en moi-même? — Est-ce que j'aime à demander conseil, même pour les choses peu importantes? — Ne me suis-je pas laissée décourager par ce qui me déplaît, à l'extérieur, dans mon confesseur ou mon directeur? — N'est-ce point par vanité ou respect humain que j'en souhaite un autre? — N'ai-je pas cherché à entretenir quelques rapports, sous prétexte de direction, sans les permissions d'usage? — Ai-je jamais remercié Dieu pour la grâce insigne de la direction dont tant d'autres manquent et qui m'est largement dispensée?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Celui qui se gouverne lui-même, il a un grand fou pour gouverneur. » (St Bernard.)

VINGT-TROISIÈME MÉDITATION

DE L'OBÉISSANCE AU DIRECTEUR

Sainte Thérèse dit que « notre directeur devrait être instruit et pieux; mais que, si nous ne pouvons trouver ces deux qualités réunies dans un seul homme, il vaut mieux prendre la science sans la dévotion, que la dévotion sans la science. » La direction est, en effet, avant tout, une lumière : l'important c'est qu'on sache nous montrer la voie. Comme il arrive dans les choses humaines, la direction est sujette à de multiples abus; un directeur savant saura mieux s'en défendre lui-même et en préserver ses âmes. Vous, donnez-lui ces trois qualités principales : 1° le sérieux; — 2° la franchise; — 3° l'obéissance.

I. — LE SÉRIEUX

Il faut vraiment prendre la direction au sérieux, parce qu'elle touche à Dieu et s'exerce au sujet d'intérêts trop graves. Des âmes naturellement concentrées ne voient, dans le prêtre, qu'un « donneur d'absolutions; »

elles n'auront jamais l'idée de s'ouvrir à lui de leurs dispositions et de solliciter ses conseils pour le bon gouvernement de leur vie. Il en est d'autres qui voient dans tout ministre de la Pénitence « l'ange que Dieu leur envoie; » elles sont avides d'intéresser à elles, d'occuper de leur personne et de pouvoir nommer cet envoyé précieux. Ce n'est pas ainsi que Dieu révèle ses volontés. Il faut un attrait profond qui persévère, une confiance dans le serviteur de Dieu qui établit une union de grâce entre son âme et la nôtre, une paix qui naît de sa parole, un courage qu'il excite pour le devoir et le sacrifice, un mélange de respect et d'obéissance qui fait voir Dieu seul en lui. Quand ces signes existent, confiez-vous et n'ayez d'autre but que d'entendre la vérité et de voir tomber les nombreuses illusions que vous avez sur vous-même. Le meilleur directeur est celui qui vous crucifie sans ménagement. Maintenant, laissez-le agir. Tantôt il vous écoutera avec patience; tantôt il vous jettera quelques mots *pour couper vos longues phrases*, et ce sera tout. Il sait son divin métier : contentez-vous d'être attentive et docile. Ensuite, recueillez-vous; pratiquez ce qui vous a été dit et ne soyez pas si impatiente de directions nouvelles. Le sérieux réclame également de vous un profond silence sur ce que vous a dit le directeur :

c'est chose entre Dieu, lui et vous : « Il est bon de cacher le secret du Roi. » Que de mal se font certaines âmes et souvent aux autres par leurs imprudentes indiscrétions.

II. — LA FRANCHISE

Les supérieurs de communauté ne doivent pas perdre de vue le récent et grave décret qui concerne l'ouverture de conscience. Il peut leur fournir l'occasion de se demander aussi s'ils ne retranchaient pas trop à l'action salutaire et divinement ordonnée du prêtre. A cette réserve, ajoutez qu'il faut garder pour le saint tribunal ce qui concerne la plus délicate des vertus et user toujours de dignité et de prudence dans les explications. Ces points observés, n'ayez plus aucun secret pour votre directeur; plus il vous connaîtra, plus son ministère auprès de vous sera efficace. Péchés et imperfections, passions qui fermentent au-dedans de nous, penchants qui sollicitent à l'extérieur, tentations et suggestions de l'esprit malin, désirs, aspirations, bonnes œuvres, pénitences, dévotions, lumières, nous devons tout lui révéler avec une simplicité d'enfant. Cette franchise vous sera facile tant que vous vous souviendrez que le directeur tient la place de Jésus. « Dites tout et comptez que vous ne ferez rien

de bon qu'autant que vous direz tout ce que la lumière de Dieu vous montre en vous. Il n'y a que les enveloppes de l'amour-propre qui puissent cacher le fond de votre cœur. » (Fénelon.) Cependant, l'on ne saurait trop recommander aux religieuses la prudence et la discrétion, même à l'égard du directeur, sur ce qui concerne les autres personnes de la communauté et surtout la supérieure. On peut bien se faire connaître sans dire des autres même un seul mot.

III. — L'OBÉISSANCE

Notre-Seigneur dit un jour à une âme privilégiée : « Vous vous soumettrez à la volonté de votre directeur comme à ma propre volonté; vous ne discuterez pas avec lui, vous vous en rapporterez à sa sagesse; » « même, disait-il à sainte Thérèse, quand votre confesseur vous ordonnera quelque chose de contraire à ce que je vous aurai dit dans l'oraison. » Le refus d'obéissance est une de nos plus fortes tentations. Le propre esprit s'accommode mal des décisions imposées par une autorité étrangère; la nature s'irrite des sacrifices dont la direction est la source; le sensualisme se révolte contre ce joug. Alors la volonté se fatigue et de la lassitude passe à la révolte. On fait un choix dans les avis du

directeur; l'oreille devient dure quand il parle de renoncement; on se tait si l'on prévoit des reproches ou des conseils austères. Les prétextes ne manquent pas pour justifier cette conduite : c'est le directeur qui ne s'est pas occupé de nous, qui nous a traité durement, qui n'a pas compris notre âme, qui n'entend rien à notre vocation. Ah! si vous aviez obéi, que le bon Dieu aurait bien su faire tourner l'obéissance à votre profit et donner au directeur les lumières utiles à votre état! Imitez sainte Jeanne de Chantal « qui mettait les avis de son B. Père ès tablettes de son cœur et les écrivait dans un petit livret pour diriger tout son extérieur et encore plus son intérieur, par l'obéissance. » Mais le directeur n'a pas le droit de vous faire rendre compte de ce qui concerne votre communauté, ni de vous empêcher, quand la conscience vous y pousse, à communiquer avec un autre; la direction est libre comme le grand air.

Affections. — « O mon Dieu, donnez-moi l'obéissance, qui me rendra semblable à votre Fils, imitatrice des Anges et des Saints. Que l'obéissance, ô Père très aimant, soit la nourriture qui me soutienne, le breuvage qui me réjouisse. Que l'obéissance soit la robe nuptiale, le vêtement de gloire et d'honneur qui cache mes misères. Alors j'approcherai de

vous ; couverte des vêtements de Jésus, notre frère aîné, je vous présenterai la bonne odeur d'un champ plein de vertus, d'une terre que vous aurez bénie, vous, mon Dieu, le rémunérateur des obéissants. » (Alvarez de Paz.)

Examen. — Est-ce que je ne me contente pas de dire précipitamment en confession quelques fautes et de recevoir quelques avis? — Ai-je soin de faire connaître mon âme, mes attraits, mes dégoûts, mes tentations? — N'est-ce pas insouciance qui me retient, orgueil qui me ferme la bouche? — Est-ce que je ne dissimule pas ce qui m'est défavorable, ce qui m'attirerait un ordre crucifiant? — Laissé-je à mon directeur toute liberté pour me dire la vérité et m'humilier? — Est-ce que je ne lui demande rien d'incompatible avec l'austérité de son sacré caractère? — Suis-je discrète pour les secrets de mon âme, ne disant à personne ce qui se passe entre mon directeur et moi?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Je me croirais en mauvais état, si je n'étais dans la disposition de faire tout ce que mon directeur m'ordonne. » (Ste Thérèse).

VINGT-QUATRIÈME MÉDITATION

DES OBSTACLES A L'OBÉISSANCE

I. — L'ORGUEIL

Le B. Jean d'Avila nomme « le jugement propre un censeur des supérieurs, le père de la division, un contempteur de la discipline, l'ennemi juré de l'obéissance, le destructeur de la paix intérieure et de la conversation céleste, l'idole de Baal qui se dresse devant Dieu pour le détrôner et qu'il faut elle-même réduire en poudre. » « Ce pain du mensonge, » comme dit saint Bernard, empoisonne les âmes; l'obéissance les vivifie. L'orgueil engendre ces trois formes de l'insoumission : 1° La présomption; — 2° L'arrogance; — 3° La révolte.

I. — LA PRÉSOMPTION

La présomption est une opinion avantageuse de soi-même : talents, sagesse, expérience, elle croit tout posséder dans un degré peu commun; les autres ont reçu, pense-t-elle,

un lot bien moindre. Sous l'empire « du moi, ce grand séducteur, » (Fénelon), la religieuse présomptueuse blâme et censure tout. La critique intérieure ne suffit pas : il faut bien qu'on connaisse l'étendue de son savoir, la largeur de ses vues. Avec un sans gêne incroyable, elle déclare que la supérieure se trompe, qu'elle aurait pu la consulter; elle se serait évitée ainsi des mesures inopportunes quant aux personnes et aux circonstances. Pour elle, elle ne saurait se soumettre à des prescriptions irrationnelles; ne faut-il pas que l'obéissance soit raisonnable ? Le moyen maintenant de lui demander une soumission ponctuelle et aveugle ! Nous ne la convertirions pas, parce qu'elle s'estime au-dessus de tous ceux qui ne parlent pas comme elle. Renvoyons-la simplement aux paroles des saints : « L'âme humble s'accuse toujours; l'orgueilleux s'excuse incessamment. C'est pitié comme nous sommes farcies d'amour-propre ; tantôt il vous démange au pied, tantôt au bras, puis à la tête, ici où là. » (Ste J. de Chantal). « Vous voulez une marque de votre excellence; elle est ici : êtes-vous plus prompte que les autres à vous soumettre aux supérieurs ? » (St Grégoire). Vous êtes dans l'illusion sur votre valeur personnelle si vous vous préférez aux autres, si vous êtes tenace dans vos idées, avide de savoir ce que les autres font, sévère pour elles, hâtives à

conseiller, boudeuse après une observation, tardive à obéir.

II. — L'ARROGANCE

« Quand on est travaillé par la peste de l'orgueil, on est arrogant. » (St Bernard). L'arrogance se traduit par un air de mépris et des paroles blessantes. On se glisse partout pour dire son mot. On reproche aux autres de n'être que de pauvres agneaux qui ne savent pas seulement bêler quand on les frappe; on les accuse de vouloir paraître soumises par calcul et par intérêt. Si les supérieures parlent, si elles veulent redresser, on se charge de les mettre à leur place, de leur *donner une leçon*. Parfois l'arrogante prend les dehors du zèle : la congrégation, la communauté se perd par l'incurie ou l'incapacité des supérieures. Les insoumises, « étant au monde, étaient des boutiques de vanité, et sont en religion, non pour s'humilier, mais comme si elles venaient faire des leçons et veulent tout gouverner. » (St François de Sales). A cela, l'arrogante croit gagner beaucoup en estime et en prestige. La vérité est que les autres la raillent, comme elle fait pour les supérieures. En sa présence, on se tait; elle en est fière, pensant qu'on la craint. Mais ensuite, on se moque tout simplement d'elle, on dit qu'elle est « une force-

née d'amour-propre. » Elle réfléchirait avantageusement sur cet article de la règle de saint Basile : « Séparez de la communauté le murmurateur, son travail, son vêtement, tout ce qui est à lui : que personne ne prie, ne parle, ne mange avec lui; il est semblable à un diable; que ce soit comme un pestiféré ou comme un excommunié. » Leçons sévères, mais bien méritées! puisque ce sont là « des vipères envenimées qui damnent les âmes. » (St Bernard.)

III. — LA RÉVOLTE

La révolte est rare dans les communautés. Elle existe parfois; ses suites sont tristes et funestes; elle peut ruiner, pour de longues années, l'esprit religieux d'une communauté. Mal remédiable, quand elle est un simple accès d'orgueil et se passe entre une religieuse et la supérieure, c'est une ruine si elle est publique et qu'il se forme deux camps dont un pour, l'autre contre l'autorité. Dans ces deux partis, jusqu'où iront les « ânes sauvages » comme saint Odon nomme les révoltés, d'après l'Ecriture? Les murmures circulent, les supérieurs sont accusés de sévérité, d'injustice; leur administration est censurée, tous leurs actes jugés et condamnés. Que devient alors la sainte obéissance, qu'on

a vouée cependant? « Le religieux désobéissant est un réfractaire et une sorte d'apostat; le vœu d'obéissance constitue vraiment le religieux, la désobéissance le jette hors de son centre, le dégrade de sa noblesse, le sécularise en quelque sorte. Par rapport à la communauté, c'est l'homme scandaleux qui séduit les simples et qu'il faudrait jeter à la mer. Aux communautés dociles, Dieu prépare des supérieurs qui tournent tout à leur bien; aux indociles, il prépare des sujets passionnés et des têtes incapables. » (P. Valuy.) Tout va bien au noviciat; mais qu'il faut prendre garde, quand on a déjà quelques années de religion, à réprimer les mouvements d'indépendance, à s'attacher exclusivement à l'autorité, à ne pas donner sur soi trop d'influence aux religieuses qui révèlent l'esprit d'insoumission.

Affections. — « Seigneur, que j'ai fait un grand mal, laissant vivre ma propre volonté : j'ai démenti mon nom et ma profession. Hé! le grand malheur : je me suis reprise, après m'être donnée à vous. Ah! Seigneur, je me jette de nouveau entre les bras de l'obéissance. O propre jugement, séducteur de ma volonté, et vous, ma volonté, il est temps que je vous anéantisse, autrement vous m'anéantiriez. Ah! mon Dieu, je veux retrancher cette volonté propre qui m'empêche de vous

suivre. Que je ne vive et ne meure que par obéissance! » (Ste Jeanne de Chantal).

Examen. — Quelle est mon opinion sur moi-même? humble ou présomptueuse? — Est-ce que je n'aime pas à donner conseil? à me prononcer sur les paroles ou les actes des supérieurs? — Suis-je d'une obéissance humble et simple? — L'arrogance serait-elle mon fait? est-ce que je ne me charge pas de faire des représentations à ma supérieure? de blâmer ses mesures devant mes sœurs, de les encourager dans leurs plaintes? — N'ai-je rien de fier, de hautain, d'indépendant, dans mon attitude, dans mes manières, dans mon langage? — Est-ce que je prends toujours la défense de l'autorité?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Que vous servira de garder intacte la virginité du corps, si la désobéissance dévoue votre âme au démon. » (B. Antiochus).

VINGT-CINQUIÈME MÉDITATION

DES REMÈDES A L'ORGUEIL

Il est dit dans l'Imitation de la Sainte Vierge : « Le remède le plus sûr à l'orgueil,

c'est une obéissance humble et prompte. » Rien ne convient mieux à l'âme présomptueuse, arrogante ou portée à la révolte que de bien observer ce qui a été dit de l'obéissance aveugle, sourde, muette : elle détruira ainsi son propre jugement et pourra se ranger dans les âmes avides de perfection. A l'égard de l'orgueil, elle a besoin d'une crainte salutaire; à l'égard de l'humilité, il lui faut de l'estime et de l'amour. Puissiez-vous les trouver : 1° Dans le souvenir de ce que vaut l'indépendance; — 2° Dans la considération de ce que vaut l'humble obéissance.

I. — LE SOUVENIR DE CE QUE VAUT L'INDÉPENDANCE

« Périsse la volonté propre, dit saint Bernard, il n'y aura plus d'enfer! » « Lucifier ne voulant pas s'assujettir à son Dieu qui l'avait créé si beau et si parfait, et se voulant trop fier en sa propre excellence, fut damné misérablement. » (Ste Jeanne de Chantal). Adam et Eve ont perdu le paradis terrestre et couvert le monde de ruines, pour avoir contrevenu aux volontés divines. Saül fut rejeté de Dieu, parce qu'il n'avait pas exécuté ses ordres; Jonas fut enseveli dans la baleine pour son refus d'obéir; un simple doute dans l'esprit de Moïse lui empêcha de voir la terre des

promesses. Une âme orgueilleuse est rejetée de Dieu et plus ou moins livrée à Satan. C'est pourquoi un saint homme disait, avec raison, que celui qui se croit trop lui-même n'a que faire du démon qui le tente : il est lui-même son propre démon. Cela est vrai particulièrement des tentations contre l'angélique vertu. Les docteurs font remarquer que les animaux se révoltèrent contre Adam, à l'heure où il fut désobéissant, et ils montrent l'image d'une âme où les sens se déchaînent, dès que l'esprit manque de soumission à Dieu. « Bref, dit saint François de Sales, l'orgueil et la désobéissance n'apportent que du mal. » Il n'y a pas une âme qui ait besoin de longues considérations ou de grands efforts de mémoire, pour retrouver dans son passé les fruits amers de son indépendance de volonté. Dans notre enfance, d'où sont venus nos petits chagrins, sinon des mécomptes et des punitions de l'orgueil qui nous inspirait de nous conduire à notre gré? Plus tard, si nous avons couru quelque grand danger de nous perdre, si nous avons traversé des moments plus difficiles, si nous nous sommes créés des embarras, des animosités, quelle en a été la cause? l'orgueil qui nous empêchait de prendre conseil, ou qui nous détournait de suivre les sages avis de la prudence, ou qui nous soufflait à l'oreille du propre jugement qu'on ne nous comprenait pas, qu'on se tournait contre nous, que notre

sagesse valait mieux. Cette étude sincère du passé nous dira qu'on ne peut arriver à l'obéissance de précepte, de conseil et de perfection, sans se résoudre à une vraie humilité et à une profonde défiance de soi-même. Dans l'avenir, si nous restions superbes et désobéissantes, Dieu nous chasserait de son esprit et de son cœur.

II. — LA CONSIDÉRATION DE CE QUE VAUT L'HUMBLE OBÉISSANCE

Ecoutez un moment « le fond de votre cœur qui vous porterait à une entière docilité, si vous faisiez taire votre propre esprit, pour n'écouter que ce fond où Dieu règne dès que tout est en silence, en simplicité et en paix. » « L'amour-propre ne parle que du *moi* qui n'est jamais assez bien traité. Au contraire, l'amour de Dieu veut que le moi soit oublié, qu'on le compte pour rien; que Dieu seul soit tout; que Dieu devienne le moi des épouses, et que Dieu soit ce qui les occupe. » (Fénelon). N'avez-vous pas été charmée à la vue du Verbe éternel fait obéissant par amour pour vous; cherchant, de parti pris, dans l'obéissance, ce qui abaisse davantage, l'humiliation, l'abjection? Ne vous êtes-vous pas rappelée ces passages de l'*Imitation :* « L'amour désordonné que vous avez pour vous-même, voilà

ce qui vous fait craindre de vous abandonner sans réserve à la volonté des autres. Poussière, apprends à obéir; apprends à t'humilier, à t'abaisser sous les pieds de tout le monde. Apprends à briser ta volonté et à ne refuser aucune dépendance. « Quand vous vous êtes livrées généreusement à cette humble soumission, n'en avez-vous pas tiré le centuple d'une très suave consolation intérieure? N'avez-vous pas senti qu'il vaut mieux obéir humblement avec Jésus humble et humilié que de suivre la propre volonté au profit de l'orgueil, mais au détriment de toute vie parfaite? Si votre vie pratique répondait à ces pensées, Dieu regarderait avec amour l'humilité de sa servante, vous iriez « de Dieu à l'humilité et de l'humilité à Dieu. » Demandez souvent conseil, savourant d'avance le bonheur de n'être rien; car l'amour-propre est un malade qui ne voit pas clairement les choses. Sollicitez toujours vos permissions, dans les termes et la position que veut la règle; heureuses celles à qui il est prescrit de les demander à genoux; remerciez ensuite. Croyez qu'on vous aime et qu'on vous en donne la meilleure preuve en vous redressant, en vous corrigeant. Facilitez cette tâche par une attitude humble et des paroles reconnaissantes. Réjouissez-vous d'être méconnue et oubliée, qu'on se passe de votre avis et qu'on vous mette dans les

emplois inférieurs. Les converses en particulier, qui sont les servantes, les sœurs âgées qui se savent presque au rebut, les supérieures déposées en se réfugiant dans cette humble obéissance, ravissent le cœur de Dieu.

Affections. — « Du désir d'être estimée, aimée, recherchée, honorée, louée, préférée, consultée, approuvée, ménagée; délivrez-moi, Jésus. — De la crainte d'être humiliée, méprisée, rebutée, calomniée, oubliée, raillée, injuriée, soupçonnée; délivrez-moi, Jésus. — Que d'autres soient plus aimées, plus estimées que moi; que d'autres grandissent dans l'opinion et que je diminue; que d'autres soient employées et que je sois mise de côté; que d'autres soient préférées en tout; que d'autres soient plus saintes que moi, pourvu que je le sois autant que je puis l'être; accordez-moi de le vouloir, Jésus. » (Livre des Novices).

Examen. — Ai-je compris que l'amour-propre est mon plus grand ennemi? — Ai-je su découvrir les occasions dans lesquelles il entrave mon obéissance? — Suis-je décidée à lui faire une guerre à outrance, en lui imposant des obéissances rigoureuses? — Est-ce que je comprends les joies de l'humble obéissance? — Serai-je fidèle à demander bien simplement mes permissions? — Comment

est-ce que je reçois les avis, les corrections? Ai-je soin de remercier? — Suis-je contente de faire des offices moindres?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Jamais une âme n'est obéissante qu'elle ne soit humble. » (Ste Jeanne de Chantal).

VINGT-SIXIÈME MÉDITATION

DES OBSTACLES A L'OBÉISSANCE

II. — L'INDÉLICATESSE DE CONSCIENCE

Un homme sans vocation demandait à entrer dans un monastère. Il était de très petite taille. Le supérieur lui dit : Je vous recevrai quand vous serez aussi grand que mon bâton. Le postulant trouva moyen de couper à sa mesure le bâton du supérieur et crut triompher. L'âme indélicate est de petite taille : aimant ses aises, lâche au sacrifice, elle rapetisse la religion et la met au niveau de ses faiblesses. L'indélicatesse de conscience est la tendance d'une âme peu généreuse à négliger habituellement l'exacte observance des préceptes ou des conseils évangéliques :

1° soit par une ignorance coupable; — 2° soit par une insouciance inexcusable; — 3° soit par manque de cœur.

I. — L'INDÉLICATESSE PAR IGNORANCE COUPABLE

L'ignorance coupable serait celle d'une religieuse qui négligerait volontairement l'étude de sa règle et des devoirs de sa vocation. Elle ne veut pas savoir, de peur d'être obligée d'observer ce qu'elle saurait. Il est certain que, si une supérieure de maison connaissait l'étendue de ses obligations pour faire observer la règle, pour garder l'exacte pauvreté, pour donner le bon exemple, sa liberté serait fort gênée. La religieuse qui serait instruite de ses trois vœux, dans toute leur délicatesse, serait effrayée de ses responsabilités devant Dieu, et sa conscience crierait souvent contre ses lâchetés. Où en est-elle de la pauvreté d'esprit, de cette fleur de chasteté excluant toute attache qui n'est pas de Dieu, de cette obéissance surnaturelle, totale, ponctuelle? Mais elle ne sait pas. Elle a l'habit religieux, c'est assez. Elle n'a point d'or, elle vit en communauté, elle a juste assez d'obéissance pour qu'on la garde, c'est assez. Quand on l'interroge, elle répond : Je ne sais pas. Si on la reprend, elle objecte triomphalement : Je ne

savais pas. Heureuses paroles pour la sauver, pense-t-elle. Or, il y a, dit saint Thomas, une ignorance qui est volontaire et coupable dans celui qui veut ignorer pour pécher plus librement, ou dans celui qui néglige d'apprendre *ce qu'il est tenu de savoir*. Il n'est pas permis d'entrer dans un état sans en connaître les obligations, et les supérieurs pécheraient gravement en recevant aux vœux des sujets qui ne seraient pas suffisamment instruits de leurs devoirs.

II. — L'INDÉLICATESSE PAR INSOUCIANCE

Pour l'insouciante, tout va bien, pourvu qu'on ne la reprenne pas et qu'on ne lui impose rien de difficile. Une vie de pieuse routine satisfait son ambition. Ah! chercher l'esprit de sa vocation, ce qui rompt la volonté, ce qui unit à Dieu, c'est bon pour les saintes ou les scrupuleuses. Au lieu de servir Dieu en Dieu, elle mesure son service à ses idées étroites, à ses habitudes molles. Il s'agit bien de générosité pour elle! Il n'en faut pas tant pour faire son salut, un petit coin du ciel lui suffira bien; sa devise est : ne pas se gêner, ni pour les autres, ni pour Dieu. La voilà rabaissée tout au plus au rang d'une chrétienne vulgaire; elle s'est reprise à Dieu, comme un vase sacré qu'on ferait servir aux usages

communs. Une religieuse qui n'a pas le souci de sa perfection tombe dans le sans-gêne, les manies, les travers, l'étroitesse, l'esprit critique et jaloux. Elle se fait une religion à elle où tout est lâche et routinier. Ni les prédications ne l'émeuvent, ni les avis ne la corrigent, ni les fortes vérités ne la convertissent. Sa voie est tracée à l'avance, dans l'ornière commune; elle ne veut pas de perfection, elle n'a pas assez de tête pour y penser; ceux qui lui prêchent que son devoir est plus élevé, plus délicat ne comprennent pas son tempérament. Qu'est-ce que Dieu fera d'une telle créature qui n'a pas craint de prendre pour époux Jésus-Christ? L'obéissance lui serait un secours. Voudra-t-elle se donner la peine de l'étudier, s'imposer les sacrifices nécessaires pour l'accomplir? Souvenez-vous bien que « Dieu n'aime pas le médiocre! » (St Jérôme).

III. — L'INDÉLICATESSE PAR MANQUE DE COEUR

La religieuse insouciante n'a pas de tête. Il en est aussi qui manquent de cœur, troisième cause de l'indélicatesse. « Nous servons Dieu à contre cœur, comme s'il exigeait trop. Nous sommes lents à faire ce que nous savons lui plaire davantage, quand cela nous coûte quelques efforts. Nous sommes jaloux de notre liberté, et le service de Dieu nous semble plus

ou moins un esclavage. Nous ne paraissons pas trouver que Dieu demande trop peu ni être disposés à faire plus qu'il n'exige. Incontestablement il y a en tout cela manque de cœur. » (P. Faber). La religieuse qui en est là se traîne à l'obéissance; elle n'en comprend ni la grandeur, ni les consolations, ni le mérite. Son mal, c'est de ne pas voir, au-dessus du sacrifice, le cœur de son maître et de son Epoux qui l'appelle. Ce cœur qui l'a tant aimée, elle l'oublie, elle le méconnaît. Jésus n'a pas fait ainsi. Lui, qui pouvait nous sauver à bon compte, il a accumulé souffrances sur souffrances, pour gagner nos cœurs. Il nous a cherchés avec une délicatesse ineffable. Aujourd'hui encore, il nous supporte malgré nos misères; il attend, avec une patience miséricordieuse, que ce figuier presque stérile lui rapporte des fruits. Il nous prévient de ses grâces, multiplie ses appels, parce qu'ayant aimé les siens, son amour va jusqu'au bout. « Notre amour à nous, dit saint François de Sales, c'est l'obéissance. » L'âme religieuse qui la marchande, qui hésite devant le sacrifice, qui donne à peine quelques actes extérieurs et faciles, sans que son cœur soit tout livré, n'a pas d'amour, elle n'a pas de cœur.

Affections. — « Il n'est pas donné à tous de renoncer au siècle et d'embrasser la vie religieuse. Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour

cette grâce? Devoir vous servir, ce n'est pas ce qui provoque mon admiration, mais bien que vous daigniez prendre au rang des vôtres une pauvre et indigne créature. Et voici que vous me servez mieux que je ne vous sers : toutes vos créatures sont à ma disposition et vos anges sont mes serviteurs. Mon Dieu, je veux être une servante obéissante tous les jours de ma vie. Que n'êtes-vous pas pour ceux qui vous donnent tout leur cœur. » (Imit. de Jésus-Christ, Liv. III, Ch. IV).

Examen. — Est-ce que je cherche à m'instruire de mes devoirs? — Suis-je fidèle à la méditation, aux examens, à la lecture spirituelle? — Qu'est-ce que je fais pour tendre à la perfection de mon état? — Est-ce que je ne me contente pas de l'à peu près, du médiocre? — Le trouble de mon âme ne vient-il pas de ce que je manque de générosité et de délicatesse? — N'ai-je pas ainsi tari en moi la source des grâces? — Puis-je examiner mon obéissance, la présenter à Dieu et lui dire : Seigneur, voyez si je vous aime? — Quels sont les obstacles à éloigner, les moyens pratiques à prendre ?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « L'amour est un feu, l'obéissance en est la flamme; l'un ne va pas sans l'autre. » (Mgr Gay).

VINGT-SEPTIÈME MÉDITATION

REMÈDES A L'INDÉLICATESSE DE CONSCIENCE

L'indélicatesse de conscience ruine la source des grâces, habitue à la tiédeur et met sur le bord des abîmes Il faut en sortir à tout prix, secouer ce sommeil, voisin de la mort; l'on ne sait ni quel jour, ni comment, ni où le réveil se ferait. L'ignorance se guérit par l'étude des règles et des voies de la perfection; l'insouciance par la fidélité dans les moindres détails; le manque de cœur par la réflexion et la prière. Aux âmes qui gardent la volonté d'aimer et de se sauver nous proposons deux sortes de remèdes : 1° Les remèdes extraordinaires ; — 2° Les remèdes ordinaires.

I. — REMÈDES EXTRAORDINAIRES A L'INDÉLICATESSE

Le premier remède consiste à faire une retraite spéciale. Point n'est besoin d'attendre les grandes retraites annuelles. Le temps presse, profitez du moment de la grâce; vous

le pouvez sans rien changer à vos habitudes de vie, sans interrompre vos devoirs d'état. Il suffit de faire dans ce but vos méditations et vos examens. Réfléchissez sur le danger que l'on court en sortant de la voie de la perfection. Il y a longtemps que Dieu est proche de vos cœurs; s'ils s'endurcissent, vous n'entrerez point dans son repos. Ne craignez pas de vous éclairer par des exemples terribles. Luther n'a t-il pas débuté dans la voie de la révolte, par de légères insoumissions? Notre-Seigneur n'a-t-il pas montré à sainte Thérèse la place qu'elle eût occupée en enfer, si elle n'eût rompu avec de légères indélicatesses? Pendant cette retraite, il serait bon, si le directeur le permet, de jeûner de la Sainte-Eucharistie, et, regardant communier les âmes fidèles, se répéter : *Sancta sanctis*, les choses saintes sont pour les âmes saintes et non pour les tièdes. Il faudrait méditer l'obéissance de Jésus-Hostie, s'adresser à la Sainte-Vierge, aux saints qui ont été si délicats, pour obtenir le retour à la ferveur qu'on a perdue par lâcheté. Dans cette solitude, Jésus vous parlera au cœur. Il y a, dans toute vie, une crise d'où l'âme sort vaincue ou triomphante; vie qui sera vulgaire ou sublime, selon qu'on aura répondu généreusement à l'appel divin, ou qu'on aura été faible. Jésus vous donne son Esprit de force !

Le second moyen, c'est de se confesser un

peu plus en détail ; entrer dans des explications avec son confesseur; lui dire : « Mon père, je ne comprends plus les grâces de Dieu ; je ne méprise pas les préceptes, mais je ne crains pas de faire de la peine à Notre-Seigneur. » Si le prêtre reconnaît les symptômes de la tiédeur, il ne manquera pas de prescrire une revue de la conscience, après laquelle il insistera sur l'amour de Jésus, sur l'horreur de l'ingratitude, pour donner à l'âme une frayeur salutaire et l'aider à sortir de son malheureux état. Continuez, pendant quelque temps, ces confessions plus détaillées. Montrez comment les délicatesses de la piété disparaissaient l'une après l'autre de votre cœur ; comme vous perdiez peu à peu l'intelligence des choses de Dieu, le sens surnaturel ; combien les petites fautes se multipliaient; combien vos actes de générosité étaient rares; combien tout vous devenait insipide dans la dévotion et l'exercice des vertus parfaites. La lumière de la direction et la grâce divine vous rendront le courage et la ferveur ; vous redeviendrez fidèle à Dieu, exacte à l'obéissance et zélée pour votre perfection.

II. — LE REMÈDE ORDINAIRE

Ce remède consiste dans la fidélité aux petites choses. Une tentation ordinaire aux âmes tièdes

et lâches, c'est de négliger l'exacte observance de la règle, sous prétexte qu'elle n'oblige pas sous peine de péché, et d'être peu scrupuleuses à l'égard de l'obéissance dans les moindres choses. Que font-elles des sévères paroles de l'Esprit-Saint : « Maudit soit celui qui fait négligemment l'œuvre de Dieu. — Celui qui est infidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes. » Où porteront-elles leurs efforts? Paresseuses dans les petites observances, rêvent-elles d'accomplir ce qui est plus important? Ce sont des enfants qui s'abusent et prétendent déraciner les chênes, quand ils sont impuissants à briser un roseau. En consultant leur vie pratique, elles n'y trouveront rien de méritoire et elles peuvent se tenir pour assurées que Dieu ne comptera jamais assez sur elles pour leur demander de grands sacrifices : c'est la part des âmes qui sont généreuses dans ce qu'il y a de plus petit. Vous n'entendez absolument rien à l'obéissance et aux droits de Dieu, rien à vos devoirs de religieuses, si vous n'êtes prêtes à être fidèles aux moindres observances.

De la vraie religieuse une sainte a dit : « Elle aime que l'on commande des choses difficiles et elle les fait exactement ; elle reçoit de bon cœur les choses moindres et les fait fidèlement ; elle se réjouit des abjectes obéissances et les exécute soigneusement. » (Ste J. de Chantal). « Il faut être fidèle jusqu'à un iota ; la moindre

infidélité est une maille échappée au tricot, toute la trame s'en ressent. Il ne faut pas marchander avec Jésus-Christ; s'il vous demande l'échantillon, donnez-lui la pièce entière. » (Me Barat). La vie religieuse se compose de petites actions qui accomplissent de grands devoirs. « Oh! que les détails sont chers à l'amour! Otez les détails, que reste-t-il de votre vie pratique? Le sens humain vous soufflera peut-être que c'est de la minutie : répondez hardiment que c'est de la délicatesse; vous savez ce qu'elle vaut entre amis : cent fois plus que de grands services. Elle est la fleur du cœur et le parfum des affections : donnez à Dieu ce parfum et cette fleur. Il est mieux de dire : rendez-les lui. Le soin de Dieu, les petits soins de Dieu, ses attentions, la perfection exquise de ses bontés, en un mot, sa délicatesse, c'est quelque chose que le cœur sent quand il est pur et éclairé. » (Mgr Gay). Ainsi pensait saint Jean de la Croix, pour se lever, une nuit, et mettre dehors une épingle qu'il se rappelait avoir, sans permission, dans sa cellule. Le ciel est aux délicats : « Courage, bon et fidèle serviteur, parce que tu as été fidèle dans les petites choses, entre dans la joie de ton Seigneur. ». (St Math. XXV).

Affections. — « La dernière, la plus indigne dans la race humaine demande, Père céleste, Seigneur Jésus-Christ, Seigneur Saint-Esprit,

de me préserver aujourd'hui de toute négligence; que je ne néglige rien dans votre saint service, autrement que par nécessité, non par ma méchanceté à laquelle je renonce d'avance. Seigneur, acceptez cette faible amélioration; puis, aidez-moi à changer de vie; que je sois votre compagne par une vie généreuse, de telle sorte qu'au ciel je possède votre compagnie. » (Ste Mechtilde).

Examen. — Ai-je besoin des remèdes extraordinaires à l'indélicatesse? — Qui est-ce qui m'empêche de les employer? Cette retraite est facile; le mode de confession conseillé est peut-être un devoir. — Sur quels points portent mes négligences ordinaires? Si je ne les découvre pas, cela viendrait-il de la légèreté ou de ce que je suis déjà trop bas pour remonter? — Ai-je ravivé ma foi pour savoir que rien n'est petit au service de Dieu? — Ai-je présente l'obligation qui pèse sur moi de tendre à la perfection? — Je perds le fruit de cette méditation si je n'ai pas fixé les points à surveiller : quels sont-ils?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Celui qui craint Dieu ne néglige rien, ne méprise rien, mais est fidèle à toute obéissance. » (Eccli. VII).

VINGT-HUITIÈME MÉDITATION

DES SCRUPULES

Il n'est pas rare de voir les indélicates tomber dans le scrupule. Après s'être tracé une vie très large, revenant à de meilleurs sentiments, on ne sait plus distinguer entre le bien et le mal. Pour d'autres âmes, le scrupule est une épreuve. L'obéissance étant le principal, même l'unique remède au scrupule, il convient de le traiter ici. D'ailleurs « la désobéissance est le pendant de l'esprit de scrupule. » (P. Faber). Et il est difficile aux âmes scrupuleuses de se résoudre à obéir. Examinons sur les scrupules : 1° leurs causes; — 2° leurs effets; — 3° leurs remèdes.

I. — CAUSES DES SCRUPULES

« Le scrupule n'est autre chose qu'une vaine crainte de pécher, née de fausses appréhensions. » (St Alph. de Liguori). Les scrupules peuvent venir de Dieu : moyen d'éteindre en nous la fièvre de l'amour-propre, le désir excessif des douceurs spirituelles; pénitence humiliante pour maintenir dans la crainte et l'humilité. Le démon joue aussi son rôle dans

les scrupules, bouleverse les consciences faibles, y jette mille doutes, mille soucis dévorants. Il tend à les éloigner de la sainte Table, à leur rendre odieuse la vie dévote, à les lasser de la perfection.

Une tête faible et un caractère morose, le sommeil abrégé et des austérités immodérées y conduisent naturellement. C'est encore l'orgueil, manifesté par l'entêtement dans les idées et la conduite : un homme docile n'a pas de scrupules, ou il s'en corrige. C'est la crainte exagérée de la justice de Dieu : dans le scrupuleux, tout est effroi, rien par dévotion. C'est un désir exagéré d'éviter l'apparence du péché, comme si les saints n'avaient pas été heureux parfois de voir leur vertu dissimulée par les dehors du péché; ce qui prouve que le scrupuleux a le culte de soi plutôt que celui de Dieu. Enfin, la crainte du péché mortel dans les actions dont l'excellence est très évidente. « Elargissez votre cœur, Dieu n'est point à son aise dans les cœurs rétrécis; le vrai amour est trop simple pour être scrupuleux. » (Fénelon).

II. — LES EFFETS DU SCRUPULE

Le scrupule a pour effets principaux : l'aveuglement, l'indévotion, le relâchement.

L'aveuglement. — Les scrupuleux confon-

dent les limites du bien et du mal; ils ne savent plus ce qui est péché ou simplement tentation, plaisir ou consentement, péché véniel ou péché mortel, précepte ou conseil. Ce sont de vrais aveugles; tout leur apparaît noir, effrayant; ou bien ils se livrent à des actes que tout le monde blâme. Cet arrêt sera une halte suprême dans la vie spirituelle, si ces âmes ne se décident bien vite à une obéissance absolue.

L'indévotion. — Les scrupules tuent la dévotion. Ils traitent Dieu en tyran, en maître impitoyable, alors qu'il nous aime tant. La dévotion, c'est la paix : les scrupules, c'est le trouble; la dévotion est docile : ils respirent la désobéissance; la dévotion c'est le culte de Dieu : le scrupule, c'est le culte de soi-même. Ils empêchent la lumière et la prière de tomber dans les âmes troublées; ils enchaînent l'action des sacrements; ils obscurcissent la foi, affaiblissent l'espérance et glacent la charité.

Le relâchement. — L'âme scrupuleuse dépense sa conscience sur des choses ridicules et ne voit plus ce qui est important, comme ce pharisien « qui craint d'avaler un moucheron, quand il avale un chameau. » (St Math., XXIII). Puis elle se lasse de subir une semblable tyrannie; après s'être lancée indiscrètement dans l'austérité, elle subit les effets de la lassitude et se laisse surprendre

par la mollesse. Une minutie fait peur à certaines religieuses, alors qu'elles se préoccupent peu de leur soumission : ce sont des relâchées si elles ne sont tout d'abord exactement fidèles à l'obéissance.

III. — LES REMÈDES AU SCRUPULE

« L'unique remède, c'est de s'en rapporter à son père spirituel et de lui obéir aveuglément. Une âme scrupuleuse qui n'obéit pas à son directeur est perdue. » (St Alph. de Liguori). « C'est orgueil que de ne pas s'en rapporter à son confesseur; c'est un manque de foi. » (St Jean de la Croix). L'office de directeur suppose les connaissances pour connaître votre état et vous conduire. Saint Ignace demandait à Dieu seulement un petit chien et il le suivrait; vous avez plus que cela, et vous n'êtes pas une sainte. Vous direz : Si j'avais un saint pour guide, je me laisserais conduire. En vérité, c'est le langage d'une âme « qui suit son humeur et sa présomption, au lieu de suivre Jésus-Christ. » (St François de Sales). Car vous avez plus qu'un saint, vous avez un homme qui tient la place de Dieu. Vous pensez encore : Je ne suis pas scrupuleuse, mes craintes sont fondées. Qu'en savez-vous? la folie des fous consiste précisément à ne pas connaître

qu'ils ont perdu la raison. Vous craignez de ne pas savoir vous expliquer; cela, c'est l'affaire du confesseur : du moment qu'il vous prescrit ou vous conseille une conduite, il le fait avec connaissance suffisante de vos dispositions. Ne raisonnez pas; il fera bien de vous traiter durement à cause de cette présomption qui préfère l'opinion personnelle, obstinée, ignare, aux lumières de la direction. Obéissez; « jamais une âme obéissante ne s'est perdue. Quand votre père spirituel a dit que vous êtes dans le bon chemin, croyez-le; l'obéissance est le droit chemin du paradis. » (St François de Sales).

Affections. — « Mon Jésus, parce que je vous aime, ce qui fait toute ma peine dans mes inquiétudes de conscience, c'est la crainte de vous déplaire et de vous perdre, vous qui êtes un bien infini. Il fut un temps, ah! plût au ciel qu'il n'eût jamais existé! un temps malheureux, où je ne vous aimais pas, et où je me souciais peu d'être aimée de vous; mais aujourd'hui, je ne désire autre chose que de vous aimer et d'être aimée de vous, ô mon doux Rédempteur! Vous connaissez ma volonté de vous aimer à tout prix; je m'abandonne entièrement à vous, pour vous aimer toujours, toujours, ô Jésus. » (St Alphonse de Liguori).

Examen. — Si je ne me reconnais pas de

scrupules, puis-je affirmer que je ne suis pas relâchée? — Ai-je une exquise délicatesse pour l'accomplissement de tous mes devoirs? — D'où viennent mes inquiétudes? Ou de l'amour de Dieu bien compris? Ou de l'amour-propre? — Ne suis-je pas minutieuse sur certains points et trop large sur d'autres? — Est-ce que je suis tenace, opiniâtre, entêtée : souvent on prend cela pour de la fermeté, du caractère. — Une parole de mon directeur me calme-t-elle immédiatement? — Suis-je décidée à une complète obéissance à mes supérieurs et à mon confesseur?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Le seul remède au scrupule, c'est de se confier au père spirituel, de se taire et d'obéir. » (St Alph. de Liguori).

VINGT-NEUVIÈME MÉDITATION

DE L'ART D'UTILISER LA VOLONTÉ PROPRE

Construire un temple à la gloire de Dieu, c'est déjà une œuvre de grande valeur à ses yeux. Mais, renverser une idole pour la rem-

placer par l'autel du véritable sacrifice, c'est œuvre plus méritoire encore. De même, c'est chose très bonne de soumettre sa volonté à Dieu ; c'est mieux aussi de la tourner contre elle-même ; et, d'obstacle qu'elle était, la changer en moyen de perfection. C'est ce que nous appelons l'art d'utiliser la volonté propre pour la rompre et acquérir l'obéissance. Voyons : 1° En quoi consiste cet art ; — 2° Son exercice ; — 3° Ses avantages.

I. — EN QUOI CONSISTE L'ART D'UTILISER LA VOLONTÉ PROPRE

« Remarquez que la perfection ne s'acquiert pas en se croisant les bras ; il faut travailler à bon escient à se dompter soi-même et à vivre selon l'obéissance. » (St Fr. de Sales.) Et saint Benoît déclare que « Dieu ne demande pas seulement l'obéissance, mais le labeur de l'obéissance. » Le travail ici recommandé consiste dans la volonté sincère de contrarier la volonté propre dans toutes les circonstances favorables à cet exercice. La personne qui en déteste une autre, dans le monde, vit dans les dispositions habituelles de lui faire de la peine : ainsi devons-nous faire à l'égard de nous-mêmes. Cette haine de soi, c'est surtout la haine de ce qui est en nous plus nous-mêmes que tout le reste : la volonté propre. Si la pusillanimité de notre âme se troublait

à la pensée de cette guerre, il faudrait conforter notre cœur en lui montrant qu'au fond de cette haine évangélique, il y a une très grande charité. La mère qui a un enfant difficile, ne s'efforce-t-elle pas de le vaincre précisément parce qu'elle l'aime?

Bien que tout soit réglé pour vous, il reste cependant beaucoup à votre initiative. Je ferai mon travail, non comme je désirerais, mais comme on le veut; en récréation, je me trouverai avec telle de mes sœurs dont la société m'est moins agréable; je m'efforcerai d'être gaie, quand la tristesse m'envahit; je m'imposerai, pour les leçons de classe, un ordre que j'observerai toujours. Quel excellent moyen de faire acte de volonté contre sa propre volonté!

II. — L'EXERCICE DE CETTE MÉTHODE

Cette obéissance s'alimente de toutes choses. La durée, le lieu, la forme des exercices de piété en feront naître cent sujets. Les devoirs d'état, leur distribution, leur accomplissement seront autant de circonstances où l'on pourra faire chaque chose autrement que la volonté propre n'aimerait. Pour qui veut exercer ainsi son âme à l'obéissance, tout devient moyen, sans avoir jamais à s'écarter intérieurement de la dilatation et du calme, ni, à l'extérieur, de la parfaite simplicité.

Qu'une âme chrétienne souhaite l'obéissance comme une personne vaniteuse désire les louanges, comme un avare cherche l'or, l'argent et même le cuivre, elle fera de merveilleux progrès dans cette vertu. Ensuite elle obéira ordinairement et sans de grands efforts, car « la bonne habitude une fois prise, l'observation de la volonté divine devient facile et douce. » (St Alph. de Liguori) Donnons quelques exemples de cette obéissance : Vous faites chaque jour un certain nombre de prières; convenez que, pendant une semaine, vous aurez tout le temps les mains croisées; dès le second jour vous en éprouverez une certaine gêne; continuez pourtant, si toutefois cela ne vous cause pas des distractions. Vous pourriez rendre quelques services à l'une de vos sœurs, avoir des attentions pour votre supérieure : naturellement, vous n'y êtes pas portée; proposez-vous de le faire longtemps. Si vous voulez ainsi exercer votre âme, rien, dans une de vos journées, n'échappera à cette persécution de détail; vous ne vous « donnerez pas de relâche que vous n'ayez abattu la volonté propre aux pieds de Dieu. » (Bossuet.)

III. — DES AVANTAGES DE CETTE MÉTHODE

Cette obéissance est plus qu'une autre à l'abri de l'amour-propre : elle n'apparaît pas

à l'extérieur; elle reste dans le domaine de notre vie intime. Hélas! il n'est que trop fréquent de voir des âmes « gourmandes d'obéissance, » affamées, disent-elles, d'obéissances humiliantes, en face des autres et qui sont mues par le désir qu'on s'occupe d'elles et autres sortes de « tricheries humaines » selon le mot de saint François de Sales. L'obéissance dont il s'agit ne leur présentera pas cette tentation. Elle est très utile dans la religion, où la règle de modestie est de passer inaperçue, où l'on doit sans cesse pratiquer l'obéissance parfaite sans attirer l'attention, sans se singulariser.

De plus, cette obéissance s'attaque au cœur même de la volonté. On peut dire qu'elle est la plus propre à former des âmes souples et vaillantes. Quand la volonté sait pertinemment qu'elle sera punie chaque fois qu'elle aura marchandé ou hésité; quand elle a dûment constaté que toutes les issues lui sont fermées, de guerre lasse, elle se rend; et, la grâce de Dieu aidant, elle parvient à trouver son bonheur dans ce qui fait sa mort. De ce moment, on devient maître de soi, on se possède pleinement; on trouve simple d'obéir, parce qu'on a mis sa volonté à exécuter tous les ordres et qu'on s'est promis de faire mieux ce qui plaît le moins. A certaines heures de la vie, qui réclament de l'héroïsme, la sainte

habitude de contrarier la volonté propre rendra la victoire certaine et prompte.

Affections. — « Je voudrais, en ce moment et toujours, ô mon Dieu, hacher en morceaux ma volonté propre, anéantir mes vues personnelles, me piétiner moi-même. » « Seigneur, vous m'accorderez cette grâce qui doit me dépouiller de moi-même et me faire remporter une victoire décisive sur ma volonté. Seigneur, ce travail sera fatigant; il y aura peut-être une heure où je sentirai cruellement le combat de l'ennemi; donnez-moi la patience, l'humilité, l'obéissance, qui sont loin de ma nature, mais si chères à votre cœur. » (P. de Ravignan).

Examen. — Avais-je jamais compris l'excellence de la vertu qui consiste à mourir à sa volonté propre? — Ai-je quelquefois travaillé, dans ce but, à prendre courageusement le contre-pied de mes inclinations naturelles? — Ne ferais-je pas un acte agréable à Jésus, en m'y exerçant tous les jours et plusieurs fois pendant le jour? — N'achèverai-je pas cette méditation sans spécifier les résolutions pratiques qu'elle inspire? — Que puis-je, que dois-je faire pour assouplir ma nature peu soumise? pour détruire ma volonté propre? Fixons ces points, sous le regard de Jésus.

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Apprenons donc à contredire, en toute chose, notre volonté. » (Ste Thérèse).

TRENTIÈME MÉDITATION

DE LA PERSÉVÉRANCE DANS L'OBÉISSANCE

« L'obligation de servir Dieu, dit saint François de Sales, et de faire des progrès dans son amour, dure jusqu'à la mort. Le religieux qui a bien commencé n'a pas tout fait, s'il ne persévère jusqu'à la fin. Il ne faut pas dire qu'il appartient aux novices d'être si exacts; les religieux qui se relâcheraient après la profession se tromperaient grandement. Le dernier caractère de l'obéissance, c'est la persévérance, cette persévérance qui obtient la couronne. » Terminons ces pieux exercices en considérant : 1° Ce que doit être cette persévérance ; — 2° Selon quelle méthode il faut la pratiquer; — 3° Ses divines récompenses.

I. — CE QUE DOIT ÊTRE LA PERSÉVÉRANCE DANS L'OBÉISSANCE

Cette persévérance consiste d'abord dans la résolution de ne pas échapper à l'obéissance,

c'est-à-dire d'étudier et de pratiquer le mieux possible la sainte Règle; de se tenir sous la surveillance et dépendance des supérieurs; d'entrer dans les plans providentiels et de ne jamais négliger, sous prétexte de perfection, les devoirs d'état. « Faites-vous un devoir, dit sainte Thérèse, de garder fidèlement votre règlement, avec la même perfection que vous avez commencé; c'est là votre but et votre fin. » L'âme ainsi décidée a « pour pratique mignonne de ne rien demander, ne rien refuser. » Ensuite, il faut vouloir toujours plus de perfection : « La charité ne connaît pas de déclin; elle va de vertu en vertu, n'attend pas le soir de la journée, comme le mercenaire, mais se réjouit dans un service éternel. » (St Bernard). Règle générale, la parfaite obéissance aime à se trouver avec la communauté : « Il y a là beaucoup de perfection parce qu'il y a moins de notre choix. » Enfin, ne refusez rien à l'obéissance, ni l'observance des préceptes, ni la fidélité aux vœux, ni les actes de perfection. Faites à Dieu le don de ce qui est à vous et le don de vous-mêmes. Que tout cela soit tenu à la disposition de Dieu avec une filiale confiance; cela ne vous retire point le droit de lui demander, même au prix d'un miracle, des grâces grandement désirées. Donnez à Dieu cette gloire, à Jésus-Christ cette preuve d'amour, à l'Eglise cette joie, à votre communauté ce lustre et

cette force, à votre âme cet inestimable profit d'une obéissance totale et constante.

II. — SELON QUELLE MÉTHODE IL FAUT PRATIQUER CETTE PERSÉVÉRANCE

On peut réduire toute cette méthode à ces trois mots : « Pour la gloire du Père céleste, en l'Esprit de son Fils, Jésus, par la très sainte Vierge Marie. »

« Pour la plus grande gloire de Dieu ! » Ce mot de saint Ignace échappe à toute âme qui a compris combien Dieu est glorifié par l'abandon à son bon plaisir. C'est ainsi que « l'habitant de la cité sainte porte, au fond de son cœur, un *fiat* et un *amen* perpétuels. Demandez-lui ce qu'il veut, il vous répondra : précisément ce qu'il a. La volonté de Dieu est son pain quotidien; c'est l'Epoux vivant et voulant dans l'épouse. » (Fénelon). Qu'on ne parle ni de ciel, ni d'enfer; c'est Dieu seul que voit l'âme obéissante; elle travaille « non pour le ciel, quoique la pièce le vaille bien, mais pour le Dieu du ciel. » (Ste J. de Chantal).

Cette science relève de l'Esprit divin de Jésus. « C'est bien la vraie vérité que votre bien dépend de vous laisser conduire et gouverner par l'Esprit de Dieu. » (S^t^ Fr. de Sales). Il n'appartient qu'à lui d'atteindre, pour les soumettre, les dernières fibres de la volonté

propre, et de nous faire renoncer aux réserves dictées par la sagesse humaine. Que n'apprenons-nous pas à l'école de celui qui a tout fait par amour et par soumission? La charité nous fait « plus aimer l'obéissance, que craindre la désobéissance. »

Par Marie. « Vous considérerez Marie comme votre supérieure; et quand l'obéissance vous paraîtra pénible, vous l'adoucirez par cette pensée : J'obéis à Marie. » Regardez tout le cours de sa vie et vous ne verrez qu'une continuelle soumission; elle a été comme une abbesse, qui vous a montré tout ce que vous devez faire, pour vivre religieusement. » (St Fr. de Sales). Imitez-la dans la pureté de ses intentions, dans les délicatesses de sa soumission, dans son amoureux acquiescement aux desseins les plus crucifiants de la Providence.

III. — LES DIVINES RÉCOMPENSES DE CETTE PERSÉVÉRANCE

Les avantages de l'obéissance ici-bas sont la paix, la vertu, le triomphe. Nous savons déjà de quels biens nous lui sommes redevables, et de quels trésors elle enrichit notre vie. Mais que nous vaudra-t-elle à l'heure dernière, à la mort? Saint Pierre appelle les saints « les fils de l'obéissance. » La sainteté de la terre et celle

du ciel est exprimée dans la plus vénérable de nos prières : « O Père, que votre volonté soit faite sur la terre, comme au ciel! » La volonté de Dieu opère notre sanctification. Dans l'âme soumise il y a déjà quelque chose des joies de la Jérusalem céleste, de la sainte cité à laquelle le Prophète donne ce nom : « Tu seras appelée Volonté de Dieu. » Quoique dans la vie voyagère, l'âme obéissante jouit déjà, par les sommets, du moins, de la vie céleste des bienheureux; son regard limpide a déjà quelque chose des visions célestes. Sa dernière heure sonne en ce monde; l'astre paisible et presque inconnu dont les anges ont suivi la course, s'en va luire d'une immortelle lumière devant la face de Dieu. Que ses renoncements lui sont précieux! Que ses obéissances lui sont chères! C'est « l'échelle de l'obéissance qui la fait monter au ciel. » (Alain des Iles). « O bienheureuse obéissance, comme tu récompenses bien tes fidèles ici-bas et quelle belle couronne tu leur procures. » (Card. Sfondrat). « Oh! qu'il fait bon vivre à l'abri de la sainte obéissance. Que bienheureuses sont les âmes qui s'exercent à cette vertu; elles reçoivent un comble de bénédictions dès cette vie et béniront en l'autre éternellement le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il. » (St François de Sales).

Affections. — « O mon grand Dieu, vous

voyez mon cœur, que je n'ai d'autre désir que d'accomplir ces bonnes résolutions. Mais vous savez mon infirmité et mon impuissance; de cela même, je me repose en vous, confessant que je ne peux rien et que je ne veux avoir aucune confiance en moi-même, à laquelle je renonce pour jamais. Je vous promets encore, ô mon Dieu, moyennant votre divine grâce, de me rendre affectionnée et fidèle à l'observance de toutes choses et surtout de ma règle, vous laissant le soin de moi-même et de tout ce qu'il vous plaira de me commettre. » (Ste Jeanne de Chantal).

Examen. — N'ai-je pas oublié parfois que la promesse d'une obéissance entière a été la condition absolue de mon admission dans la congrégation? Contrevenir à cette promesse, c'est me rendre infidèle à un vœu, méconnaître la voix de la conscience, déchirer le contrat de ma vie religieuse? — Sais-je bien que l'obéissance est le moyen indispensable de la perfection et que je suis tenue à y tendre? — Que sans obéissance, je suis sans mérite? — Que mes actions faites ainsi seraient nulles? — Que je ne puis, autrement, ni glorifier Dieu, ni imiter Jésus et Marie? — Mes résolutions finales sont-elles *précisées*? Suis-je bien *décidée* à les exécuter?

Résolution.

Bouquet spirituel. — « Cheminez toute votre vie avec ces deux pieds : l'amour et l'obéissance. » (St Fr. de Sales).

EXAMEN SUR L'OBÉISSANCE

POUR AIDER A FAIRE UNE REVUE SUR CETTE VERTU AVEC SON CONFESSEUR

Veni Sancte Spiritus.

Suis-je suffisamment instruite de mes devoirs de simple chrétienne ? — Sais-je assez ce qui concerne le jeûne, la chasteté, les sacrements que je reçois, ce qu'ils sont, ce qu'ils produisent, les dispositions que je dois y apporter ! — Suis-je absolument soumise à tout ce que Dieu me demande de croire par son Eglise ? — Est-ce que je tâche de perfectionner mon instruction sur Dieu, Jésus-Christ, l'Eucharistie, la grâce, les fins dernières ? — Ai-je la volonté bien déterminée d'accomplir ce qu'imposent les commandements, de m'interdire ce qu'ils défendent ? Est-ce que j'étudie et consulte pour bien savoir ce que chacun ordonne, permet ou défend ? si j'en faisais la revue, ne me trouverais-je pas bien ignorante ? — Toutes mes habitudes de vie et tous mes efforts de volonté tendent-ils à me faire éviter le péché, même véniel ? — L'examen de mes confessions est-il sérieux ? — l'aveu est-il sincère ?

— la contrition et le ferme propos tombent-ils sur chaque faute accusée, pour me fortifier contre la rechute.

Ai-je le désir et la volonté de me soumettre à tous les conseils de perfection qui sont conciliables avec ma vocation particulière? — Mes vœux m'ont créé des obligations certaines, graves, délicates : où en suis-je de l'esprit de pauvreté, de la parfaite chasteté, de l'obéissance? Il y a surtout la nécessité de *tendre à la perfection* : y ai-je pensé quand j'ai négligé ce qui est moindre, ce qui n'est que véniel? quand je désobéis si facilement, quand j'omets sans raison mes méditations et examens, quand je ne cherche pas à édifier mes sœurs? — Suis-je bien résolue à être fidèle aux plus petits détails? à ne rien refuser à Dieu de ce que sa grâce peut m'inspirer pour mon avancement dans la piété? à réprimer mon orgueil, à vaincre ma lâcheté pour me perfectionner? — Est-ce que je connais bien ma Règle et suis-je fidèle autant que possible à la lettre, toujours à l'esprit? — Quelles sont, à l'extérieur et à l'intérieur, les causes de mes manquements? — Quels sont les points que j'observe le moins et sur lesquels j'ai à me réformer?

Ai-je assez d'esprit de foi pour me soumettre, comme à Dieu, à chacun de mes supérieurs légitimes? — Mes sentiments à l'égard de ma supérieure générale et des dignitaires

sont-ils ceux d'une fille à l'égard de sa mère ? — Est-ce que je reçois, comme de Dieu lui-même, leurs ordres pour les emplois, les changements, l'administration ? — Suis-je prête à quitter, à leur gré, la maison où je suis, l'office que je fais, la supérieure qui m'est sympathique ? Quelle est mon attitude à l'égard de ma supérieure locale : la seule qui convienne est celle du respect et de l'humble soumission ? Sous ce rapport j'ai à examiner mes sentiments, mes paroles, mes actes ; où en suis-je ? — Suis-je obéissante de jugement et de volonté ? — Est-ce que j'ai horreur de la critique et de l'insoumission ; est-ce que je ne me mêle jamais aux petites coteries, à ces misérables faiblesses de religieuses imparfaites ? — N'ai-je pas la sottise de croire qu'on se méprend sur moi, que je remplirais mieux tel autre emploi, que je serais une bonne supérieure ? — Est-ce que je m'efforce de faire de mon mieux, sans préoccupation des autres, la fonction qui m'est confiée ? Suis-je fortement attachée, en vue de Dieu, à la pratique de mes devoirs d'état ?

Quelle est ma manière d'agir à l'égard de mon directeur ? — Est-ce que je l'estime, le consulte, me confie à lui ? — Est-ce que je ne me contente pas de dire mes fautes et de recevoir l'absolution ? — Ai-je la préoccupation de savoir *par lui* ce que Dieu veut de moi ? — Est-ce que je lui parle de mes tenta-

tions, de mes attraits, de mes répugnances, de tout ce qui intéresse mon âme ? — Est-ce que je ne lui cache pas mes idées, mes sentiments, les détails de ma conduite, quand je prévois qu'il m'en fera reproche ou m'imposera des sacrifices ? — Mes relations n'ont-elles d'autre but que mon avancement dans le bien ? — Quel cas mon esprit fait-il de ses conseils ?

Suis-je décidée à travailler sérieusement à acquérir la parfaite obéissance, au prix de tous les sacrifices ? — Quel profit ai-je retiré de cette probation ? — Quelles sont mes résolutions ? 1° à l'égard des divins préceptes ; — 2° pour l'observation fidèle et délicate des vœux ; — 3° pour l'obéissance à la sainte règle ; l'obéissance aux supérieurs ; l'obéissance au directeur ; 4° la fidélité dans les petites choses. — Ai-je eu soin de les écrire et ai-je demandé à Notre-Seigneur la grâce de les bien observer ? — Les ai-je soumises à l'approbation de ceux que Dieu charge du soin de mon âme ? Ai-je remercié Notre-Seigneur des lumières et des encouragements reçus au cours de cette probation ?

Virgo fidelis, ora pro nobis ?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
Approbation		
Avis préliminaires		1

MÉDITATIONS

I.	— Du berceau de l'obéissance	3
II.	— De la nécessité de l'obéissance	8
III.	— De l'obéissance de précepte	14
IV.	— Du code de l'obéissance de précepte : le catéchisme	20
V.	— De la grandeur de l'obéissance	26
VI.	— Du vœu d'obéissance en religion	32
VII.	— Des degrés de difficulté dans l'obéissance	38
VIII.	— Des degrés de perfection dans l'obéissance	44
IX.	— Des qualités de l'obéissance : 1° Elle doit être surnaturelle	50
X.	— Des qualités de l'obéissance : 2° Elle doit être prompte et joyeuse	56
XI.	— Des qualités de l'obéissance : 3° Elle doit être totale	62
XII.	— Des parentés de l'obéissance	68
XIII.	— Des avantages de l'obéissance	74
XIV.	— Des avantages de l'obéissance (suite)	80
XV.	— Des avantages de l'obéissance (fin)	86
XVI.	— Jésus modèle d'obéissance	92
XVII.	— Jésus modèle d'obéissance (fin)	98
XVIII.	— De la sainte règle	104
XIX.	— De l'obéissance à la sainte règle (fin)	110
XX.	— De l'obéissance aux supérieures	116
XXI.	— De l'obéissance aux supérieures (fin)	122
XXII.	— De l'obéissance au directeur	128

258010

Pages
XXIII. — De l'obéissance au directeur (fin). . . . 134
XXIV. — Des obstacles à l'obéissance : l'orgueil. . 140
XXV. — Des remèdes à l'orgueil. 145
XXVI. — Des obstacles à l'obéissance : l'indélicatesse de conscience 151
XXVII.— Des remèdes à l'indélicatesse de conscience. 157
XXVIII.— Des scrupules 163
XXIX. — De l'art de rompre sa volonté propre . . 168
XXX. — De la persévérance dans le travail de l'obéissance. 174
Examen 180

VIVE JÉSUS!

Nevers. Imp. Mazeron Frères.

BX 2435 .M4 1899 SMC

MAUCOURANT, FRANGOIS.

PROBATION RELIGIEUSE SUR
L'OBIISSANCE /
AXZ-9079 (AB)